

L' A P O T R E

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, MAI 1927

N° 9

Le timbre bilingue

LA célébration du soixantième anniversaire de la Confédération, le 1er juillet prochain, va nous valoir l'émission d'un timbre bilingue. Il y a si longtemps que nous réclamons telle émission que nous serions tenté d'exprimer notre joie à tous les échos. Mais, si contents que nous puissions être à l'annonce de cet événement — car cela prend presque les dimensions d'un événement — nous croyons devoir contenir cette joie que nous voudrions faire entière et sans mélanges.

Il y a que l'événement reste incomplet, car l'émission du timbre bilingue que nous vaut l'anniversaire de la Confédération, ne reste en somme qu'une affaire accidentelle, spéciale, extraordinaire, temporaire — du moins, nous devons le craindre.

Et pourtant, nous devrions le posséder depuis soixante ans ce timbre bilingue, car il nous est dû, il est dû au pays que la constitution a fait bilingue.

*
* *

La décision qui a été prise de nous accorder un timbre bilingue commémoratif était plus que dans l'ordre des choses logiques. Et, cependant, certains de nos professeurs fédéraux en patriotisme à la couleur d'orange, ont voulu se laisser tirer l'oreille. Et devant leurs protestations intempestives, irraisonnables et injustes, on y est allé de petites explications visant à démontrer que le bilinguisme de ce timbre prochain ne serait pas une grosse affaire, puisqu'il consisterait en l'impression du seul mot *confédération* qui, aurait-on prétendu à

tort, s'écrirait exactement de la même manière en anglais et en français.

Il y a pourtant une petite différence dans l'accent qui rendra peut-être le problème difficile à résoudre, si on en tient absolument à n'imprimer que le mot *confédération*. En effet, si on met *confederation* — sans accent, — le timbre est unilingue et anglais; si on met *confédération* — avec accents — le timbre est encore unilingue mais français.

Et voilà pourquoi l'explication que l'on donnait aux petits maîtres orangistes pour calmer leurs craintes, n'expliquait peut-être rien.

Mais prenons pour acquis que le timbre sera réellement bilingue et réjouissons-nous.

*
* *

Que cette émission ne soit pas chez nous le signal d'une nouvelle période de sommeil. Nous avons droit au timbre-poste bilingue, tous les timbres-postes bilingues, et notre droit est la mesure de la justice que nous devons rendre au Canada qui connaît deux langues officielles.

Nous avons droit également à de la monnaie bilingue et en ne nous satisfaisant pas, on représente faussement notre pays à l'étranger. Nous avons pu nous-même nous en rendre compte.

N'est-ce pas beaucoup à cause de cette fausse représentation que l'on donne à la constitution de notre population que tant d'Européens nous ont découverts avec la guerre, et que tant d'autres continuent à nous découvrir?

Rappelons-nous bien et ne manquons pas de le marquer à l'occasion — faisons naître

l'occasion si nécessaire — qu'en nous accordant un timbre commémoratif bilingue, on ne nous fait pas une faveur. On nous a toujours si obstinément refusé ce qui nous appartient que nous en sommes venus à considérer à tort comme des faveurs des choses qui sont pourtant des droits véritables.

*
* *

Jetons un coup d'œil sur la situation qui nous est faite dans les différentes provinces, chaque fois que nous serons tentés de nous fatiguer de réclamer, ou de croire bien généreux ceux qui accordent des parcelles de droits.

Ne nous pâmons pas trop de satisfaction, par exemple, à la seule annonce que le gouvernement d'Ontario va envoyer ses professeurs suivre des cours de français à Québec.

Il y a sans doute lieu de se réjouir de cette décision, mais seulement comme tendance, pas à d'autre titre. Le fait d'envoyer des professeurs apprendre le français chez nous signifie que l'on veut créer une atmosphère de bienveillance autour de l'enseignement de notre langue ; mais en lui-même il ne fait pas disparaître l'injustice contre laquelle on proteste.

L'injustice ontarienne existe parce qu'on refuse aux petits Canadiens français d'apprendre leur langue maternelle dans les écoles soutenues par leurs parents. On ne la réparera pas en donnant aux petits Canadiens anglais plus de facilités pour apprendre le français.

C'est le Règlement XVII qu'il faut abolir. Tout le reste n'est que détail portant plus ou moins à faux.

Au Manitoba, la situation est plus mauvaise encore. Dans les autres provinces anglaises, il ne manque pas non plus de torts à redresser.

*
* *

Un timbre bilingue commémoratif de la Confédération est donc quelque chose ; mais pas tout. Au fait, ce n'est plutôt qu'un détail qui ne doit pas nous faire oublier le tout.

Nos amis les Orangistes ont décidé d'organiser une campagne de protestations contre le timbre de la Confédération. Il n'en faut pas plus pour nous avertir clairement que notre tâche n'est pas accomplie.

Nous devons continuer à réclamer la reconnaissance entière de nos droits, acceptant avec joie ce que l'on nous donnera en attendant.

Thomas POULIN.

La faune au Katanga

CONGO BELGE

QUI part évangéliser le Congo doit compter avec bien des obstacles de toute nature. Il en est que les hommes lui dressent : ceux-là le missionnaire les attendait. Il en est que le climat lui apporte : il n'en demeure pas surpris. Et il en est que la faune africaine lui réserve : devant ceux-là parfois le missionnaire est décontenancé, sinon terrassé. Pour donner à nos lecteurs une idée de l'hostilité terrible de ce monde de quadrupèdes, de reptiles, d'insectes, faisons défiler un à un devant ses yeux ces hôtes malfaisants de la brousse et de la forêt africaine, tels qu'un vieux missionnaire salésien, au *Katanga* depuis quinze ans, les a croqués dans des instantanés pleins de vie.

LES GRANDS FAUVES

A tout seigneur tout honneur ! Voici *Semba* sa majesté le lion ! Le Congo est son pays préféré. *Hic sunt leones?* — Lorsque les géographes anciens voulaient abriter derrière une formule saisissante leur ignorance des terres inexplorées, ils disaient d'elles : c'est le domaine des lions. *Hic leones sunt.* Voilà tout-à-l'heure trois quarts de siècle que l'on a commencé à reconnaître le Congo, à relever le tracé du grand fleuve et la topographie des vallées qu'il arrose ; mais l'explorateur a pu avancer dans toutes les directions, et, derrière lui, le géographe relever la carte de cette partie de l'Afrique équatoriale, *hic leones sunt*, les lions sont toujours là. Rien ne les a délogés : ni les caravanes des explorateurs, ni l'éveil de l'industrie, ni la marche, lente mais réelle, de la civilisation. Le Congo est leur patrie de choix.

Il faut compter avec lui quand on part l'évangéliser. Les Salésiens le savent qui, au moins deux fois, ont senti son haleine toute proche. Une fois à *Kiniama*, les petits préparaient, par groupes de "pays", leur bouillie congolaise, à l'heure de midi, quand soudain, débouchant de la forêt, le fauve surgit. D'un bond il est sur le groupe le plus proche et sa gueule affamée happe le premier des convives, qu'il emmène sous les yeux atterrés de ses camarades. Le lendemain de-ci de-là à travers la brousse, on retrouva quelques os d'enfant.

Une autre fois, à *Elisabethville*, à un kilomètre de l'Institut, le chef menuisier se trouve nez à nez avec Semba. Par bonheur le fauve était en pleine digestion : il venait de dépecer une vieille mule. Il se montra donc bon prince, et laissa notre homme monter sur un arbre protecteur. Quelques minutes après, de son pas majestueux, il regagnait sa tanière. Il n'y avait pas eu de casse.

Au *Katanga*, province sud-est du Congo belge, le lion abonde spécialement, et l'on en trouve de tout âge. Quand il a faim il attaque l'homme de jour ; de nuit, il l'attaque presque toujours, même sans appétit. Les vieux lions sont tout particulièrement à craindre, car n'ayant plus la force de poursuivre le gibier, ils se rabattent sur les pauvres bipèdes que nous sommes. A certain jour, à *Elisabethville*, chef-lieu de la province, on l'a vu traverser la place publique, paisiblement, d'un pas de sénateur. Débouchant de la vérandah du Procureur général, où il venait de faire un petit tour, il rencontre, à deux pas du *district*, deux policiers en faction. D'un bon il est sur l'un d'eux ; l'autre épaule et l'abat, mais son camarade avait déjà le ventre ouvert.

Morale : prenez vos précautions. Elles sont simples. Le soir, la nuit tombée, rentrez chez vous et fermez bien le loquet. En brousse tenez-vous sous la tente, allumez de grands feux et entretenez-les continuellement.

Deux contrefaçons, deux malfaçons plutôt du lion, la *hyène* et le *léopard*. Des hyènes il y en a de deux espèces : la petite, qui se nourrit de charogne à la suite des restes du lion et du léopard. Elle dessert la table de ces messieurs. Et la grande, grise, qui affectionne spécialement le bétail. Elle creuse sous les maisons en pisé des excavations, pénètre ainsi dans les bergeries et y fait un carnage complet. De nuit elle s'en prend aussi à l'homme, et, de jour également, si on l'épaule. Droit de légitime défense !

Le *léopard*, lui, est un amateur, un dilettante. Il tue pour le plaisir de tuer. Il fait de l'art pour l'art. Il est capable par amour de la besogne bien achevée, bien figolée, de revenir à la bergerie dévastée la veille, parce qu'il s'est rappelé avoir laissé une tête vivante. Un chef de ferme, salésien, après son passage, comptait dix chèvres étranglées, et seul un petit morceau de mamelle dévoré. En général le léopard fuit l'homme ; parfois cependant il l'attaque en traître, par derrière, ou même de front, s'il se sent acculé. C'est précisément ce qui est arrivé au P. Mariage à *Kiniama*. Un léopard était venu surprendre les chèvres dans leur bergerie. Les indigènes accourent avertir le missionnaire qui, derrière une porte de l'étable trouve en effet quatre chèvres égorgées. Mais où donc était passé le fauve après ce massacre ? Il le cherchait partout, fusil au poing, quand soudain on le vit bondir d'un coin d'ombre et

sauter sur le religieux. Heureusement à cette heure il ne songeait qu'à la fuite. Homme et bête roulèrent au sol : courte lutte d'où — miraculeusement — grâce à la canne de son fusil qui freina une seconde la voracité du monstre, grâce surtout aux cris effrayants poussés par les noirs, le missionnaire sortit indemne. La bête avait fui vers les hautes herbes, ne laissant comme trace de son passage que les cadavres des brebis et, sur les deux épaules du Père, deux éraflures de marque.

LES GRANDS PACHYDERMES

Ils forment un trio : l'*éléphant*, l'*hippopotame*, le *rhinocéros*, trio imposant, c'est le cas de le dire.

Les *éléphants* jadis étaient nombreux au *Katanga* ; le développement de la colonisation semble les faire reculer. Ils se retirent dans les forêts, et l'on en aperçoit beaucoup moins. En général l'*éléphant* congolais atteint 3 m. 50 de hauteur. Animal sociable par excellence, il circule toujours par troupe de 12 à 15. Ravageur formidable, il démolit tout sur son passage. Un arbre de quinze centimètres de diamètre ne résiste pas plus devant sa masse qu'un fétu de paille. Quand ils ont passé par quelque endroit, on les repère vite grâce... aux souvenirs dont ils constellent le sol derrière eux, petits paquets de briques, plutôt dures, hauts de trente centimètres. C'est leur carte de visite. La chasse à l'*éléphant* est interdite au Congo. Jadis on le permettait moyennant une redevance de 1,500 fr. pour deux mâles. Toutefois, devant les ravages qu'ils font aux cultures des noirs, le gouvernement laisse l'indigène lui faire la guerre et s'en débarrasser.

L'*hippopotame* n'est pas rare au voisinage des fleuves congolais. Ils sortent surtout de nuit ; de jour on les aperçoit de temps à autre qui plongent. Leurs promenades nocturnes sont toujours intéressées : ils envahissent les cultures, piétinent tout et se gonflent de feuilles de tubercules. Rien ne résiste à leur poids terrible. Aussi le fusil ou le harpon du chasseur le guette impitoyablement. C'est une bête assez difficile à descendre, car elle n'est vraiment vulnérable qu'à la tête ou derrière l'oreille. Pour abattre les autres fauves on lime ordinairement la pointe des balles pour les rendre explosibles ; pour l'*hippopotame* plus la balle est acérée, plus elle a de chance de pénétrer ce matelas de graisse, — à condition toujours de viser à la tête. Abattu, ce pachyderme fournit une graisse merveilleuse, blanche, épaisse, qui vous fait rissoler les meilleures "frites" du monde.

Le *rhinocéros* se voit aussi au Congo, mais il est plus rare que ses deux cousins. Un blanc, poursuivi par un rhinocéros, nous racontait dernièrement, qu'il n'avait dû la vie qu'à une

termitière rencontrée sur le chemin de sa fuite. Il la gravit et du haut de ce promontoire visa son ennemi et l'abattit. La preuve qu'il n'a pas complètement disparu de ces régions, ce sont les lanières de *chicotes*(1) toutes taillées dans sa peau.

LES GRANDS REPTILES

Ceux-ci forment un duo, mais un duo aux espèces variées.— Il y a d'abord le *crocodile*. Le Congo en compte de toutes les tailles, de minuscules et sympathiques, d'énormes et effrayants. Les plus grands ne dépassent jamais cependant 2 m. 50. Ils se promènent par troupe d'une cinquantaine, et ont, au voisinage des fleuves, et dans le fleuve lui-même des endroits préférés. En général ils aiment à vivre entre deux eaux, et se nourrissent de poissons. Reptile dangereux qui peut bien vous choisir comme "extra" de son menu. Ne vous baignez donc jamais aux lieux qu'ils préfèrent, ne vous promenez pas aux endroits de son goût : il pourrait vous en cuire.

— Maître, demandait un noir au Blanc qui l'avait gagé à son service, je voudrais aller me baigner dans le *Luapula*.

— N'y va pas, il y a des crocodiles.

— Oh ! Je sais les endroits où ils ne vont jamais.

— Ne t'y fie pas.

L'imprudent prit son bain, et soudain il se sentit happer la jambe par la terrible mâchoire, 38 dents en haut, 30 en bas. En un clin d'œil elle fut sectionnée, et le pauvre *boy* mourut d'hémorragie quelques minutes plus tard.

Au Congo, les *serpents* aussi sont de toute grandeur. Il y en a de tout petits de 0 m. 40, et d'énormes de 4 m. 50 de long, et dix centimètres de diamètre. Ils abondent en Afrique équatoriale, et ils s'insinuent partout, ne respectant pas même le seuil de votre logis. Ils entrent dans la maison, et vous pouvez un jour en découvrir un sous votre lit, derrière votre porte, enroulé au pied de votre table, tapi dans un coin de votre cuisine. Ne commencez à vous plaindre de ce sans-gêne, que quand vous en trouverez un se prélassant sur la laine de vos couvertures.

Ils sont méchants de deux manières, ces gros reptiles. Si à distance ils se sentent menacés, ou simplement dérangés ; si, par mégarde, vous les foulez au pied, vous les voyez se redresser et vous cracher leur venin aux yeux. Un missionnaire reçut un jour cette décharge à la seconde où il visait la tête. Sur l'instant la douleur est violente, la tête gonfle, les yeux brûlent, et l'on demeure presque aveugle. Seul un traitement local au lait ou au café, qui dure environ

quatre jours, peu expulser les derniers vestiges de ce liquide empoisonné.

Serpents cracheurs. Mais il y a aussi les serpents mordeurs. Ils s'attaquent de préférence à la jambe. Dans ce cas il n'y a pas à hésiter dix secondes : il faut faire jouer le bistouri, ou son équivalent, ouvrir, élargir fortement la partie atteinte ; presser violemment le sang et cautériser impitoyablement. Si le médecin de profession ou d'occasion est sûr de n'avoir pas d'érosion aux lèvres, il peut même sucer, aspirer le sang empoisonné, pour l'extraire totalement.

En temps ordinaire le serpent se nourrit de crapauds, de lézards, de rats, de poules d'eau. Les gros choisissent parfois des bêtes de jolie taille, qu'ils fascinent après les avoir surprises. Puis ils les consomment à leur façon, qui est la plus curieuse du monde. Introduite dans leur bouche partie par partie, leur victime vivante est travaillée, façonnée, par un mouvement rythmé d'aller et de recul, qui finit, avec l'aide des dents et de la salive, à la réduire à la forme cylindrique du reptile, qui alors l'engloutit dans son estomac : et l'opération continue pour le morceau suivant.

Un jour, à la mission d'*Elisabethville*, on enferma, pour des études d'histoire naturelle, deux serpents ensemble. Le lendemain, quand on vint les nourrir, il en manquait un. Où avait-il filé ? On le sut le surlendemain, quand on le retrouva cadavre, à côté de son collègue vivant. Le gros l'avait lentement absorbé, puis, dégoûté, l'avait rendu tel quel, mais mort.

DEUX FACHEUX INSECTES

Voici la vraie plaie du Katanga : les *termites*, petites fourmis blanches, au ventre allongé, barré de stries, la plupart du temps aveugles. Leur taille va de trois à dix et douze millimètres. Dans sa petitesse c'est l'animal le plus malfaisant qui soit sur terre.

Sa demeure ordinaire est la termitière, monticule formidable de plusieurs mètres de haut, avec des galeries souterraines qui supposent, dans le sous-sol, un travail de construction au moins égal. La partie extérieure de la termitière, cette espèce de meule d'un genre spécial qui souvent se dresse par série dans la brousse, n'est édifiée qu'après que la demeure intérieure est à point. Insecte souterrain, le termite s'enfonce d'abord dans le sol, le creuse, s'y installe et ce n'est qu'après qu'il lance la coupole de son palais.

En général, le peuple termite se divise en *ouvriers*, constructeurs ou réparateurs ; *soldats*, surveillants de travaux, policiers intérieurs et extérieurs ; et en un couple *royal* composé d'un roi fainéant et d'une reine ultra-laborieuse, puisqu'elle pond 86,000 œufs par jour. Elle ne

(1) Fouet à lanières dont se servent, en Afrique équatoriale, certains maîtres, pour se faire obéir de certains domestiques, ou salariés.

fait que cela d'ailleurs; et on vient la ravitailler, la nourrir, et la débarrasser sur place.

Les ravages de l'odieux insecte consistent spécialement en ceci, qu'il ronge tout ce que ses mandibules rencontrent, spécialement le bois; et cela dans des proportions et avec une rapidité qui ont du diabolique. Les parquets, les plafonds, les étais, rien ne résiste à leur malfaisance vorace. Laissez pénétrer les termites dans une salle meublée, tout le mobilier y passe. Revenez huit jours après: tous les meubles s'y trouvent encore, *apparemment*, car un grand coup de talon au plancher les fera s'écrouler en un tas de poussière. Ils étaient vidés du dedans; des meubles il ne restait que la peinture.

Pour empêcher cet hôte destructeur de saper les habitations d'*Elisabethville* on est obligé de construire ainsi: chaque maison est blindée dans ses soubassements d'une plaque de tôle qui monte à la hauteur de deux briques extérieures. Si les termites nourrissent le dessein de ronger ses fondations, arrivés à la plaque de tôle ils sont arrêtés. Force leur est d'émerger du sol, pour contourner ou surplomber l'obstacle: mais alors on les voit et on les balaye. Seulement devinez à quel prix ces moyens de défense mettent la construction d'un logis au Katanga.

Peste vivante presque inexpugnable que ces termites! Pour abattre leurs maisons il faut — tant elles sont solidement construites, d'un mortier mystérieux! — employer le pic, la hache, voire la dynamite. Et puis, éventrées, elles sont refaites en un clin d'œil par les équipes d'ouvriers. Et si l'on ravage le domaine intérieur, la colonie transporte un peu plus loin son foyer de dévastation. Mieux vaut vivre de puissance ennemie à puissance ennemie, qui se connaissent, s'observent et se garent l'une de l'autre.

Il y a aussi au *Katanga* un autre insecte dont il faut se garer, c'est la *roussette*, ia terrible roussette, fourmi de la même taille que la nôtre, mais rousse. Ce sont les ennemies mortelles des termites, contre lesquels on les voit souvent partir en guerre, en bataillons épais et bien organisés. C'est surtout pour défendre la termitière de cet ennemi héréditaire que la petite république souterraine a créé son corps de soldats, qui veillent aux créneaux, et connaissent l'art de repousser l'agresseur.

Ces roussettes piquent l'homme horriblement à l'aide de deux pincettes que la nature leur a trop généreusement octroyées. Elles vont jusqu'à pénétrer dans sa chair, on ne les expulse pas, on les arrache de sa peau. Une seule sur soi vous fait vous déshabiller. Parfois, sur le sentier de la brousse, vous en croisez une colonie, dérangée probablement par un fauve. Elle couvre de son ombre marchante plusieurs

mètres carrés: il y a donc là des millions d'insectes.

Écoutez ce fait arrivé à un missionnaire de là-bas. Il couchait dans une cabane provisoire en paille, en attendant l'achèvement de la construction de la résidence. Une nuit il est réveillé en sursaut, piqué violemment à la nuque. Les roussettes! Il descend de sa couche avec précaution et glisse ses pieds dans ses pantoufles. Aïe, Aïe, aïe! Elles en étaient pleines. Que faire? Pas moyen de s'habiller: les habits en doivent être couverts. Une idée lumineuse lui traverse alors providentiellement l'esprit. Piqué à droite, mordu à gauche, il parvient tout de même au bidon de pétrole. Il en répand des flots sur le sol, crée ainsi un lac protecteur, y plante sa chaise, et, en caleçon, les pieds dans le liquide, attend l'aube. Quand elle parut, il y avait bien, noyées dans le liquide insecticide, trois pelletées généreuses de roussettes!

*

* *

Arrêtons ici ce défilé de bêtes méchantes petites ou grandes, qui infestent la brousse et la forêt, le fleuve africains. Tel quel il suffit à démontrer à nos lecteurs qu'en plus de tout le reste le pauvre missionnaire doit être, comme son modèle et patron, S. Paul, dompteur de monstres (*Actes des Apôtres*, ch. XXVIII, V. 3). Chasseur d'âmes, oui, surtout, d'abord; mais aussi souvent par nécessité, chasseur de fauves, car il faut bien se nourrir, ou il ne faut pas se laisser manger, ou encore il faut défendre son logis et les brebis confiées à ses soins. Et nous voici ramenés à l'Évangile du Bon Pasteur, qui, bien différent du mercenaire, monte la garde pour abattre le loup qui viendrait menacer son troupeau (*S. Jean*, X, 11 et 12).

(*Le Bull. Salésien*).

SOLLICITATION

— Vous m'avez dit que, quand vous seriez député, je pourrais vous demander ce que je voudrais.

— Oui, mais je ne vous ai pas dit que je vous l'accorderais.

Un vieil usurier, sentant sa fin prochaine, mande son confesseur.

Celui-ci lui conseille, pour alléger sa conscience, de laisser une partie de sa fortune à ses anciens clients.

— Impossible, répond l'usurier; ils sont tous morts à l'hôpital.

D'un fusain léger

QUAND Robert Mirange obtint, au Salon de printemps, la médaille d'honneur pour sa *Femme aux voiles bleus*, cette brillante distinction apporta au jeune artiste les premiers et précieux sourires de la fortune et de la gloire. Elle lui permit ainsi de réaliser un rêve, que depuis des années il nourrissait comme on carresse le fantôme des belles choses impossibles : abandonner pour un temps les soucis de la vie journalière, dire adieu aux besognes mesquines et nécessaires, et s'en aller, sac au dos, sans tourment, sans but, par les routes, ainsi que firent les Primitifs sous le ciel pur d'Italie.

Le jeune homme avait déjà parcouru plusieurs provinces de France, dans la magie des aubes et la gloire des couchants, et son carton s'alourdissait de nombreuses études, quand, un beau jour, à l'heure du déjeuner, il atteignit un riant village. La qualité de certaine omelette au lard, jointe à la douceur du jour et aux lignes molles des collines aux creux desquelles le hameau était blotti, inspira au peintre le désir de nouer plus ample connaissance avec cet estimable lieu. Il fit comparaître l'aubergiste :

— Votre patelin me plaît, dit-il. J'y resterais bien quelques jours... Qu'y a-t-il d'intéressant à voir dans le pays ?

— Oh ! fit l'homme avec respect, le château de M. Martin.

— Qui est-ce, M. Martin ?

— Un ancien fabricant de nouilles Il a gagné gros à Paris... Aussi sa maison est montée faut voir ! Même qu'il y a des boules de toutes les couleurs dans le jardin.

— Je n'irai pas les admirer, déclara le peintre, cela m'impressionnerait trop.

— Ah ! s'étonna l'aubergiste, d'un ton de commisération, Monsieur est si sensible ?

— Oui, répondit Mirange, le plus sérieusement du monde, c'est le cœur... A part cela, qu'avez-vous de bien ici ?

— Pas grand'chose... c'est-à-dire— Il y a l'église. Avant, elle était si vieille qu'on n'osait pas la montrer ; mais maintenant, c'est à la hauteur.

La mine admirative dont l'hôtelier accompagna ces paroles plissa en fleur fripée sa bouche, qui au repos disparaissait presque dans les vallonements de ses joues tremblantes. L'artiste s'inquiéta.

— Vous dites qu'on l'a restaurée ?

— Oui, Monsieur ! et de première. Le maçon, le couvreur, tout ce qu'il faut ! Ah ! dame, il y en a eu, des sacs de plâtre !

Robert n'écoutait plus. Déjà il s'était mis en marche vers l'église, dont le clocher court apparaissait non loin, entouré d'une verdoyante collerette par la sollicitude d'acacias fraîche-

ment feuillus. Quelques minutes plus tard, campé devant l'édifice, mains aux poches et clignant de l'œil, le peintre l'appréciait d'un œil expert.

C'était une pauvre église de campagne, évidemment très vieille, et qui portait peut-être bien, sur ses murailles basses, sur sa toiture écrasée, le poids de huit ou dix siècles. Romane ? Possible... Ce n'était pas tout à fait sûr, car cette façade vétuste, grignotée par les intempéries, n'avait jamais dû se décorer d'agrèments se réclamant d'un style très net ; à peine remarquait-on, au-dessus de la porte étroite, un vestige d'arcade en plein cintre, dont la ligne jadis pure était déformée par la fourrure des mousses et le rictus des lézardes. Le tout, d'ailleurs, risolant dans la lumière, avait grand air, et quelques rangs de tuiles neuves, sur la pente d'un toit tout gazouillant d'hirondelles ne choquaient pas plus que ne ferait un ruban frais dans les cheveux d'une aïeule.

— Allons, constata l'artiste, il n'y a pas de mal. Voyons l'intérieur.

Il poussa le lourd vantail ; celui-ci s'ouvrit avec un grincement cordial. Pénétrant sous la voûte aplatie, après trois pas, Robert demeura figé d'horreur.

Dans cette pauvre vieille église, il faisait clair comme dans une salle d'école : le recueillement avait été pourchassé jusqu'en ses ultimes retraites. Ah ! non, ils ne l'avaient pas ménagé le plâtre, ces messieurs du Conseil municipal ! Les murs, la nef, éclataient, étincelaient, rutilaient d'une aveuglante blancheur ; et la marée neigeuse avait tout éclaboussé, tout recouvert, jusqu'aux motifs des chapiteaux, qui n'avaient peut-être jamais été fouillés avec beaucoup d'art, mais dont les sculptures naïves, maintenant noyées dans la boue éblouissante, avaient vu se succéder vingt générations de chrétiens.

Mirange gronda :

— Les vandales !

Il allait sortir, son chapeau sous le bras enfonçant dans ses poches des poings qu'il eut volontiers abattus sur la tête de M. le maire quand le contact de quelque chose de dur lui donna l'idée d'une blague d'atelier.

Là, près de sa pipe... c'était un portefusain. Le fusain, c'est fait pour couvrir les surfaces qui offrent, comme ces murailles, leur insolente et tentatrice page blanche aux peintres. Sur l'un de ces panneaux, il allait en quatre traits crayonner la silhouette d'un de ses modèles de Montparnasse : ça leur apprendrait... n'avoir pas même su respecter la grise livrée de ces vieux murs !

Tout à cette belle idée, Robert, un moment tourna dans l'église, cherchant un endroit propice à la réalisation de son projet. L'ayant trouvé, déjà il allait se mettre à l'œuvre, quand il remarqua une peinture qu'il n'avait

pas vue, cachée qu'elle était dans l'ombre du confessionnal.

Les tableaux avaient toujours eu la propriété d'attirer Mirange : il s'approcha. C'était une très vieille toile représentant sainte Monique ; l'œuvre n'avait pas grande valeur, mais on reconnaissait bien les traits purs, le regard profond, par lesquels l'art chrétien popularisa la mère de saint Augustin. Par un phénomène étrange, ce regard et ces traits rappelèrent à Robert ceux de sa mère qui l'accueillait avec une indulgence si souriante chaque fois qu'il venait — si rarement — la voir au village natal où elle priait pour lui.

Mirange soupira, frotta une paupière sous laquelle une poussière importune s'était peut-être glissée, et revint à sa muraille, qu'il se mit à parcourir d'un fusain léger. Et, ce faisant, il songeait.

Il songeait à celle qui l'avait élevé pour le bien, pour le beau, et qui était morte sans avoir eu la joie de voir son fils réaliser, du point de vue moral, toutes les espérances qu'elles avait mises en lui. Il se rappelait le temps où,

sur les genoux de sa mère, il recevait cette première empreinte qui demeure indélébile au cœur de l'homme. Et tandis que l'artiste pensait à ces choses, sur le mur blanc le fusain courait, courait, courait...

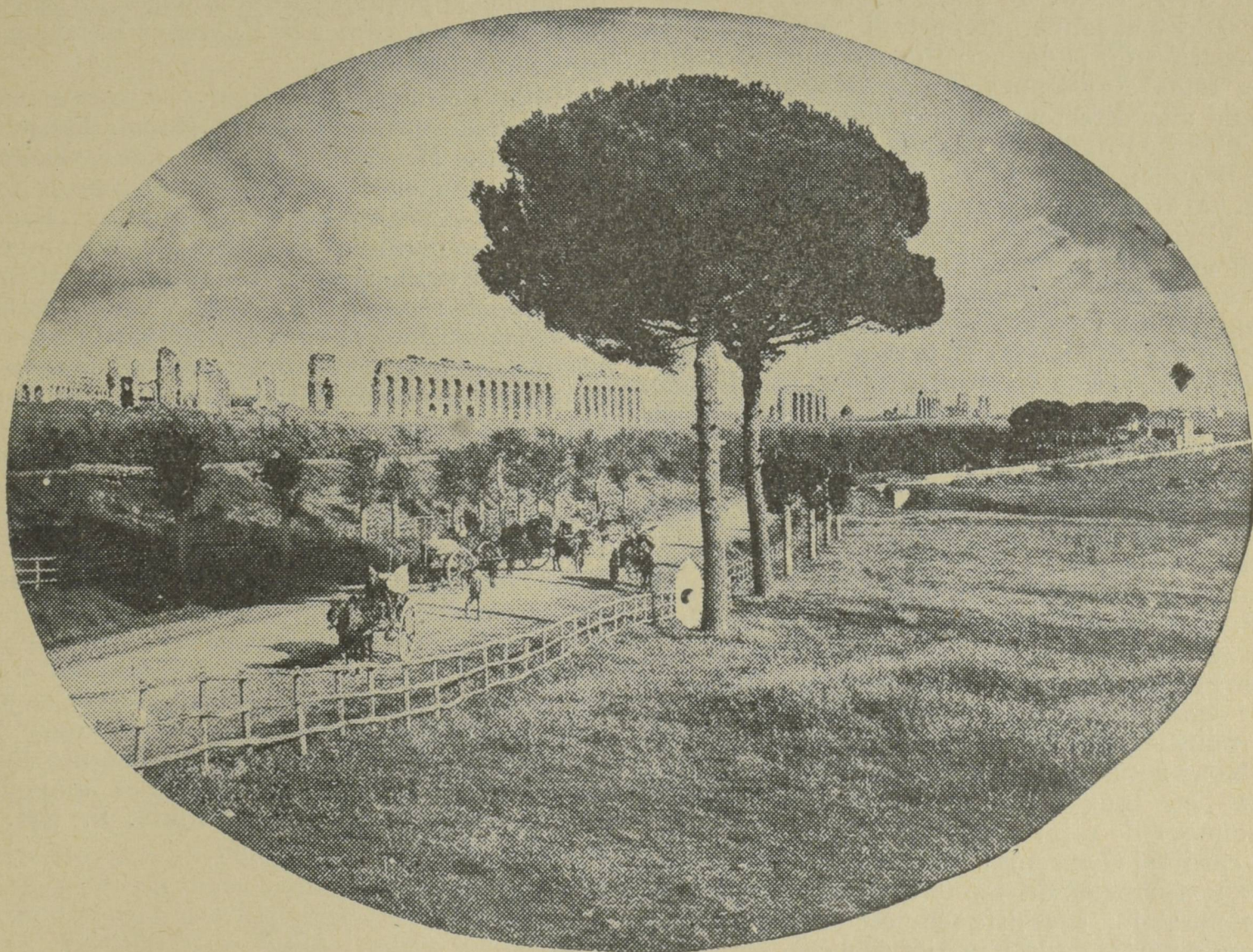
Il courut jusqu'à ce que derrière le jeune homme une vieille voix s'élevât, un peu chevrotante, un peu cassée, mais toute paternelle, et la voix disait :

— Ah ! mon enfant ! Quelle merveille !

Mirange tressaillit. Ses regards se portèrent de son œuvre, qui silhouettait, à traits sûrs, un délicieux Enfant Jésus sur les bras de sa Mère, au prêtre qui se tenait derrière lui. Et l'homme dont Paris clamait la gloire s'inclina devant le curé de campagne. En même temps, il répondait :

— La merveille, Monsieur le curé, ce n'est pas cette ébauche, que je transformerai en fresque si vous voulez bien m'y autoriser. C'est que j'aie retrouvé, en traversant par hasard votre église, la netteté du souvenir maternel, m'élevant vers la foi de mon enfance.

Jean MAUCLÈRE.



LA VOIE APPIENNE

Une des routes les plus anciennes de la campagne romaine.

Sur le tombeau de S. Louis de Gonzague

L'année aloysienne commémorant le deuxième centenaire de la canonisation de saint Louis de Gonzague, commencée le 21 juin, 1926, se terminera le 21 juin prochain. Des fêtes grandioses ont été célébrées à Rome à l'occasion de cet anniversaire, à la fin de décembre dernier. L'A. C. J. C. avait choisi comme délégué à ces fêtes, M. Jean-Marie Gauvreau, ancien secrétaire général et élève à l'École d'Art appliqué Boulle, à Paris. Dans le Semeur de mars dernier, M. Gauvreau publie des notes très intéressantes sur ces fêtes romaines. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant cet article.

Hâtivement, je me prépare au voyage jusqu'à inespéré, et patiemment j'attends l'arrivée de mes compatriotes en route pour Rome.

*
* *

A Paris, le 26 décembre 1926, à 11 h. 45, gare du P.-L.-M. un train s'ébranle, en direction de Lausanne, emportant vers Rome la délégation de la jeunesse canadienne-française aux fêtes aloysiennes. Cette délégation comprend : le directeur du pèlerinage et délégué du Comité romain au Canada, le R. P. Maurice H.-Beaulieu, S.J., le R. P. Joseph Lalande, S.J., MM. Gérard Massue, de Montréal, Yves de Cariolis Pelletier, Henri Monty et René Lafleur, du Collège Sainte-Marie, Maurice Meunier, du Mont-Saint-Louis, Paul Provost, employé de banque, représentant la Congrégation des jeunes gens de la paroisse de l'Immaculée-Conception à Montréal, Conrad Daigle, du Collège de Sudbury, Raymond Boivin, du Séminaire de Chicoutimi, et Jean-Marie Gauvreau, délégué de l'A. C. J. C. Après un bref séjour à Lausanne et à Milan, nous arrivons à Rome le matin du 28 décembre.

Les délégués ont la joie d'être reçus par plusieurs distingués compatriotes : les RR. PP. Goulet, secrétaire des Missions des Jésuites, Bleau et Tétreault, S.J., Pontbriant et Morin, des Pères de Saint-Vincent-de-Paul, le chevalier-commandeur Rivet, camérier secret de Sa Sainteté Pie XI, et Mme Rivet.

Nous nous rendons à l'église Saint-Ignace où ont lieu tous les exercices du triduum en l'honneur de saint Louis de Gonzague. S. Ém. le cardinal Laurenti célèbre la sainte messe sur le tombeau du Saint et nous distribue la communion. L'assistance est composée en grande partie de la jeunesse écolière.

La même église renferme le tombeau de saint Jean Berchmans, en face de celui de saint

Louis de Gonzague, et celui du bienheureux cardinal Bellarmin, jésuite. Avec quelle émotion nous nous agenouillons sur chacun de ces tombeaux ! Les jeunes gens de notre pays et nos familles nous viennent à la mémoire. Avec une ferveur inaccoutumée nous prions pour tous ceux que nous aimons. Cela se fait vite, mais de façon complète. Nous voudrions voir le Canada tout entier agenouillé à côté de nous, sur le tombeau des saints, des martyrs, à Rome, au centre de cette catholicité, la plus grande puissance du monde à laquelle nous appartenons. Notre situation semble plutôt tenir du rêve, celui auquel n'échappent pas les vrais catholiques, mais nous savons et nous sentons que c'est bien la vérité. D'une façon toujours plus accentuée, à mesure que se déroulent sous nos yeux les grandioses cérémonies des fêtes aloysiennes, cet état empoignant de nos âmes s'affirme.

Sous la conduite du R. P. Tétreault, nous visitons les chambres où ont vécu et sont morts saint Louis de Gonzague, saint Jean Berchmans et le bienheureux Balduino, tous de la Compagnie de Jésus.

Les visiteurs sont nombreux : plus de cinq mille jeunes gens venus de toutes les parties du monde apportent leur hommage aux patrons de la jeunesse. Seules la Russie et l'Afrique ne sont pas représentées.

Notre première après-midi est consacrée à la visite de Saint-Pierre de Rome. En pénétrant dans l'insigne basilique, nous vénérons la statue du chef des Apôtres comme le font depuis des siècles les catholiques du monde entier. Agenouillés à la confession ou tombeau de saint Pierre, le cœur toujours serré d'émotion nous récitons le *Credo*. Nous sommes précisément dans l'enceinte d'où partent toutes les directions du Saint-Siège, où sont prononcés tous les dogmes de notre foi. *Credo* : Je crois ! *Credimus* : Nous croyons ! Nous prions également sur les tombeaux des deux derniers papes, Benoît XV et Pie X, dont le culte est sans cesse grandissant.

Le soir, nous assistons à la bénédiction du saint Sacrement, et les Canadiens ont l'honneur de porter les torches qui accompagnent l'ostensoir. L'église Saint-Ignace ne peut contenir toute la foule qui s'y presse. L'illumination est féérique. Le marbre aux couleurs diverses des colonnes et des statues, l'or et le bronze des autels reflètent la lumière resplendissante d'une centaine de lustres aux multiples ampoules électriques suspendus à la voûte. S. Ém. le cardinal Ehrle, S.J., préside.

*
* *

Le 29 décembre, nous assistons à la messe du R. P. Beaulieu dans la chambre de saint

Louis de Gonzague. A dix heures, toujours à Saint-Ignace, a lieu l'hommage international de la Jeunesse catholique à saint Louis de Gonzague. En présence d'une dizaine de cardinaux, de plusieurs archevêques, évêques et prélats, et de milliers de jeunes gens, les représentants des diverses nations disent, en quelques mots, la vénération de leur pays pour le Saint de la Jeunesse. La voix du Canada se fait entendre par la bouche d'Yves de Cariolis Pelletier, du Collège Sainte-Marie, qui nous fait vraiment honneur. *La vie de saint Louis, dit-il, est une leçon frappante de vérité pleine d'à-propos pour notre siècle où l'accessoire tend à se substituer à l'essentiel... Marchons à la conquête de la vraie gloire, de celle qu'on ne trouve pas dans la prospérité des biens terrestres mais dans les progrès de l'âme vers les hauteurs : de celle qu'on chercherait en vain parmi les exploits qui rendent fameux à travers l'histoire, mais qu'on trouvera dans l'héroïsme des luttes quotidiennes, celles que Dieu n'oublie jamais.*

Notons de cette cérémonie, sorte d'académie polyglotte, que des applaudissements frénétiques ont accueilli les paroles du délégué mexicain, manifestant ainsi à la jeunesse de ce malheureux pays la sympathie des catholiques du monde entier devant les mesures odieuses de son gouvernement. Cette démonstration fut une touchante leçon d'unité dans la foi. Elle fit voir qu'en dépit de la diversité des langues et souvent des usages et des coutumes, une même foi peut animer le monde et le conduire dans le chemin de la vérité.

L'après-midi du 29 comme celle du 31 nous visitons Rome, sous la conduite du R. P. Bleau, S.J. auquel nous sommes bien reconnaissants de ne nous avoir pas quittés durant notre séjour à Rome, de s'être dépensé sans compter pour nous servir de cicerone et d'interprète. Nous voudrions parler longuement des basiliques, des tombeaux, des catacombes, de tous les monuments de l'époque romaine et de la Renaissance, en la Ville Éternelle. Cela nous entraînerait trop loin. Vous avez compris dès le début de ma lettre, que j'aurai beaucoup à faire pour me borner au récit écourté des fêtes aloysiennes proprement dites.

*
* *

Le matin du 30 décembre, nous assistons à la messe basse du Saint-Père. La salle de la Bénédiction contient tous les délégués. A sept heures et demie, Sa Sainteté Pie XI fait son entrée. Pour la totalité d'entre nous c'est la première fois que nous voyons le Saint-Père. C'est alors un débordement de joie indescriptible. Ce sont des applaudissements, des cris, des "Vive le Pape" dans toutes les langues. Le Pape regarde de tous les côtés, bénit, puis sourit à cette jeunesse qu'il aime tant. Arrivé

à l'autel, il récite les prières préparatoires et commence le saint Sacrifice. Pendant la messe, les jeunes gens des diverses nations chantent dans leur langue des cantiques sur des airs connus. Nous chantons nous aussi : *Nous voulons Dieu, c'est notre Père, c'est notre Roi!* Après la messe, Sa Sainteté bénit nos objets de piété et traverse de nouveau la salle, au milieu du même enthousiasme. Nous visitons ensuite la Chapelle Sixtine, les loges de Raphaël et de Borgia, la Bibliothèque et le Musée du Vatican. A regret nous traversons toutes ces salles à la course, car il nous faut être à la porte de bronze, à 11 h. 45 pour l'audience du Saint-Père.

Avec l'Amérique latine nous sommes reçus dans la salle des *Paramenti*. L'attente est longue. Nous sommes impatients. Enfin, le Pape paraît. Aux cinq mille pèlerins aloysiens il fait baiser son anneau et dit un bon mot aux représentants de chaque nationalité dans leur langue. Sa Sainteté est un linguiste distingué. Par une délicatesse du R. P. Beaulieu dont toute l'Association lui sera infiniment reconnaissante, c'est le délégué de l'A. C. J. C., ancien élève des Jésuites à Montréal, qui est désigné pour présenter au Pape deux numéros richement reliés du *Petit Sainte-Marie*, organe du Collège Sainte-Marie : l'un commémorant les bienheureux Martyrs canadiens, l'autre l'Année aloysienne du Canada. Le Pape des Jeunes est accueilli de la même façon que ce matin avec des cris et des applaudissements. Il répond en souriant et soulève son chapeau de velours rouge brodé d'or. Il porte le long manteau rouge écarlate, comme ce matin, il est accompagné de S. Ém. le cardinal Pompili, de plusieurs prélats, d'une garde d'honneur en tenue d'apparat. Le T. R. P. Ledochowski, général de la Compagnie de Jésus lui présente les délégués des diverses nations. A côté de nous sont les Péruviens. Le Pape, se souvenant de ses excursions alpinistes, demande à l'un des jeunes s'il a déjà escaladé les Andes. Il pose paternellement la main sur la tête des plus petits. L'on sent combien il nous aime tous. Notre tour arrive. Nous sommes à genoux. L'introducteur a nommé *le Canada*.

"*Le Canada!*" dit le Saint-Père. "Ah! les braves Canadiens!"

D'une voix contenue et d'une main tremblotante, vous le comprenez sans peine, je dis : "Très Saint-Père, recevez les hommages de la Jeunesse catholique canadienne-française.

— Le Canada français?

— Oui, Très Saint-Père."

Et d'une voix touchante et paternelle, en soulevant la couverture d'un album, il reprend :

"*L'hommage est très apprécié. Nous aimons beaucoup la Jeunesse catholique canadienne-française. Nous en avons eu de très bons échantillons à l'occasion des pèlerinages de l'Année*

sainte, n'est-ce pas? Dites à la Jeunesse du Canada que nous l'aimons beaucoup.

— Merci, Très Saint-Père.”

Nous baisons l'anneau de saint Pierre. Sa Sainteté s'éloigne, nous regarde et sourit. Ce regard et ce sourire ni nos yeux ni nos cœurs ne l'oublieront jamais, et c'est l'âme encore toute imprégnée de leur souvenir que je transmets à la jeunesse de mon pays le témoignage d'affection dont le Pape m'a particulièrement chargé pour elle.

Nous nous dirigeons maintenant vers la salle de la Bénédiction pour entendre le discours du Pape. A l'arrivée et à la sortie, pendant tout le temps que le Pape traverse la salle, ce sont les mêmes acclamations accoutumées. Assis au trône et pendant une demi-heure Sa Sainteté Pie XI nous trace, à grands traits, la vie de saint Louis de Gonzague et en dégage les leçons que le programme de vie de tout jeune catholique doit comporter. Il parle en latin. Nous comprenons à peu près tous les points sur lesquels il insiste davantage. “Soyez purs, dit-il, à l'exemple de vos saints patrons Louis et Stanislas.” Le Pape ne veut pas donner d'autre conseil, parce que “toutes les vertus sont unies à la pureté ; sans elle toutes les autres sont en péril.

“Et parce que la pureté est une vertu si précieuse, elle est exposée à de plus grands dangers. Impossible de l'acquérir, de la conserver sans la prière et la vigilance.

“A la prière, à la dévotion à Marie, à la vigilance, il faut joindre l'humilité, qui attire tous les dons de Dieu et dont Louis nous a donné un exemple si éclatant.

“Enfin la charité doit couronner toutes ces pratiques ; à toutes les vertus, elle pose comme un sceau divin. Louis en mourant au service des pestiférés, nous donne encore un exemple d'héroïque charité.”

Le Pape profite de l'occasion pour déplorer les troubles religieux du Mexique. L'on sent que la persécution mexicaine est une des plaies qui meurtrissent son cœur de père du monde catholique. Il demande le secours de nos prières, nous bénit, bénit nos familles, nos amis, tous ceux qui nous sont chers.

Après l'audience, en compagnie du R. P. Beaulieu et de Paul Provost, président du groupe Pie X, nous allons rendre visite à M. Costantino Parisi, le secrétaire du bureau de la Jeunesse catholique internationale. Nous déplorons son absence, mais elle nous vaut le plaisir de saluer Mgr Pardini de la secrétairerie d'Etat et aumônier général de la Jeunesse catholique italienne. Monseigneur se rappelle le passage des délégués de l'A. C. J. C. au congrès de Rome en 1925, et nous prie de le rappeler au bon souvenir du R. P. Colclough.

A 8 h., le même soir, a lieu la translation solennelle, de l'église Saint-Ignace à Saint-

Pierre, du crâne de saint Louis de Gonzague apporté avec pompe de Castiglione, sa ville natale, à l'occasion des fêtes aloysiennes. La relique, portée par les cardinaux, est déposée dans une somptueuse automobile qu'accompagne une longue suite de voitures, jusqu'à la *via Borgo nuovo*, menant à Saint-Pierre. Une procession indéfinie escorte la relique que l'on dépose sur un autel érigé en plein air. L'on offre l'encens. L'on chante des hymnes. De mélodieuses fanfares accompagnent. La procession se remet en marche. Elle est presque entièrement composée de clercs en habits de chœur, torche à la main. Les représentants des jeunes du monde entier suivent. Tout le long de la *Via* ce n'est qu'une féerie de lanternes, aux couleurs multiples. Les spectateurs aux fenêtres se superposent. Les petits *bambinos* sont nombreux et charmants. Place Saint-Pierre, l'illumination aux feux de bengale donne à la cérémonie un charme indescriptible. Tous nous sommes non seulement émus mais empoignés par le spectacle du triomphe d'un Saint. Lentement la châsse s'avance jusqu'au portique de Saint-Pierre. Elle est reçue par le cardinal Merry del Val, archiprêtre, et placée sur un piédestal, au-dessus de la confession de Saint-Pierre, face au maître-autel où demain Sa Sainteté Pie XI officiera pontificalement.

Quelle cérémonie, jusqu'ici, a produit sur nous le plus d'impression ? Il serait bien difficile à le dire. Il semble que tout a été préparé pour pénétrer nos âmes de jeunes gens avec mesure et gradation. Le programme de l'heure suivante nous attire toujours davantage et chaque soir nous disons : Aujourd'hui plus beau qu'hier, mais pas si beau que demain. Nous ne sommes jamais déçus. Voyons plutôt la suite.

*

* *

Ce matin du 31 décembre, ce sera le spectacle incomparable du déploiement de la cour romaine dans toute sa pompe.

Le Pape officie rarement à Saint-Pierre, presque exclusivement à l'occasion des canonisations. Voulant sans doute manifester aux jeunes son amour débordant, il leur a ménagé le spectacle grandiose des canonisations.

La basilique Saint-Pierre contient, ce matin, une assistance de quarante mille personnes. Nous avons des places de choix tout près de l'Évangile. Le trône du Pape est au fond de l'abside sous la chaire de saint Pierre, surmontée de la célèbre gloire du Bernin. Les trompettes d'argent (oh ! la sonorité mélodieuse des trompettes d'argent), nous annoncent l'arrivée du grand Pontife. Pie XI est porté sur la *sedes gestatoria* surmontée d'un dais, et suivi des palmes de plumes, emblèmes de sa souveraineté. Coiffé de la tiare, il tient un cierge à la main. Il bénit. Il sourit aux acclamations,

hier contenues, aujourd'hui sans limites. Les cris, les applaudissements cessent momentanément. Ils reprennent avec plus d'ardeur. Il y en a qui trépigment. D'autres ne peuvent exprimer ni par des vivats, ni par des cris, ce qu'ils ressentent, se contentent de pleurer abondamment... et ils sont nombreux.

Aucun roi ne connaît sur la terre plus grand triomphe, un sentiment identique d'unanime sympathie. Le Pape est entouré des gardes Noble, Palatine, Suisse et des Gendarmes pontificaux. Les cardinaux coiffés de la mitre blanche, les évêques et les archevêques, les généraux d'ordre, les chevaliers de Malte et du Saint-Sépulcre suivent. La messe commence avec toute la solennité liturgique qu'elle comporte. Nous aimerions décrire en détail les cérémonies qui se déroulent dans un ordre si parfait. Déjà j'ai par trop abusé de votre patience. Mais comment au moins ne pas dire que l'élévation et la communion au trône sont d'une inspiration divine et d'une solennité et d'un charme sûrement célestes. C'est à ces moments-là surtout que l'amour du Christ pour de bon nous tient !

Après l'office Sa Sainteté remonte sur la *sedes* et s'arrête un moment devant la confession de Saint-Pierre pour donner sa bénédiction. Au son des trompettes d'argent et des acclamations elle retourne, avec son cortège, au Vatican. La Place Saint-Pierre est remplie d'une foule immense. Il fait un soleil resplendissant. Le ciel est en fête. Il se réjouit du triomphe décerné sur la terre au premier ministre du Christ-Roi.

Le soir, clôture du triduum à l'église Saint-Ignace, chant du *Te Deum* et remise sur le tombeau de saint Louis de Gonzague des albums contenant les signatures d'adhésion des jeunes au programme de vie de l'année aloysienne. Henri Monty, du Collège Sainte-Marie, présente les trois albums du Canada, et vingt-cinq jeunes gens en font autant pour leur pays.

*

* *

Nous appréhendions quelque peu de passer le jour de l'An à Rome, éloignés de nos familles, dans un milieu absolument étranger à nos coutumes. Laissez-moi vous dire un tout petit peu comment cela s'est accompli.

Le matin toute la colonie, dont pour l'heure je suis l'aîné, se rassemble à la chambre de l'excellent P. Beaulieu, S.J., le directeur de la délégation canadienne.

Bénédictio paternelle demandée et accordée. Tradition de famille parfaitement maintenue. Accolade fraternelle. Messe célébrée pour nous particulièrement dans la chambre de saint Stanislas de Kostka, attenante à l'église Saint-André du Quirinal qui contient le tombeau du Saint. Déjeuner et dîner à la canadienne en

pleine capitale des Césars, pour l'heure et depuis vingt siècles le centre du monde chrétien.

Romani sumus ! Romanus sum !

L'après-midi, nous sommes reçus par le R. P. Ledochowski, général de la Compagnie de Jésus. Il se dit heureux de voir les jeunes gens répondre au désir du Pape qui les voulait à Rome, pour ces fêtes. "De nos jours, dit le révérend Père, les jeunes gens catholiques ne le sont pas à moitié. Ce sont vraiment des radicaux-catholiques. Ils veulent vivre leur foi à tout prix et sans aucune abstraction des préceptes de notre religion." Il nous parle longuement du grand amour du Pape pour les jeunes gens. Il nous bénit, et donne à chacun de nous, comme étrennes, une médaille-souvenir des fêtes aloysiennes.

Le Collège Canadien à Rome, dirigé par l'éminente compagnie de Saint-Sulpice, a établi, au jour de l'An, une tradition louable dont nous avons profité, nos hôtes ne le savent pas, avec quel plaisir reconnaissant. La tradition veut que le Collège soit le rendez-vous de tous les Canadiens, l'après-midi du premier de l'an. Nous étions tous là. M. l'abbé Beaudoin, doyen des Étudiants, rappelle nos bonnes traditions et fait ressortir l'importance qu'il y a pour nous de rester de fidèles Canadiens, même après un séjour à l'étranger. Au nom de ses frères, il salue particulièrement les pèlerins aloysiens. Nous sommes heureux de serrer la main à tous ces compatriotes connus et inconnus. Nous dégustons un goûter à la canadienne. Nous apprécions particulièrement les excellents beignes et la tire d'érable préparés par les soins des petites Sœurs de la Sainte-Famille. Le R. P. Beaulieu et le R. P. Lalande parlent avec tout le charme qu'on leur connaît. Ce sont des mots qui viennent du cœur, mots de reconnaissance aux Messieurs de Saint-Sulpice et aux étudiants du Collège Canadien, mots de fidélité au Pape et à l'Église, en dépit des sacrifices et des luttes que cela nous impose. Les chansons canadiennes ébranlent les murs. Maurice Meunier, du Mont-Saint-Louis, récite avec succès "La Romance du vin" de Nelligan. Pour un instant les propos *canayens* se tiennent à la *bonne franquette* ! Nous sommes chez nous !

Le soir, l'heure du départ sonne. Nous quittons Rome le cœur et l'âme comblés de forces. Si cela ne se dit guère, cela se voit et cela se comprend. Nos regards parlent. Nous venons de saisir sur le vif ce que "la ville des âmes" a d'attrait pour tout catholique convaincu. *Nous y reviendrons*. C'est notre dernier bonjour.

*

* *

Nous gagnons la France en longeant la côte d'Azur. De corniche en corniche, nous atteignons *Marseille*, où nous présentons nos hommages à la Reine du ciel, dans un pèlerinage

à Notre-Dame-de-la-Garde, église érigée sur un rocher qui domine toute la ville.

A *Lourdes*, un privilège spécial nous est fait. A toutes nos intentions, le R. P. Beaulieu célèbre la sainte messe dans la chapelle de la Grotte, à l'endroit même où la sainte Vierge disait à Bernadette : *Je suis l'Immaculée Conception*

Bordeaux est notre dernière étape. Nous la visitons, un soir, à vol d'oiseau, et le lendemain nous retrouvons *Paris* avec son ciel gris, sans soleil.

Mais qu'importe ! Nos âmes rayonnent et, plaise à Dieu, elles rayonneront longtemps. Une seconde fois nous venons d'être confirmés en grâce, à Rome même, par Sa Sainteté Pie XI, sur le tombeau du patron de la Jeunesse catholique, saint Louis de Gonzague. Cinq jours pleins, nous avons vécu d'un catholicisme intense et sans bornes. Notre foi s'est ravivée à la Chaire de Pierre. Nos croyances se sont ancrées au trône du Pape. Nous sommes revenus amants passionnés de la vie de la grâce. Cette vie-là seule nous contentera pleinement, désormais. Mieux que jamais nous nous savons membres du Christ qui vit en nous, qui vivons

en lui. Notre but ultime, nous le connaissons davantage. Nous le proclamerons hautement. Toute notre vie, nous rendrons grâce au Seigneur d'avoir ménagé à notre ardente jeunesse cette particulière vision des vérités éternelles.

Je sais gré à l'Association de la Jeunesse catholique de mon pays de m'avoir choisi pour la représenter à Rome. Qu'elle accepte ce récit comme un faible tribut de reconnaissance, et qu'elle compte sur mon inlassable dévouement à ses œuvres.

Jean-Marie GAUVREAU,
Délégué de l'A. C. J. C.
aux Fêtes aloysiennes
à Rome.

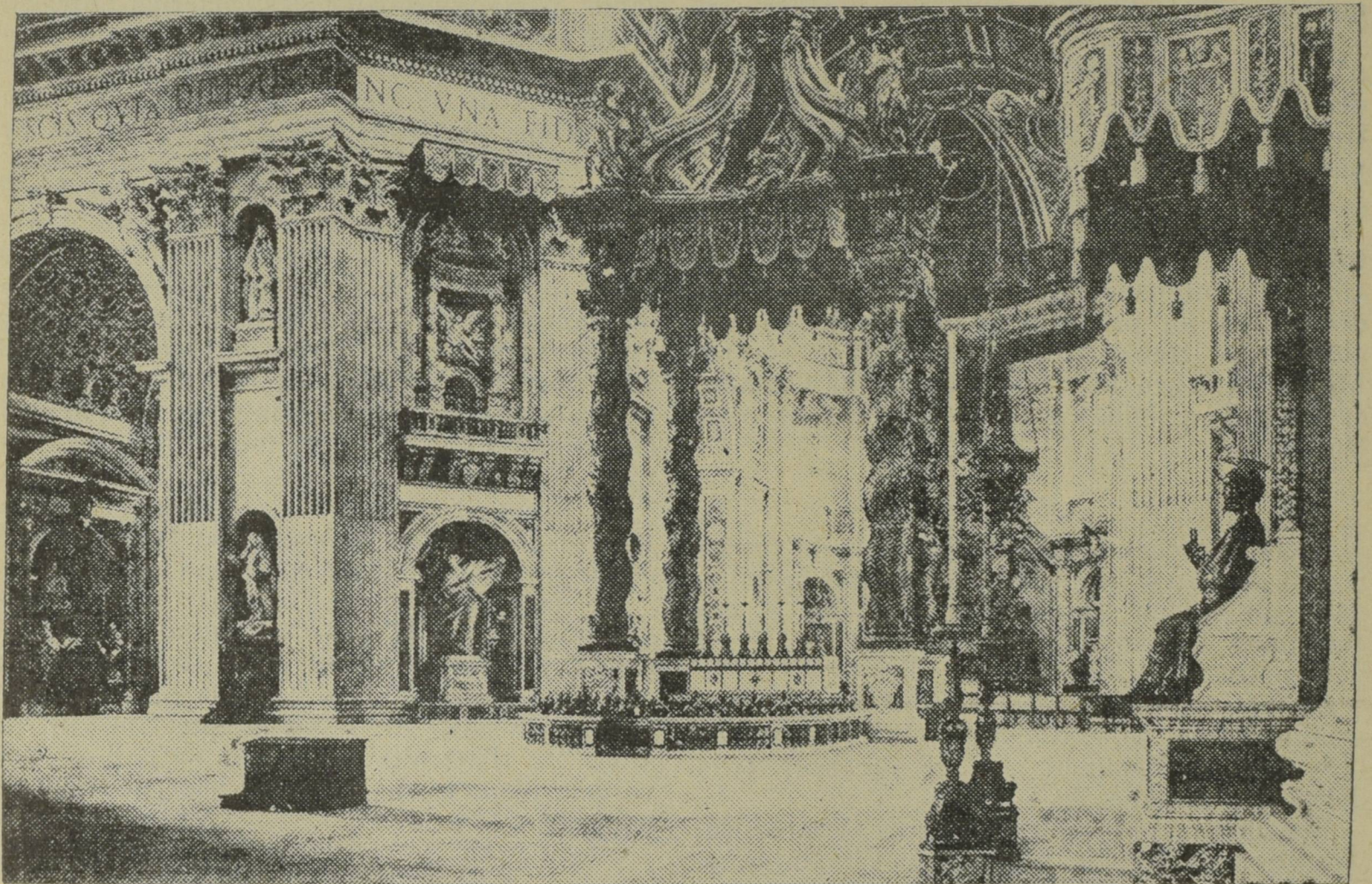
— Paris, 1er février 1927.

(*Le Semeur.*)

A LA DOUANE

A la sortie de la gare :

- Vous n'avez rien à déclarer ?
- Le voyageur, jovial et se frappant sur le ventre : Si, j'ai du vin là-dedans !
- Passez, le vin en cruche ne paie pas.



INTÉRIEUR DE ST-PIERRE DE ROME

Que visiteront ceux qui feront le voyage organisé par les RR. PP. Capucins et *L'Action Catholique*, à bord du *Doric* de la Ligne White Star. Départ le 28 mai prochain.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“ÉTUDES ET APPRÉCIATIONS”

PAR MGR LOUIS-ADOLPHE PÂQUET

MONSEIGNEUR Pâquet est un romain. C'est à Rome, à l'âge où l'homme naît à la virilité intellectuelle, acquiert les éléments principaux de sa véritable personnalité, que Mgr Pâquet parfait ses études intellectuelles, sous les maîtres thomistes des sciences divines.

C'est à Rome, on n'en peut douter, qu'il a nourri cet amour de l'Église si robuste qu'il imprègne toute son œuvre, si vivace qu'il semble aussi généreux et jeune aujourd'hui qu'au moment qu'il s'est d'abord exprimé.

Si bien que Mgr Pâquet n'écrit jamais une ligne, ne trace une phrase, ne publie un ouvrage que l'on n'aperçoive le souci constant qui l'anime : l'amour de l'Église et de son représentant terrestre, l'évêque de Rome.

*

* *

Etudes et appréciations, le dernier volume de Mgr Pâquet, s'ouvre précisément sur un chapitre consacré à l'amour de l'Église, et la manière dont cet amour se marque par le chrétien convaincu. Un long travail de synthèse résume ensuite l'action sur leur époque des derniers pontifes romains. Il y a là une analyse succincte des enseignements que de Léon XII à Pie XI les Vicaires de Jésus-Christ répandirent sur la catholicité. Synthèse et analyse révèlent une étude attentive et pénétrante des derniers siècles de l'histoire de l'Église, une connaissance profonde des encycliques.

Enfin, la majeure partie du volume combat les erreurs condamnées par l'Église et l'autre partie projette en différents champs de la pensée les aveuglantes clartés de la vérité romaine.

L'étude sur la prière et la science, une autre très élaborée sur les déviations de l'art — qui fut l'écho chez nous de la polémique autour du *Jardin de l'Oronte* de Maurice Barrès — doivent attirer particulièrement l'attention réfléchie de nos écrivains. La prière et surtout

l'oraison mentale vivifie le travail intellectuel ; l'art est soumis à la morale, parce que subordonné par sa fin à la raison dernière de l'homme : Dieu.

*

* *

Mais si étroitement qu'il se tienne uni à la pensée de Pierre, Mgr Pâquet ne néglige en rien sa famille canadienne-française, la petite nation apostolique à laquelle il fait si grand honneur.

Dans *Etudes et appréciations*, beaucoup de passages et un long chapitre sur l'Église et les survivances nationales témoignent de sa vigilance patriotique.

C'est sur la tradition catholique et romaine que Mgr Pâquet appuie le droit à la survivance.

“ Rien, déclare-t-il, dans la religion catholique, ne s'oppose à cette organisation des petites patries dans la grande, à cette notion généreuse, compréhensive et féconde, du patriotisme et de la liberté.”

La Bible, l'histoire religieuse et profane, les documents pontificaux, saint Thomas comparaissent, cités copieusement, et corroborent les jugements de l'auteur.

*

* *

Dans une longue note sur la nationalité, le grand théologien Taparelli, à la fin de son second volume sur le *Droit naturel*, affirme catégoriquement : “ L'Église protège dans chaque peuple les éléments de sa nationalité et premièrement la langue nationale ; car en tant qu'elle veille au maintien de l'ordre, elle la défend de la corruption étrangère, principale cause d'altération dans les idiomes ”. . . “ L'Église qui enseigne la paix, l'humilité, le respect pour les droits d'autrui, et qui travaille à diminuer et à faire disparaître entièrement la barbare manie des armes, l'ambition des

conquêtes, les invasions injustes, tend en même temps à conserver intacte l'existence politique d'une nation, et par conséquent à préserver la langue nationale du mélange des formes étrangères."

*
* *

Mgr Pâquet ne soutient rien autre chose que Taparelli.

Et non content de souligner les paroles pontificales à ce sujet, il met en grande clarté certaines initiatives de Rome, ainsi, la faveur de l'Église pour les clergés nationaux.

Cette conduite de notre théologien national marque jusqu'à quel point la hiérarchie des sentiments favorise leur plein épanouissement. Loin de nuire au patriotisme, l'ardent amour de l'Église grandit, illumine d'une flamme plus pure et mieux soutenue, le penchant naturel pour la patrie.

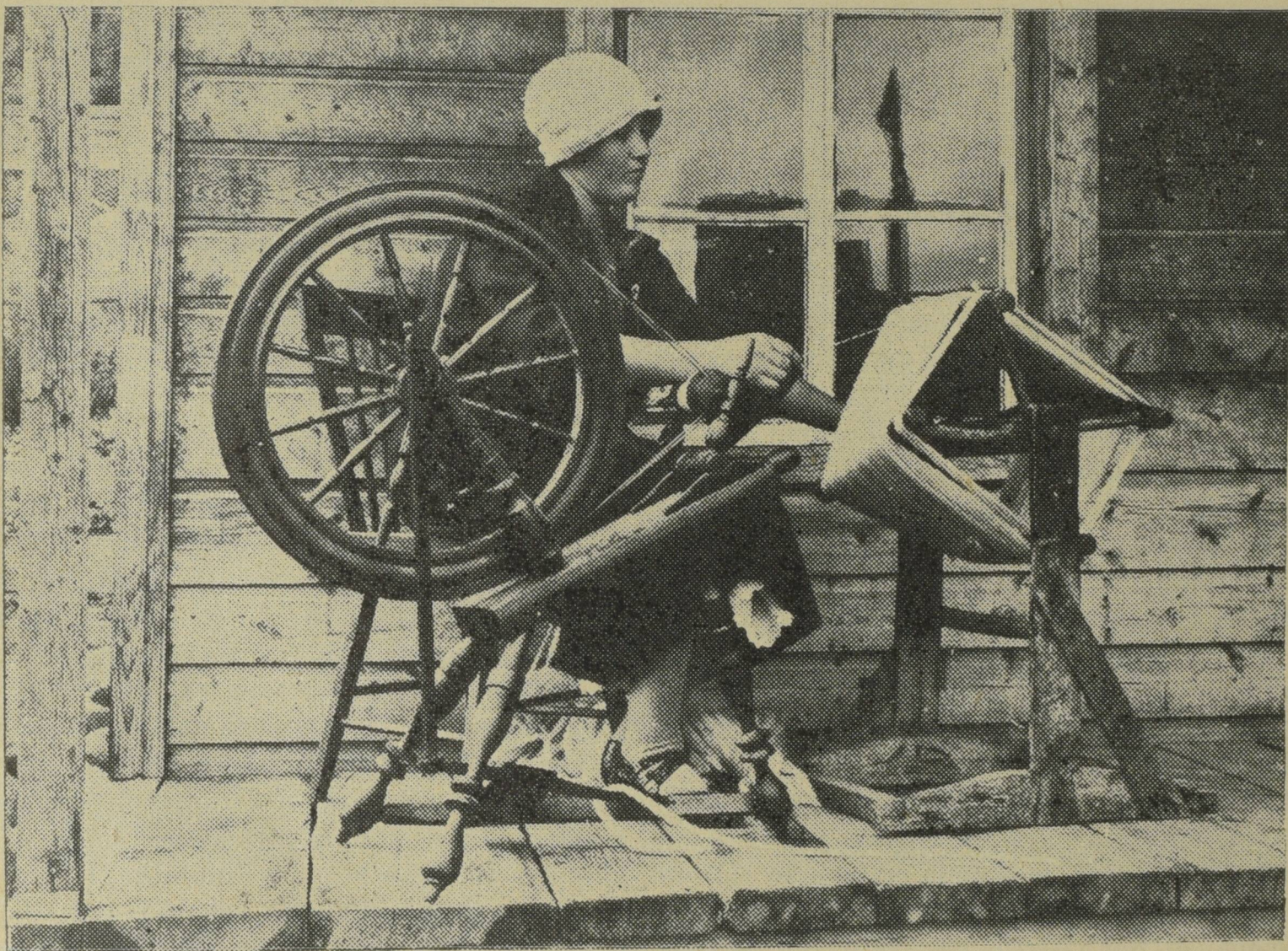
*
* *

Faut-il dire que Mgr Pâquet est à la fois romain et bien français par son style? On sait qu'il écrit avec élégance un beau latin. Et sa phrase française, toujours sereine et harmonieusement balancée, garde, semble-t-il, quelque chose de la robustesse latine.

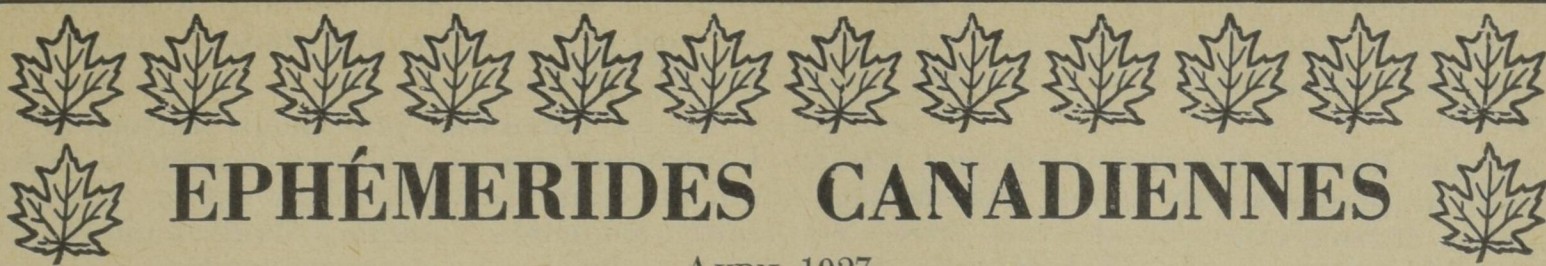
En latin ou en français, du reste, Mgr Pâquet est un maître, au maniement et à l'expression logique des idées.

Ferdinand BÉLANGER.

Nous ne sommes pas en ce monde dans une cité permanente : tout passe, tout s'en va avec la rapidité d'un éclair. Heureux donc ceux qui souffrent : ils ne s'attacheront pas à ce monde qui passe, et ils tendront sans cesse vers celui qui ne passera pas, vers la céleste patrie où Jésus nous attend.— Bx Père EYMARD.



LE ROUET DE NOS GRAND'MÈRES



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

— AVRIL 1927 —

1 — Le Réseau National Canadien réclame, cette année, de notre Échiquier fédéral, pour le maintien et le développement normal de ses services, une appropriation au montant total de \$22,500,000. Notre Parlement la lui accorde de bon gré, heureux de constater que c'est \$8,500,000 de moins que l'an dernier.

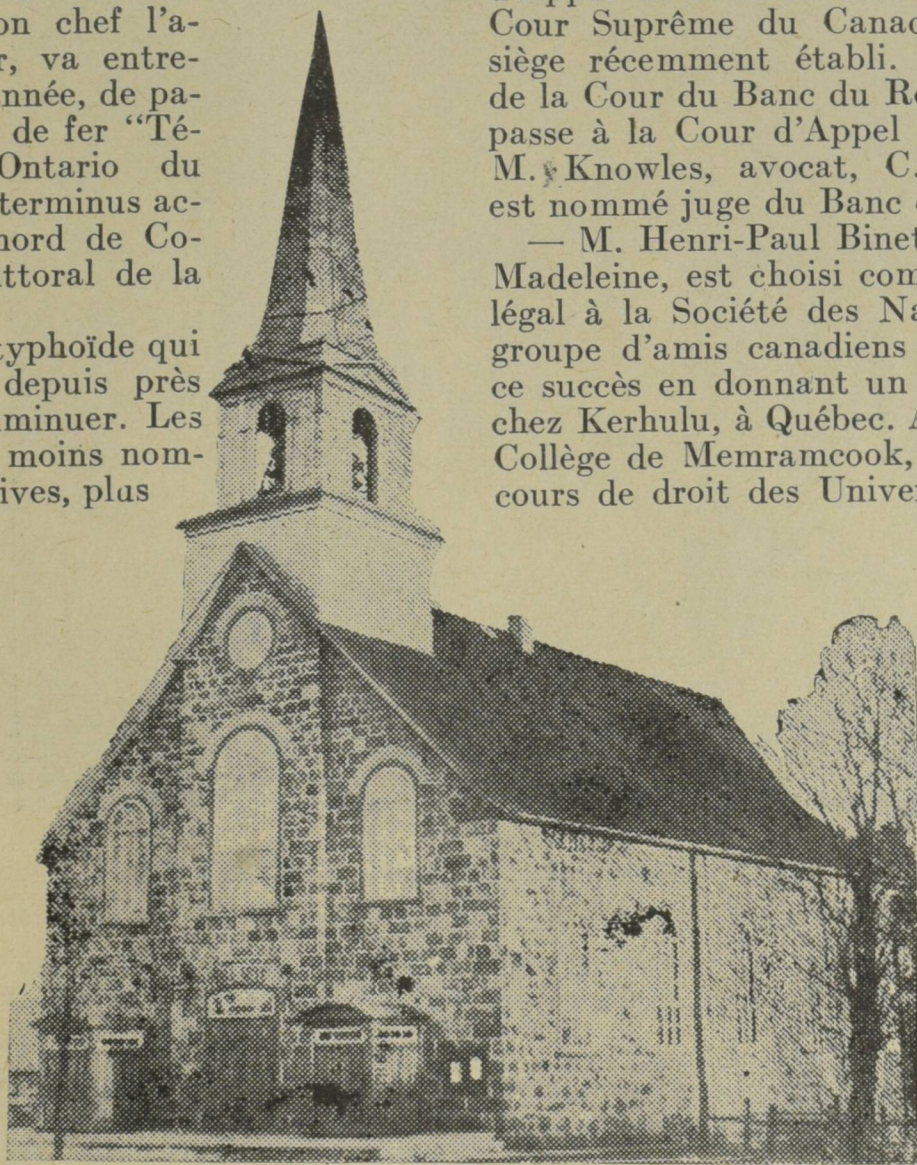
— Il est annoncé à l'hôtel du gouvernement, à Toronto, que le gouvernement Ferguson, tel que son chef l'avait laissé entrevoir, va entreprendre, dès cette année, de parachever son chemin de fer "Témiscamingue et Ontario du Nord", depuis son terminus actuel, à 68 milles au nord de Cochrane, jusqu'au littoral de la Baie James.

— L'épidémie de typhoïde qui éprouve Montréal depuis près d'un mois, semble diminuer. Les nouveaux cas sont moins nombreux et les perspectives, plus rassurantes.

— On annonce que le syndicat anglais qui veut dépenser \$500,000,000 pour le développement des ressources du Lac St-Jean et qui a une charte du gouvernement de Québec, sera connu sous le nom de "Cie Anglo-canadienne".

— Le *Catholic Register* de Toronto annonce la nomination officielle de S. Ex. Mgr André Cassulo, archevêque titulaire de Leontopolis, comme délégué apostolique au Canada. Mgr Cassulo est actuellement délégué apostolique en Égypte et en Arabie.

— L'église de Portneuf est complètement détruite par les flammes. Ce temple, de style corinthien, datait de 1860 et avait été restauré il y a deux ans.



L'ÉGLISE DE PORTNEUF INCENDIÉE LE 1 AVRIL DERNIER

— La quatrième session du 16e Parlement de la Législature de Québec est prorogée cette après-midi. En l'absence du Lieutenant-Gouverneur, c'est Sir François Lemieux, administrateur de la Province, qui sanctionne les lois adoptées par les Chambres et prononce le discours du Trône.

2 — L'honorable juge Lamont, de la Cour d'Appel de la Saskatchewan, est promu à la Cour Suprême du Canada, pour le nouveau siège récemment établi. Le juge Mackenzie, de la Cour du Banc du Roi, en Saskatchewan, passe à la Cour d'Appel de cette province, et M. Knowles, avocat, C.R., de Moose Jaw, est nommé juge du Banc du Roi.

— M. Henri-Paul Binet, natif des Îles de la Madeleine, est choisi comme assistant aviseur légal à la Société des Nations à Genève. Un groupe d'amis canadiens et acadiens souligne ce succès en donnant un banquet à M. Binet chez Kerhulu, à Québec. Après avoir étudié au Collège de Memramcook, M. Binet a suivi les cours de droit des Universités Laval et d'Oxford.

5 — A l'Hôpital St-François d'Assise, Québec, décède M. l'abbé Lucien Leclerc, du Sanatorium du Lac Édouard, à l'âge de 45 ans et huit mois. M. l'abbé Leclerc était malade depuis plus de quatre ans.

7 — En vertu d'une autorisation expresse de la S. Congrégation des Religieux, d'après une supplique du T. R. P. Michel Roberge, supérieur

général des Clercs de St-Viateur, une nouvelle Congrégation diocésaine se fonde, à Montréal, avec permission et encouragement de S. G. Mgr l'Archevêque-administrateur. Elle se nommera "les Oblats de St-Viateur" et sera composée d'anciens élèves sourds-muets, de l'institut des Clercs de St-Viateur. Elle sera agréée à ce dernier Ordre, qui en

aura la direction. Dans les premiers jours de mai prochain aura lieu l'admission solennelle des premiers religieux de cette nouvelle Congrégation.

8 — Le Réseau National Canadien paraît vouloir ne perdre aucun temps, dans la construction de son extension de voie ferrée St-Félicien-Mistassini, au Lac St-Jean, telle qu'autorisée par le Parlement fédéral et subventionnée par le gouvernement. Déjà, les demandes de soumissions sont faites, pour les travaux de terrassement, et l'on compte, paraît-il, ouvrir au trafic le nouveau tronçon, dès avant l'hiver prochain.

9 — Le fleuve Saint-Laurent est complètement libre entre Québec et Montréal. Le brise-glace du gouvernement canadien, le *Lady Grey*, entre dans le port de la Métropole à quatre heures cet après-midi. L'ouverture de la navigation se fait trois semaines plus tôt que l'année passée.

— M. l'abbé Émile Côté, ancien curé de St-Antoine de Tilly, au diocèse de Québec, décède à l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 64 ans.

10 — A l'Hôtel-Dieu de Montréal, décède M. l'abbé Joseph Saint-Denis, ancien curé de Chambly, à l'âge de 69 ans. Le défunt était un liturgiste averti, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

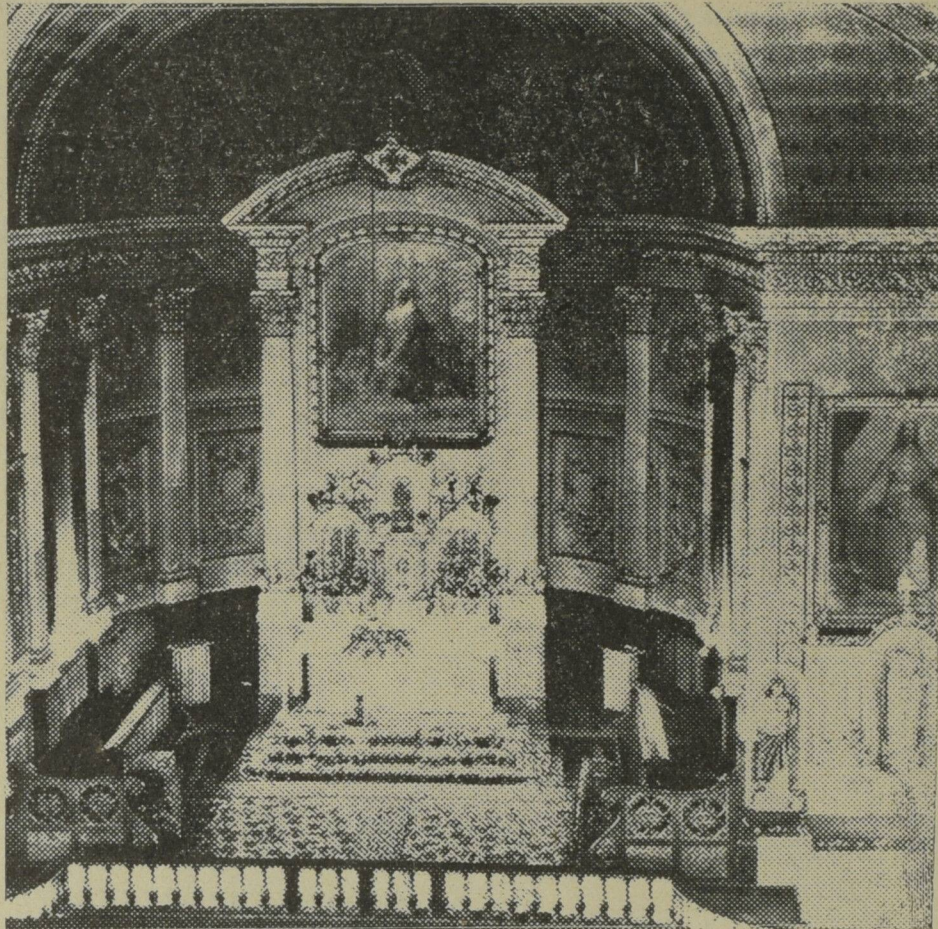
12 — En vertu d'une résolution soumise aux Communes par le Premier ministre Mackenzie King, M. Jules Castonguay, ci-devant sous-directeur du service électoral fédéral, sera promu à la direction du même service, en remplacement de M. Biggar, démissionnaire. Mais les émoluments attachés à ce poste sont, en même temps, rabaisés de \$12,000 à \$6,000 par an.

— La Commission administrative du chemin de fer provincial ontarien, "Témiscamingue et Ontario du Nord", annonce, par la voix de son président, qu'elle entreprend sur le champ l'extension du tronçon central de sa ligne, sur une espace de trente milles au-delà de son

terminus actuel. Cela la conduira à cent milles au nord de Cochrane, aux chutes Coral, sur la rivière Abitibi.

13 — L'honorable juge Louis Boyer, de la Cour Supérieure, à Montréal, accepte la tâche, qui lui était proposée, d'agir comme commissaire enquêteur unique, dans l'affaire du Laurier-Palace. Le gouvernement provincial a aussi nommé M. Édouard Tellier, avocat de Montréal, comme secrétaire du même bureau d'enquête.

— Le club de hockey "Ottawa", remporte le championnat, en vainquant le "Boston", et s'assure la possession de la coupe Stanley.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE PORTNEUF

14 — Le Parlement fédéral est prorogé, assez tard dans la nuit, par l'hon. juge Anglin, en l'absence de Lord Wellington, actuellement dans l'Ouest. La session a duré exactement cinquante-quatre jours.

— L'une des dernières délibérations des Communes a été l'adoption unanime d'une résolution, à laquelle le Premier ministre, le chef de l'Opposition et le leader des Progressistes ont servi de parrains, et qui célèbre la gloire ainsi que les mérites des Pères de la Confédération, avec espoir brillant

en la durée de leur œuvre, à l'occasion du 60^e anniversaire de celle-ci.

15 — L'Académie Masson, à Danville, est la proie des flammes. Cette école, à trois étages, était dirigée par les Frères du Sacré-Cœur. Les pertes sont d'environ \$100,000.

17 — M. l'abbé Henri Cimon, ancien curé de St-Alphonse de Bagotville, décède à l'âge de 72 ans. Le défunt a publié un ouvrage intitulé: *Aux vieux pays*.

— A Québec décède M. le Commandeur Louis Terreau, président de l'importante maison Terreau & Racine, à l'âge de 69 ans et 9 mois.

— Aux Iles de la Madeleine, décède M. l'abbé J.-Samuel Turbide, curé de Havre-aux-Maisons, à l'âge de 66 ans et 7 mois.

— Au diocèse de Joliette, décède M. le chanoine Isaïe Clairoux, curé de Berthierville,

et ancien professeur au Collège de Joliette, à l'âge de 65 ans.

— La Province de Québec, jouit, depuis quelques jours, d'une température estivale. Le thermomètre marque aujourd'hui de 70 à 75 degrés au-dessus de zéro. Par contre, on gèle dans les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, où il tombe une bordée de neige de plusieurs pouces.

19 — S. Ex. le Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec dissout les Chambres. Les élections sont fixées au 16 mai prochain et la

— Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval de Québec, donne la première de ses trois causeries sur les " Poètes du Canada français " à l'Université de Toronto. Ces cours sont donnés en français.

— Près de 1,200 pèlerins américains sous la conduite de leur curé, M. l'abbé Roger McGinley, sont arrivés hier à Montréal. Ils viennent en pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph de la Côte des Neiges.

20 — L'épidémie de typhoïde qui règne à Montréal depuis plus d'un mois, tire à sa fin.



VUE DES 1,200 AMÉRICAINS EN PÈLERINAGE À L'ORATOIRE ST-JOSEPH

(1) M. l'abbé Roger McGinley, curé ; (2) le R. Frère André ; (3) S. G. Mgr Fallon, évêque de London, (Ont.).

mise en nomination des candidats, au 9 mai. La campagne électorale durera à peine quatre semaines.

— Le R. P. Louis Lalande, S.J., recteur du Collège Sainte-Marie, lève la première pelletée de terre, pour la construction du nouveau collège que les Jésuites font ériger à Montréal, quartier Mont-Royal, à l'angle de l'avenue Decelles et du Chemin Sainte-Catherine. Le nouvel immeuble devra être prêt à occuper d'ici deux ans, et le coût en est évalué à deux millions ou deux millions et demi. Le R. P. Bellavance, substitut du provincial des Jésuites, bénit le terrain où va s'élever la construction que l'on prépare.

On ne rapporte que deux nouveaux cas aujourd'hui.

21 — La Cour suprême du Canada déclare légales et de la compétence du Parlement fédéral certaines garanties qui avaient été décidées par Ottawa en faveur des écoles catholiques lors de la constitution de la province de l'Alberta, en 1905. On croit que le Gouvernement de l'Alberta en appellera de ce jugement au Conseil privé.

22 — M. Alfred Leduc, homme d'affaires de Montréal, est nommé ministre sans portefeuille dans le cabinet Taschereau à Québec. Le nouveau ministre sera candidat aux prochaines élections provinciales, dans le comté

de St-Henri, Montréal, qu'il a déjà représenté au Parlement fédéral.

— Le premier ministre Ferguson, de l'Ontario, annonce que l'on se met à l'œuvre sans retard, pour l'extension du T. N. O. vers Rouyn, à laquelle le gouvernement de Québec a, enfin, donné son acquiescement. Ontario va dépenser, dit-il, \$1,000,000 pour établir, en

26 — S. G. Mgr Alfred Baudrillart, évêque titulaire d'Himéria et recteur de l'Institut catholique de Paris, arrive à Québec où il prendra part comme délégué de l'Académie française, aux fêtes commémorant le 25ième anniversaire de la fondation de la Société du Parler français.

27 — On annonce, d'Ottawa, que le monu-



S. G. MGR ALFRED BAUDRILLART

Évêque titulaire d'Himéria, recteur de l'Institut Catholique de Paris, et représentant de l'Académie française aux fêtes du 25ième anniversaire de la Société du Parler français, à Québec.

territoire québécois, ces vingt-sept milles de voie ferrée, depuis la frontière interprovinciale, où aboutit présentement le tronçon, jusqu'au centre de la sphère minière. Dès le 1er juin l'entreprise sera lancée à fond, et l'on compte inaugurer la nouvelle voie au 1er décembre.

25 — Le premier ministre de l'Ontario, l'hon. M. Ferguson, annonce que le département de l'Enseignement de sa province va faire donner à Québec, du 18 juillet au 12 août, un cours de parler français aux instituteurs et institutrices de sa province.

ment élevé, aux frais du pays, à la mémoire de Sir Wilfrid Laurier, se dressera à l'est des édifices parlementaires, sur la colline du Parlement, face à la place Connaught, et qu'il sera inauguré, en juillet prochain, à l'occasion des fêtes du soixantième anniversaire de la Confédération.

— Un concours est organisé, parmi les artistes canadiens, pour le dessin d'une nouvelle monnaie canadienne qui serait frappée en souvenir du jubilé de diamant de notre Confédération, et qui continuerait d'avoir cours ensuite.

Espérons que l'on donnera à notre nouvelle monnaie un caractère bilingue.

— A la salle des Promotions de l'Université Laval, devant un public nombreux et distingué, a lieu la première des deux séances à l'occasion du 25ème anniversaire de la fondation de la Société du Parler français au Canada. La seconde séance aura lieu au même endroit demain soir.

— Il est rumeur qu'une usine de raffinage pour les minerais sera bientôt établie à Québec. On y traiterait le minerai de Rouyn et plus tard celui de Chibougamou.

29— Le gouvernement de Québec nomme officiellement les membres de la Commission du Lac St-Jean. Elle est constituée de M. le Magistrat Arthur Godbout, président, de Mgr J.-C. Allard, président des Missionnaires agricoles de Québec, de M. A. Gagnon, de Chambord. Le secrétaire sera M. J.-A. Plourde, notaire de St-Jérôme.

— Il est annoncé que des soumissions pour la construction du Musée provincial sur le Parc des champs de Batailles, à Québec, seront reçues d'ici une semaine.

— Par les soins de notre gouvernement fédéral, un plant de jeune érable du Canada est expédié en Australie, à notre délégué national, l'honorable M. Ernest Lapointe, qui

s'occupera de l'implanter lui-même au sol australien, à l'occasion du 1er juillet, pour le soixantième anniversaire de la Confédération canadienne.

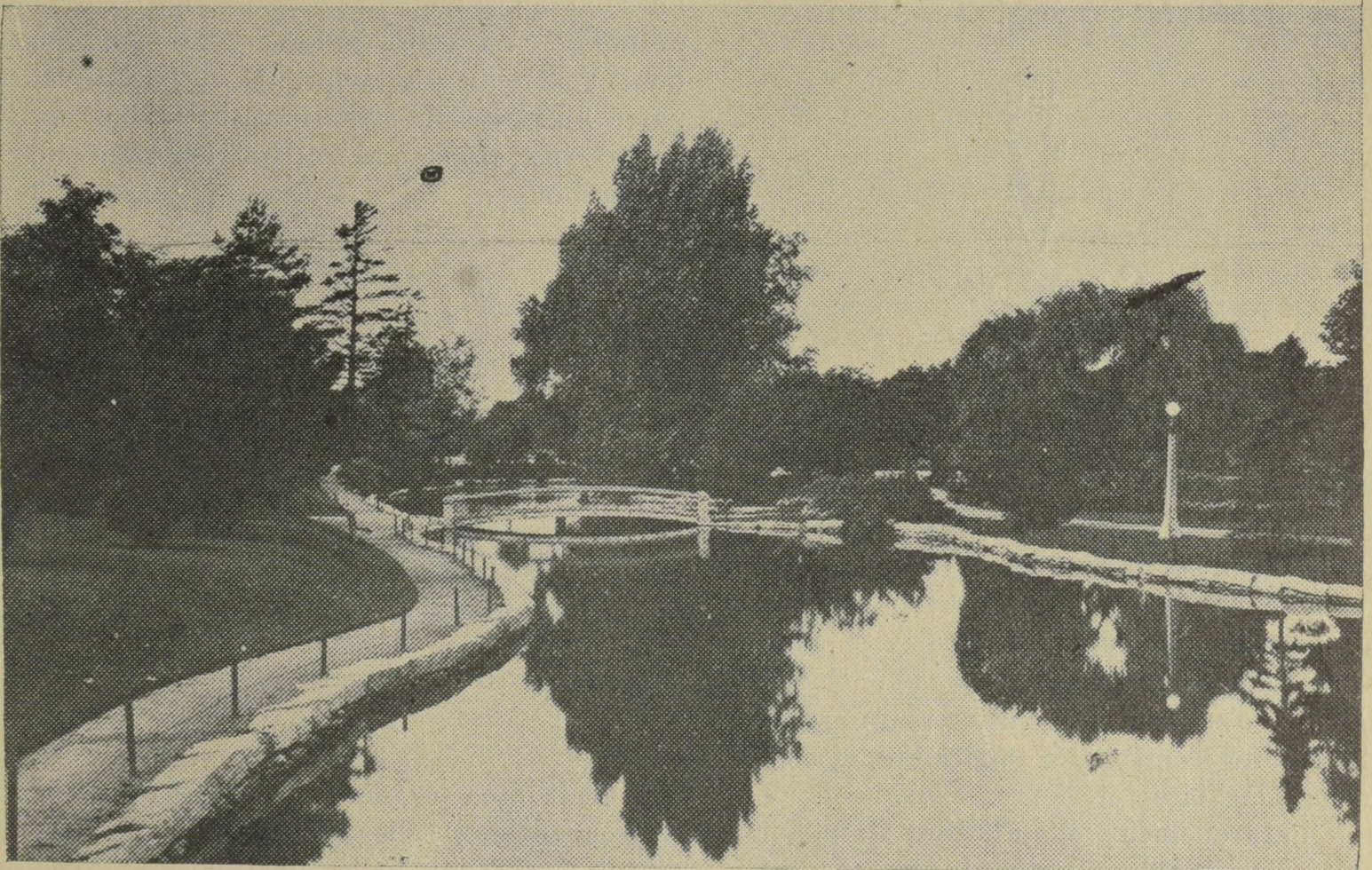
— L'honorable M. Dunning, notre ministre fédéral des canaux et chemins de fer, annonce que le gouvernement du Canada ne renouvelera point le bail, expirant le 30 avril, de la "National Hydro Electric Co.", pour la mise en exploitation des énergies hydrauliques, à Carillon, sur la rivière Outaouais.

— On vient de rendre publique l'esquisse du nouveau pavillon que le gouvernement du Canada a décidé d'ajouter à la série de nos édifices parlementaires, à Ottawa. C'est une construction monumentale, dont l'architecture évoque le style des vieux châteaux de France. Elle s'élèvera à l'angle des rues Wellington et Bank. Le coût en est estimé à \$3,000,000.

LE PLAT FAVORI

— Moi, quand ma femme a quelque chose à me demander, elle me fait de mes plats favoris : de la cervelle, par exemple.

— Ah ! oui, elle vous prend par votre faible.



LE CANAL RIDEAU, À OTTAWA

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

COMMENT LES DENTS S'EN VONT

LES dents viennent, mais elles s'en vont, hélas ! Qui oserait le nier ?

Mais comment s'en vont-elles ?

De bien des manières, comme tout ce qui s'en va ; là comme ailleurs les causes naturelles ne sont pas les plus effectives ni les plus fréquentes. Comme nous mourons souvent à cause des imprudences ou des excès qui ont abrégé notre vie, il arrive pour nos dents ce qui arrive pour nos autres organes, elles peuvent tomber naturellement, mais leur chute peut être hâtée, et l'est le plus souvent, par beaucoup de causes qui ne sont pas normales.

*

* *

Les dents peuvent tomber naturellement, comme tombent les cheveux, avec les ans.



1- La dent expulsée parce que l'alvéole se ferme.

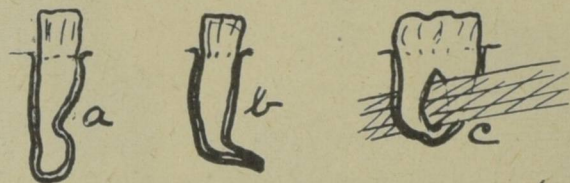
Comment cela arrive-t-il ?

De la façon suivante : On sait que la portion de la mâchoire dans laquelle est implantée la dent s'appelle alvéole ; c'est une cavité conique dont la pointe est dirigée en sens contraire de la bouche, c'est-à-dire que cette pointe regarde en haut pour la mâchoire supérieure, et en bas pour la mâchoire inférieure. Lorsque la dent tombe naturellement, elle est tout simplement expulsée de cette alvéole, dont le fond se rétrécit

de plus en plus, poussant vers l'extérieur l'organe qui ne trouve plus place dans son ancienne loge. Les dents paraissent s'allonger, puis elles deviennent branlantes, et finalement, elles tombent.

Cette période est plus ou moins longue ; les dents tombent tôt, comme il y a des gens dont les cheveux blanchissent jeunes. Et ils y a des dents qui tombent tard, comme il y a des cheveux qui sont encore noirs même sur des têtes octogénaires

Mais cette façon de perdre les dents est la façon naturelle, parce que lorsqu'elles tombent ainsi elles ne se gâtent pas. Tous les vieillards cependant ne perdent pas leurs dents de cette façon, car il y a de ces dernières qui sont anormales, et ne sauraient être expulsées parce qu'elles sont plus ou moins tortueuses, ou parce que le bout de leurs racines a un ou des renflements qui jouent le rôle de rivets et empêchent l'organe de sortir. Les dents "barrées" par exemple, c'est-à-dire celles à plusieurs racines dont l'extrémité se joint, et entre lesquelles passe une parcelle osseuse, ne peuvent sortir de l'alvéole, parce que la "barrure" les empêche de bouger.



2- Les dents qui ne peuvent sortir parce qu'elles sont rivées - a - rivées croches - b - ou barrées - c -.

*

* *

Mais toutes les dents ne tombent pas de cette manière ; celles qui partent ainsi sont plutôt l'exception ; elles disparaissent avec le

concours du médecin ou du dentiste, mais on ne recourt au médecin ou au dentiste que lorsque les dents sont devenues nuisibles ou causent de la douleur, c'est-à-dire parce qu'elles se carient

Qu'est-ce que la carie ?

C'est ni plus ni moins une gangrène de la dent.

On se rappelle que la dent est un os, mais constituée par deux parties principales : l'ivoire ou dentine, et l'émail. L'émail est cette partie dure et brillante que l'on voit à l'extérieur ; c'est un véritable bouclier, tant qu'il subsiste, la dent est défendue contre la carie. Mais l'émail vient-il à céder, c'est une brèche dans la muraille, brèche par laquelle l'ennemi ne tarde pas à s'introduire si elle n'est pas obstruée à temps, et par un homme qui entend parfaitement son art.

Cette brèche de l'émail, excepté chez ceux dont le mauvais état général affaiblit jusqu'à la substance osseuse, est causée le plus souvent par la négligence. Le milieu de la bouche est alcalin. Si, sous une influence quelconque, il devient acide, il se produit un phénomène chimique qui désorganise l'émail, et produit la brèche qui met à nu la dentine, substance beaucoup plus poreuse, et dans laquelle les microbes, si nombreux dans la bouche, finissent par s'introduire, créant là ce qu'ils produisent ailleurs : une infection. Qui dit infection dit gangrène, surtout lorsqu'il s'agit d'un os. La dent a moins de défense que le tissu musculaire, où les ganglions lymphatiques sont des forteresses d'où peuvent partir des secours. Si la dent cariée n'est pas secourue à temps, elle est fatalement vouée à la destruction.

Or les premiers pas de l'ennemi sont plutôt silencieux ; voilà pourquoi ceux qui n'ont pas la précaution de faire examiner périodiquement leurs dents par un homme de l'art, sont un jour ou l'autre atteints par le *mal de dents*.

*

* *

Qu'est-il arrivé ?

Ceci : La carie gagnant en profondeur, a creusé la dentine ou ivoire de la dent, et atteint la chambre pulpaire, c'est-à-dire la cavité ou

le nerf dentaire s'épanouit en fibrilles d'une extrême sensibilité. Une intervention scientifique bien faite, mais déjà plus difficile, peut alors sauver la dent, ou retarder sa ruine ; mais si elle n'est pas pratiquée la carie produit de plus en plus rapidement son effet. Les *rages de dents* se multiplient en même temps que l'organe s'use, fond plutôt. Lorsque tout le nerf s'est sphacélé, et que la cavité pulpaire est vide, les douleurs aiguës peuvent cesser, — c'est le cas des "chicots" indolores, — mais c'est alors que surviennent les "fluxions", c'est-à-dire les périostites alvéolo-dentaires parfois très douloureuses, parfois peu, mais qui exposent à des infections secondaires redoutables, et peuvent créer, même dans le périoste de la gencive, une infection chronique susceptible de persister même après que toute la dent est disparue.

C'est la disparition par carie

*

* *

Le mal de dents, comme on le voit, n'est donc pas une affection banale et que l'on peut négliger sans inconvénients. Outre qu'il expose à perdre avant le temps des organes d'une grande utilité, il ouvre en outre la voie à des infections qui ont leur gravité, et peuvent retentir d'une façon très fâcheuse sur l'état général

Ne l'oublions donc pas : Il importe de veiller sur nos dents comme sur nos autres organes, et nous sommes d'autant moins excusables de ne pas le faire, que la chose est beaucoup plus facile que pour les autres organes.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

STOMATITES

ON appelle stomatites toutes les lésions inflammatoires de la muqueuse buccale. La rougeur de la muqueuse, le gonflement des gencives, l'amas de produits pultacés à l'intérieur des joues et au rebord gingival, caractérisent les stomatites.

Elles peuvent être déterminées par des causes locales ou générales.

Une des causes les plus fréquentes d'irritation locale est *l'éruption dentaire*.

La sortie des dents, les canines principalement, est quelquefois difficile ; la dent, serrée entre l'alvéole et la gencive, finit par irriter celle-ci. L'enfant, agacé par la douleur, porte ses doigts à la bouche et y apporte des germes infectieux ; ceci nous montre que si les stomatites d'origine dentaire sont si fréquentes, c'est presque toujours à la faveur de l'infection qu'elles se montrent.

Les fièvres éruptives, les infections des voies digestives (gastro-entérites) sont aussi des causes habituelles de stomatites ; enfin, le muguet, causé par le développement dans la bouche d'un petit champignon spécial, détermine une stomatite très particulière, à laquelle nous réserverons une description spéciale.

A quoi peut-on reconnaître la stomatite ?

La muqueuse buccale est d'un rouge intense, souvent elle a perdu son humidité habituelle, la langue est rouge vif et sèche aux abords et à la pointe, blanche et épaisse au centre.

Au niveau des gencives il n'est pas rare d'observer la production d'un enduit blanc crémeux, facile à détacher, dû à l'abondante prolifération épithéliale : la muqueuse de la bouche inflammée desquame, c'est ce que l'on appelle une gingivite érythémato-pultacée. On l'observe assez souvent au début des maladies éruptives.

D'autres fois on peut observer de petites ulcérations de la muqueuse, entraînant une salivation abondante avec fétidité de l'haleine.

La stomatite herpétique, la stomatite aphteuse, la stomatite ulcéreuse et ulcéro-membraneuse, constituent une des nombreuses variétés de stomatites observées chez le jeune enfant.

Leurs caractères, trop particuliers, exigent toujours la présence du médecin.

L'état général d'un enfant atteint de stomatite s'en ressent presque toujours : il est grognon, agité, dort mal, souvent il refuse de boire.

Traitement.— Chez les enfants déjà grands, quelques lavages de bouche et nettoyages au bœck suffisent généralement. On emploiera de l'eau bouillie chaude additionnée d'eau oxygénée ou de borate de soude.

Un tampon de coton humide monté sur une baguette et promené sur le rebord des gencives a une bonne action mécanique.

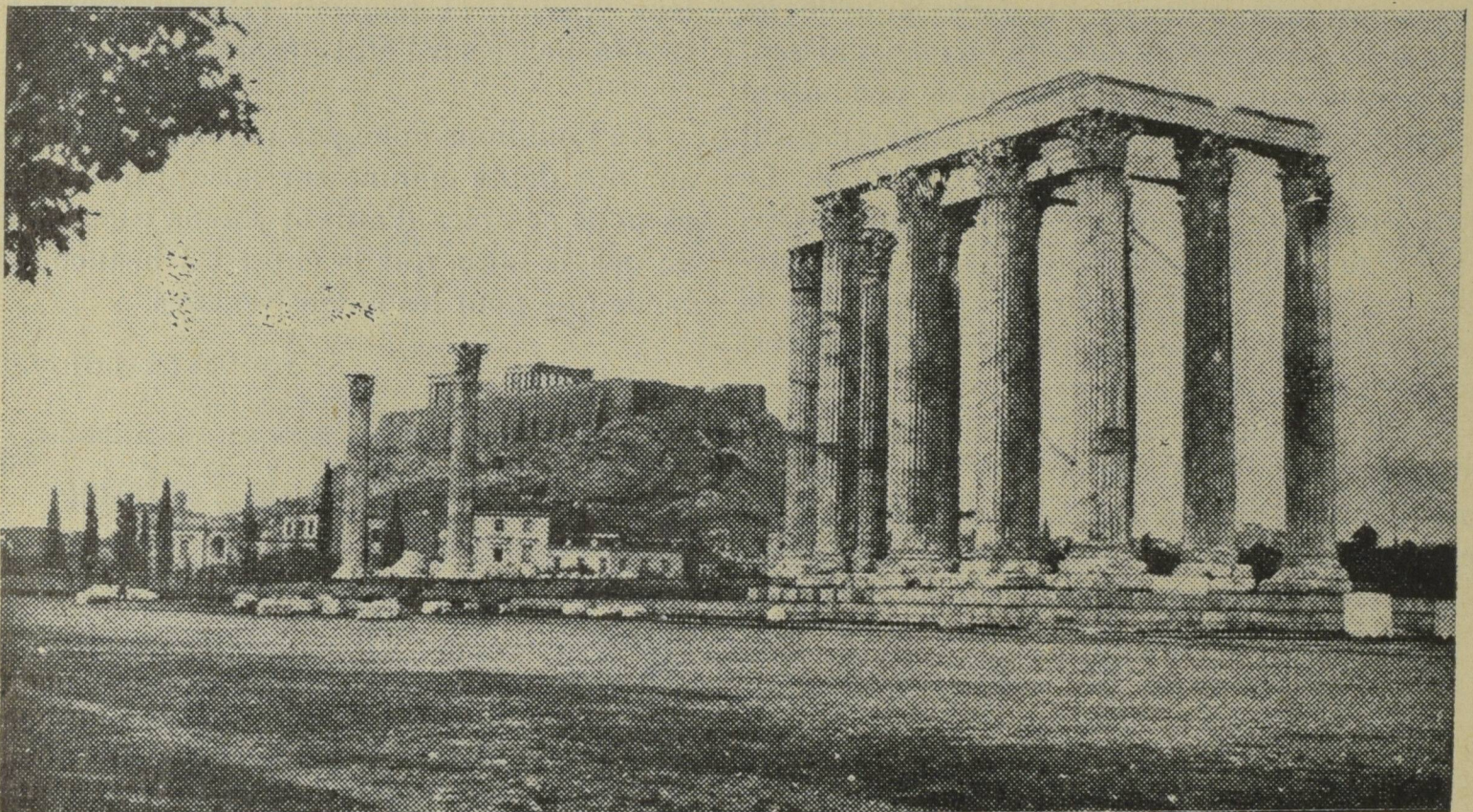
On habituera surtout l'enfant à se rincer la bouche et à se brosser les dents. Après les prises de lait, il sera bon de faire boire un peu d'eau de Vichy, pour éviter la fermentation du lait dans les amygdales.

Chez les tout jeunes enfants, quelques attouchements de la muqueuse buccale et gingivale avec un petit collutoire boraté ou faiblement iodé seront nécessaires.

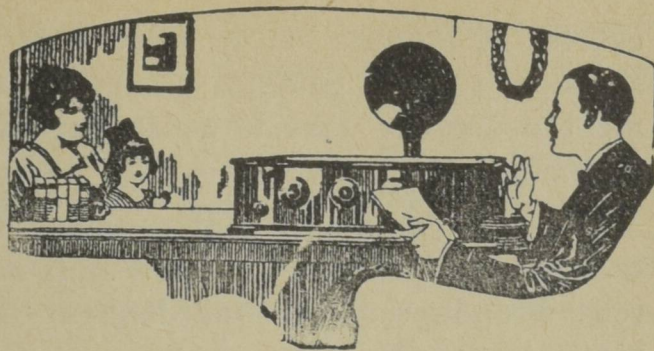
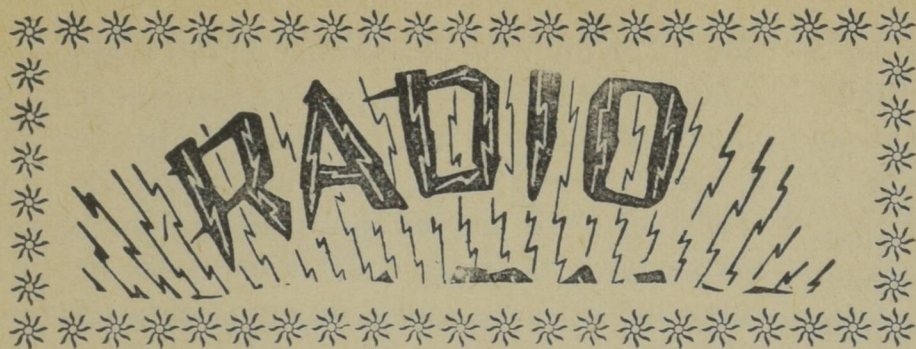
En cas d'hésitation sur la nature de la maladie, on fera appel au médecin, car s'il s'agit, par exemple, de muguet, tous les traitements employés ici resteront sans effet.

DR PIERVAL.

(*La Maison.*)



DANS LA CAPITALE DE LA GRÈCE
Vue des ruines du Parthenon et de l'Acropole d'Athènes.



LES ONDES COURTES

La déjà été question des ondes courtes dans cette revue. Nous avons en effet consacré un article à définir ce que l'on entend par ondes courtes, leur importance, leurs particularités, et le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans la réception radio-téléphonique. Nous croyons utile d'y revenir aujourd'hui surtout à cette époque de l'année où la réception sur ondes ordinaires devient difficile et tardive.

Les ondes courtes varient de vingt-cinq mètres à cents mètres. Dans cette région de l'échelle des fréquences on constate des changements notables avec les ondes ordinaires qui varient de deux cents à six cents mètres. Ainsi par exemple avec un pouvoir beaucoup plus faible, même en plein jour, une onde de trente-deux mètres peut franchir des distances considérables. Toutes les causes de mauvaise réception sur les ondes ordinaires semblent n'influencer que très peu les ondes courtes. Et après une expérience d'un an passé nous pouvons affirmer que la réception sur ondes courtes est cinquante pour cent meilleure que la réception sur ondes ordinaires. Ceci signifie que pendant ces soirées où la réception est médiocre, déformée, bruyante sur ondes ordinaires, elle est en même temps claire, sans bruit, parfaite sur ondes courtes. Ceci signifie, de plus, que pendant ces soirées où la réception est pratiquement nulle sur ondes ordinaires, la réception est au moins passable, souvent très bonne sur ondes courtes. Ceci signifie encore que en plein été vers cinq heures et demie de l'heure solaire on entend le concert-dîner de Pittsburg à Québec, alors que les ondes ordinaires commencent à se faire entendre vers les dix heures du soir. Les résultats que donnent

les ondes courtes sont tels que nous nous étonnons de constater qu'il n'y ait un plus grand nombre d'amateurs qui s'y intéressent sérieusement.

Il faut cependant mettre des réserves à notre enthousiasme. Ainsi on ne peut au moyen des ondes courtes capter tous les postes d'émission. Bien au contraire c'est à peine si l'on peut en prendre deux ou trois, pour cette bonne raison qu'il y a très peu de postes qui transmettent simultanément leurs programmes sur ondes courtes et ondes ordinaires. Toutefois ces postes : KDKA, WGY et WLW vous permettent d'obtenir tout ce qu'il y a de meilleur dans les programmes d'une soirée. Par KDKA sur soixante-trois mètres on peut toujours recevoir les meilleurs programmes de WJZ avec lequel il co-transmet.

Mais dira-t-on puisqu'il en est ainsi des ondes courtes pourquoi tous les postes ne transmettent-ils pas ainsi, et pourquoi aussi le commerce en fait si peu de cas? A la première question, il faut répondre que les postes pour transmettre sur ondes courtes doivent avoir un second appareil transmetteur ce qui est une installation coûteuse. D'autre part si tous les postes transmettaient sur ondes courtes, sans transmettre sur ondes ordinaires cela voudrait dire que des milliers d'appareils récepteurs devraient être mis au rebut et remplacés par de nouveaux, car les appareils actuels ne peuvent recevoir que des ondes de deux cents à six cents mètres. Cela voudrait dire aussi que l'organisation de l'industrie du radio serait à refaire en entier, ce qui apporte une réponse au moins partielle à la deuxième question. Nous sommes convaincu qu'avant longtemps il y aura des appareils à ondes

courtes et longues sur le marché de façon à satisfaire tous les goûts, il y a même actuellement des essais dans le genre qui offrent un certain intérêt.

Nombre d'amateurs sont capables de construire pour eux-mêmes et leurs amis des appareils à ondes courtes qui donnent des bons résultats et cela à peu de frais. Il n'y a que l'embarras du choix dans le circuit. On peut construire un régénératif ordinaire : la compagnie Silver-Marshall de Chicago vend des pièces spécialement adaptées à ce circuit. Le circuit de Schnell, qui n'est qu'un Reinartz adapté aux ondes courtes, jouit d'une grande popularité aux États-Unis et ailleurs. On peut adopter aussi le principe du super-hétérodyne aux ondes courtes. Quel que soit le circuit il suffit de se rappeler dans le montage que les bobines doivent posséder beaucoup moins d'inductance que pour les ondes ordinaires, et que les pertes ont un résultat encore plus néfaste sur les ondes courtes que sur les ondes ordinaires.

Maintenant pour résoudre le problème de ceux qui ont déjà fait de lourdes dépenses pour

obtenir ce qu'il y a de meilleur en fait d'appareil à ondes ordinaires et qui ne veulent pas le mettre de côté ni avoir un double pour ondes courtes, nous suggérons un adapteur qui transforme au moyen du principe du super-hétérodyne les ondes courtes en ondes de cinq cents mètres ; ces ondes de cinq cents mètres passent ensuite dans l'appareil à ondes ordinaires pour y être amplifiées. Cette méthode donne d'excellents résultats.

L'adapteur en lui-même est un appareil peu encombrant et peu coûteux. Si le circuit est bien imaginé, il pourra s'adapter à n'importe quel appareil du marché sans que l'on soit obligé de faire aucune modification de ce dernier. Pour revenir aux ondes ordinaires il suffit généralement de disconnecter une fiche de jack, ou simplement tourner un commutateur. Tout amateur qui a une certaine expérience dans le circuit super-hétérodyne peut élaborer un circuit d'adapteur d'ondes courtes ; et les résultats qu'il obtiendra, surtout par les soirs où les ondes ordinaires ne donnent absolument rien, récompenseront sans doute ses efforts.

L.-M. BOLDOC, ptre.



UN COUCHER DE SOLEIL SUR LA BAIE DE BOANAI, EN PAPOUASIE



Coin de l'ouvrier

Vie admirable de Matthieu Talbot ⁽¹⁾

(1857-1925)

(Suite)

CHAPITRE III

SA VIE INTÉRIEURE, SES DÉVOTIONS

Il n'est pas facile de donner un compte-rendu exact de ses dévotions. Nous avons vu que depuis deux heures jusqu'à environ cinq heures du matin, il priait dans sa chambre, et que le soir il continuait ses prières depuis environ six heures trente jusqu'au moment de prendre son repos, à dix heures et demi ou même onze heures.

Le dimanche était une journée bien remplie. Il restait à l'église depuis cinq heures et demi du matin jusqu'après la Bénédiction, laquelle se donnait à l'issue de la dernière Messe, à une heure et demi de l'après-midi.

Il passait la matinée du dimanche selon la fête du jour, soit à l'église des Pères Jésuites, Gardiner Street ; soit à celle des Pères Dominicains, Dominick Street, soit, enfin, à l'église des Pères Carmes, Clarendon Street. Pendant ce temps il n'ouvrait jamais un livre ; sa prière était donc une prière mentale ou une répétition de ses prières vocales. Dans la soirée, il se rendait aux réunions de sa Sodalité, Gardiner street.

Les Sodalités ou Congrégations sont des associations de piété en l'honneur de la sainte Vierge et visant à la perfection de leurs membres. Elles ont été fondées au XVI^e siècle par des hommes et pour des hommes. Elles restent encore très florissantes en beaucoup de pays.

Après sa dévotion envers Notre-Seigneur, nous placerons en premier lieu sa dévotion à la Mère de Dieu. Il récitait chaque jour en son honneur : le petit office de la sainte Vierge, les quinze dizaines du Rosaire, le chapelet de Notre-Dame des Sept Douleurs et celui de l'Immaculée Conception.

(1) *L'admirable vie d'un ouvrier docker, Matthieu Talbot*, par J.-A. Glynn, traduction de M. J. Bourel. A Paris, Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Prix : 2 francs franco chez les éditeurs.

Ses autres pratiques de dévotions journalières étaient les chapelets du Saint-Esprit, de saint Michel, du Sacré-Cœur et des âmes du Purgatoire.

On désigne sous le nom de chapelets certaines formes de dévotions consistant à réciter de courtes aspirations en se servant de grains enfilés ou chapelets. Par exemple un chapelet du Sacré-Cœur se dit en récitant, sur le chapelet ordinaire, l'invocation : "Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour", sur les petits grains, puis sur la chaîne : "Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre", enfin, "Doux Cœur de Marie, soyez mon salut", sur les gros grains ; la prière *Anima Christi* se récitant au commencement et à la fin.

Il récitait encore chaque soir un grand nombre de Litanies empruntées à différents livres de piété et d'autres prières contenues dans plusieurs petits Manuels de dévotions, propres aux différentes époques de l'année.

Matt était tertiaire de l'ordre de Saint-François. Il assistait aux réunions à l'église des Franciscains, quai des Marchands. C'est l'habitude de lire aux réunions mensuelles les noms des membres défunts pour lesquels chaque tertiaire doit réciter un chapelet. Matt le disait avant de quitter l'église. Il devait de plus réciter chaque jour les prières indiquées dans la règle.

Depuis la revision de la règle du Tiers-Ordre de Saint-François par S. S. Léon XIII ces prières se réduisent à douze *Pater, Ave* et *Gloria* une fois par jour. Avant cette époque les tertiaires séculiers récitaient l'office de la Sainte Vierge et s'ils ne pouvaient lire, un certain nombre de *Pater, Ave, Credo*, etc. . .

Matt se préparait à toutes les principales fêtes par une neuvaine. On trouve çà et là dans ses livres quelques notes, qui en rappelle les dates : par exemple la neuvaine à saint Michel le 21 septembre, ou à son Ange Gardien le 24.

Enfin la veille des premiers vendredis de chaque mois, il ne manquait jamais de faire l'Heure Sainte.

Cette dévotion enseignée par Notre-Seigneur lui-même à sainte Marguerite-Marie, lui faisait passer une heure en prières, de onze heures à minuit, si possible, dans la nuit du jeudi au vendredi, en union avec Notre-Seigneur priant à Gethsémanie.

On lui demandait constamment ses prières ; il ne refusait jamais.

Quelles aient été efficaces, nous en trouvons la preuve dans les nombreuses lettres qu'ils

recevait, on l'en remerciait, ajoutant qu'elles avaient été exaucées.

Une personne lui demandait un jour s'il avait jamais reçu directement aucune communication surnaturelle : " Une fois seulement " fut sa réponse. Voici en quelle circonstance.

Un homme de sa connaissance qui avait négligé ses devoirs religieux mourut sans les sacrements. Talbot fut réveillé la nuit par une voix qui lui commandait de prier pour ce mourant. Il obéit. Le lendemain il apprit que cet homme était mort dans la nuit, à l'heure à laquelle il avait été réveillé.

Une autre personne assure qu'un grand nombre de grâces temporelles ont été obtenues par ses prières. Nous en citerons un ou deux exemples.

Tous les moyens humains avaient été vainement tentés pour mener à bonne fin une affaire très importante. Dans cette extrémité ont eût recours à Talbot, lui demandant ses prières : En moins de quinze jours tout s'arrangeait de la façon la plus satisfaisante.

Un autre ami, engagé dans une querelle de famille eût également recours à Matt Talbot ; le résultat ne se fit pas attendre, le différend était bientôt réglé.

Une conversion qui fit grand bruit parmi les amis de Talbot fut celle d'un artisan qui ne s'était pas approché des sacrements depuis une trentaine d'années. Matt et lui s'étant un jour rencontrés, la conversation s'engagea sur la Ligue de Tempérance. L'ouvrier en question se félicitant d'avoir entièrement renoncé à la boisson depuis de longues années, Talbot l'interrompit brusquement et s'informa sans préambule de ce qu'il pensait de son âme. L'autre avoua franchement qu'il y avait trente ans qu'il n'avait assisté à la Messe ni reçu les sacrements. Matt lui fit voir le danger auquel il s'exposait et le convainquit si bien qu'ils se donnèrent rendez-vous le lendemain au Collège Ste-Croix, à Clonliffe... où le nouveau converti se confessa à l'abbé Keane. Matt conduisit ensuite son ami à Saint-François-Xavier (Gardiner Street) où il l'enrôla dans l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur. Cet homme en devint plus tard un des membres les plus éminents. Il ne rencontrait jamais Talbot dans la suite sans lui exprimer la plus profonde reconnaissance.

Cet homme fut tué dans un accident de travail.

CHAPITRE IV

SES LECTURES

La lecture spirituelle occupait une partie de sa soirée. Mathieu lisait bien. Il était doué d'une mémoire excellente et se rappelait les moindres incidents de la vie des saints, voire

même les dates exactes de leur naissance, de leur mort et de leur canonisation.

En examinant sa petite bibliothèque, il faut nous rappeler que cet homme n'avait reçu qu'une éducation très rudimentaire ; il pouvait à peine lire et écrire à sa sortie de l'école.

Reconnaissant son ignorance, il ne commençait jamais sa lecture sans implorer le secours de l'Esprit-Saint. Il le priait de l'éclairer et de lui faire comprendre ce qu'il allait lire afin qu'il put en profiter.

Sa petite bibliothèque se compose d'une caisse remplie de livres dont la plupart traitent de la Vie intérieure. Nous pouvons, en les examinant suivre les progrès de son âme depuis la première étape de l'enfance spirituelle, jusqu'à l'état parfait de l'union avec Dieu.

La vie des saints avait été l'objet de ses études continues. A la grande vie des saints de Butler (auteur du XVIIIe siècle) venaient s'ajouter toutes les petites biographies de saints nouvellement canonisés.

Pour les saints récents, la collection contient un très grand nombre de brochures publiées par la " Catholic Truth Society " ou par le *Messenger du Sacré-Cœur irlandais*.

L'histoire y est représentée par les œuvres de Newman ; mais, sans conteste, la place d'honneur est réservée aux livres de dévotion envers Notre-Seigneur ou la Très Sainte Vierge.

Les livres traitant de la dévotion envers Notre-Seigneur sont : *l'Imitation du Sacré-Cœur*, par le P. Arnold, S.J. ; *les Souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le P. Thomas de Jésus (ouvrage portugais traduit en français par le R. P. Alleaume, S.J.) ; *Jésus*, par le P. Sertillanges, O.P. ; *Tout pour Jésus*, par le P. Faber, de l'Oratoire.

Deux de ses livres sur la sainte Vierge nous prouvent combien il aimait et vénérât cette bonne Mère.

Ce sont : *l'Histoire de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, par le B. Grignon de Montfort, et des extraits choisis de *La Cité Mystique de Dieu*, d'après les écrits de la Vénérable Marie d'Agréda. Il estimait particulièrement ce livre. Il ne le prêtait jamais, quoiqu'il donnât et prêtât généreusement ses autres livres de piété.

Les ouvrages traitant de la vie intérieure sont : *l'Introduction à la Vie dévote*, par saint François de Sales ; *les Conférences spirituelles*, du P. Faber ; *les Instructions spirituelles*, du V. Louis de Blois ; *Le Manuel des Ames Intérieures*, par le P. Grou, S.J. ; *la Science de l'Âme*, par Pagani.

Pendant qu'il examinait cette bibliothèque, on montra à l'auteur quatre petits livres dont Matt Talbot se servait tous les jours. C'étaient ses *Manuels de dévotions*. Ces livres étaient vieux, fanés, salis, et retenus par des bandes d'élastique ou des ficelles. Les couvertures

LE THÉ "SALADA"

F 32

sans égal—servez-le de préférence.

La vie

La vie ne se crée pas au gré de nos caprices ni de nos goûts. Il faut la prendre telle qu'elle est avec ses alternatives de peines et de joies, avec ses promesses d'avenir et ses obligations du moment. N'oublions pas qu'entre le passé où sont nos souvenirs et l'avenir où sont nos espérances, il y a le présent où sont nos devoirs, et que ce sont nos devoirs qui donnent à notre vie son mérite et son orientation selon les vues de Dieu.

primitives avaient été remplacées ou renouvelés. Les pages détachées indiquaient de longues années d'un usage continu. Ils étaient remplis d'images et de feuilles volantes. Sur ces papiers, Matt avait copié de nombreux extraits de ses lectures, par exemple :

“ Notre-Seigneur apparut à sainte Gertrude pâle, fatigué, couvert de sang et de boue et lui dit : “ Ma Fille ouvrez-moi votre cœur, car je veux y entrer pour y prendre mon repos. Je suis fatigué de ces jours d'iniquité.”

“ Vierge Sainte je vous demande trois choses : La grâce de Dieu, la Présence de Dieu, la Bénédiction de Dieu.”

Matt aimait ses livres. La preuve, c'est qu'il en parlait sans cesse. La raison, c'est qu'il y puisait la science des saints.

(A suivre.)

J.-A. GLYNN.

Jean Bart chez Louis XIV

Louis XIV ayant mandé Jean Bart, ce célèbre marin se rendit à la cour. Il se présenta pour entrer chez le roi ; mais, comme il était encore de bonne heure, on le pria d'attendre dans l'antichambre. Il attendait depuis quelque temps et commençait à trouver le temps long il s'ennuyait même.-- Jean Bart n'était pas habitué à faire antichambre. Alors, il tira sa pipe, la bourra, battit le briquet et se mit à fumer.

Des valets qui circulaient furent grandement étonnés de voir qu'il se trouvait un homme assez hardi pour prendre une pareille liberté dans le palais du roi. Des gardes intervinrent et voulurent faire sortir Jean Bart, lui disant qu'il n'était pas permis de fumer dans la demeure de Sa Majesté.

— J'ai contracté cette habitude au service du roi mon maître, répliqua Jean Bart, elle est devenue un besoin pour moi et le roi est trop juste pour trouver mauvais que j'y satisfasse.

Et il continua à fumer.

On craignait les suites fâcheuses de cette aventure, car Jean Bart n'avait nullement l'air de se laisser intimider, et on alla avertir le roi qu'un homme avait la hardiesse de fumer dans son appartement et refusait d'en sortir.

Louis XIV comprit vite de qui il s'agissait et dit en riant :

— Je parie que c'est Jean Bart, laissez-le faire.

Peu d'instant après, il dit :

— Qu'on le fasse entrer !

Lorsque Jean Bart parut, Sa Majesté l'accueillit avec bonté, et, l'entretien terminé, lui dit en le quittant :

— Jean Bart, il n'est permis qu'à vous de fumer chez moi.

Au nom de Jean Bart, qui était avantageusement connu, à l'accueil tout particulier que le roi faisait à cet homme, tous les courtisans, étonnés, se rangèrent autour de lui et lui demandèrent comment il avait fait pour sortir de Dunkerque avec sa petite escadre, pendant que ce port était bloqué par une flotte ennemie.

— Oh ! très simple, dit Jean Bart, vous allez voir.

Et il fit ranger tous ces courtisans sur une ligne ; puis, se précipitant sur eux, il les écarta à coups de coude, à coups de poing, passa au milieu d'eux, se retourna et leur dit :

— Voilà comme j'ai fait.

Et, derechef, il bourra sa pipe, battit le briquet et se retira.

Au palais de Versailles on parla longtemps de la pipe de Jean Bart.

Un monsieur qui exagère

DERNIÈREMENT quelques gamins étaient saisis au collet par la police, sous l'accusation de vol et de vagabondage. Jusque là rien d'extraordinairement intéressant. Mais voici qu'un personnage a cherché la cause de ces délits et quelques journaux nous ont fait part de sa trouvaille, qu'ils qualifieraient presque de géniale :

“ Pas étonnant, a dit notre profond penseur, ces enfants ne savent pas lire.”

Voilà la clé du mystère. Ce n'est pas compliqué, mais encore fallait-il le trouver.

Que vaut cette explication ? Est-il vrai que l'*Instruction* produise, comme son fruit naturel, la moralité ; et, comme dans le cas qui nous occupe, prévienne le vol et bien d'autres misères ?

Victor Hugo le prétendait : “ Ouvrir une école, disait-il, c'est fermer une prison. Tout homme qui lit est, en moralité, supérieur à l'homme qui ne lit pas.”

Cette naïveté du grand poète, d'autres naïfs l'ont crue ou ont voulu la croire. Ils ont cherché à l'appuyer sur des statistiques, mais les chiffres n'ont pas eu la complaisance de dire comme le poète. Un rapport officiel de la justice criminelle en France en faisait l'aveu : *Il n'existe, entre le développement de l'instruction et de la criminalité, aucun rapport bien net.*

Un journaliste pas clérical, parlant de la science, comme instrument de progrès moral, s'écriait irrévérencieusement dans le journal *Paris* : “ C'est une jolie blague.” Et le docteur Toulouse, pas clérical non plus, trouve que les délinquants sont, malgré l'instruction, aussi nombreux que jadis et, grâce à l'instruction, plus habilement malandrins qu'autrefois.

Plusieurs chez nous vont crier au scandale, mais qu'importe ! J'affirme donc que l'instruction n'a aucun rapport avec la morale.

Qu'est-ce que l'Instruction ?

“ Cela consiste, écrit l'abbé Duplessy, à savoir lire, écrire, compter, etc. Eh bien ! je prends un ignorant et je commence à lui donner la Science, en lui apprenant à lire. Je lui enseigne ensuite la grammaire, je l'initie à tous les casse-tête appelés règles des participes, il sait maintenant les faire accorder. Je vous le demande, en quoi cela le rendra-t-il plus respectueux du bien d'autrui ?

“ Dire à un homme : sachez lire et vous ne mentirez pas, sachez écrire et vous ne volerez pas, sachez compter et vous ne tuerez pas, c'est comme si je disais : apprenez la table de multiplication... et vous jouerez admirablement du piano.

“ Mais alors, dira-t-on, vous condamnez donc l'instruction ? — Pas du tout ! Mais ce que je demande, c'est qu'on n'attribue pas à l'instruction une efficacité qu'elle n'a jamais eue et qu'elle ne peut avoir.

“ La vérité, la voici : l'instruction est une force. Et par conséquent, un homme instruit est, par le fait même, plus fort qu'un ignorant. Mais attention ! Toute force mise à la disposition de l'homme doit produire de bons résultats, si elle est bien dirigée ; et elle en amènera de mauvais, si on la manie contre les règles.

“ La vapeur, le gaz, l'électricité sont des forces. Elles chauffent, elles éclairent ou actionnent ; mais, mal dirigées, elles peuvent avoir des effets funestes : incendies, explosions, catastrophes.

“ L'instruction, elle aussi, est une force. Quels effets, produira-t-elle ? Comme pour les forces énumérées plus haut, ses effets pourront être utiles ou funestes. Ce qui déterminera le résultat bon ou mauvais de la science, ce ne sera pas la science elle-même, ce sera la volonté. L'instruction sera un auxiliaire pour bien faire, chez ceux qui *par ailleurs* voudront bien faire, et une aide pour mal agir, chez ceux qui *par ailleurs* voudront mal agir. A bonne volonté égale, un homme instruit fera plus de bien qu'un ignorant ; mais, à mauvaise volonté égale, un ignorant sera moins nuisible qu'un savant.

“ Et de fait, ajoute Duplessy, n'y a-t-il pas, dans nos prisons, des gens qui y sont pour avoir trop lu ? Ils se sont délectés à de mauvaises lectures, y ont pris le goût du mal et la passion du crime.

“ N'y en a-t-il pas qui y sont pour avoir trop écrit ? Quand ce ne serait que les faussaires... ”

“ N'y en a-t-il pas qui y sont pour avoir trop su compter, et pratiquer l'art de la soustraction ?

“ N'y en a-t-il pas qui savent trop la chimie ? Les bombes anarchistes répondent bruyamment à cette question.”

Donc gardons la mesure, pas d'emballement ridicule, ni d'extase devant la Science, ou l'Instruction. Le fait de savoir lire constitue une force, mais toute force peut produire des effets bons ou mauvais, selon la manière dont elle est utilisée.

Émile Faguet, un académicien, vient à la rescousse pour appuyer nos vues ; il le fait avec ce style gamin qui lui est particulier.

“ ...Le préjugé actuel, dit-il, est celui-ci, que tout est gagné dès qu'un homme sait lire et écrire. C'est le “ salut ” moderne. Tu sais lire, tu es *sauvé*. Tu ne sais pas lire, tu es *perdu*.

“ Il y a là une assez forte illusion. La science de lire et d'écrire est un instrument, est un outil, fort utile assurément, mais ce n'est qu'un outil et un instrument ; et les effets peuvent être bons ou mauvais, ou neutres, ou nuls, et un homme n'est nullement sauvé

parce qu'il sait lire ou écrire. Il s'agit encore de savoir, ayant cette ressource, *ce qu'il en fera...*

"...Il ne suffit pas de ne rien savoir pour être honnête homme ; il ne suffit pas d'être ignorant pour être vertueux. Non, ou du moins ça m'étonnerait. Mais aller jusqu'à croire qu'il suffit de savoir lire et écrire pour avoir une haute valeur morale, non, je ne pousserai pas jusqu'à ce point.

"Ce n'est ni dans l'ignorance ni dans la culture que réside la valeur morale, ou pour mieux dire, la *valeur*. C'est ailleurs qu'il faut la chercher.

"Ce petit conscrit sait lire, écrire, compter, il sait un peu d'histoire et de géographie, grand bien lui fasse et je songe qu'à le féliciter ; mais est-il une valeur pour autant ? Je n'en sais rien du tout ; car, *ça dépend* ; et entendez par là que *ça dépend* d'autre chose.

"Cet autre petit conscrit qui ne sait ni A ni B, mais qui aime les propos sérieux et honnêtes et qui recherche ceux qui les tiennent, est, lui, une valeur, et une valeur certaine, beaucoup plus certaine que le précédent. Mettez-vous ceci dans la tête : ce n'est pas la culture qui est la mesure de la valeur.

"— Ce n'est pas l'ignorance non plus.

"— Eh non ! ce n'est pas l'ignorance non plus, évidemment. Donc, arrivons à cette formule : ce n'est ni la culture, ni l'ignorance qui sont la mesure de la valeur.

"Dès lors, quoi ? Dès lors, donnez l'instruction, donnez-la, puisque à coup sûr elle est matériellement utile ; mais ne croyez, ni que tout soit gagné là où elle est, ni que tout soit perdu là où elle manque."

(Bul. par. de Valleyfield.)

“Les forgerons”

"Quand le forgeron, assis auprès de l'enclume, considère l'œuvre du fer, ses chairs sont brûlées par la vapeur du feu, et il est comme consumé par les ardeurs de la fournaise." (Eccli. xxxviii, 29.)

Mais il y aurait un moyen bien simple de ne pas souffrir de cette dévorante chaleur.

Ce serait de quitter la place, de s'en aller, de laisser le fer et le feu s'arranger à leur guise.

En d'autres termes, ce serait de dire : "Ce devoir est difficile, je le laisse ; ce poste est périlleux, je l'abandonne."

Ce raisonnement est fort à la mode de nos jours.

Il est très goûté de ceux pour qui la morale se réduit à l'art de vivre commodément, à son aise, sans se gêner, en s'imposant le moins

de contrainte qu'il se peut, en ne se faisant jamais violence.

Par là on écarte ou on élude tout effort pénible, tout devoir difficile.

Mais quel devoir n'est pas difficile, et comment est-il possible de produire un effort sans peine ?

Cela revient donc à mettre de côté le devoir et à ne se préoccuper plus que de l'intérêt ou du plaisir.

La conscience ne se demande plus : que dois-je faire ? Mais la cupidité calcule : que puis-je gagner ? Et la concupiscence dit : comment et par où puis-je jouir ?

De sorte que si, tout bien pesé, il n'y a ni profit à faire ni plaisir à goûter, on tourne le dos et on s'en va, laissant le devoir tout seul, avec ses aspérités et ses difficultés, aux simples qui croient encore que le devoir commande et qu'il a droit d'être obéi, même quand il n'est pas une cause de gain ou de jouissance, même quand il est âpre et coûteux.

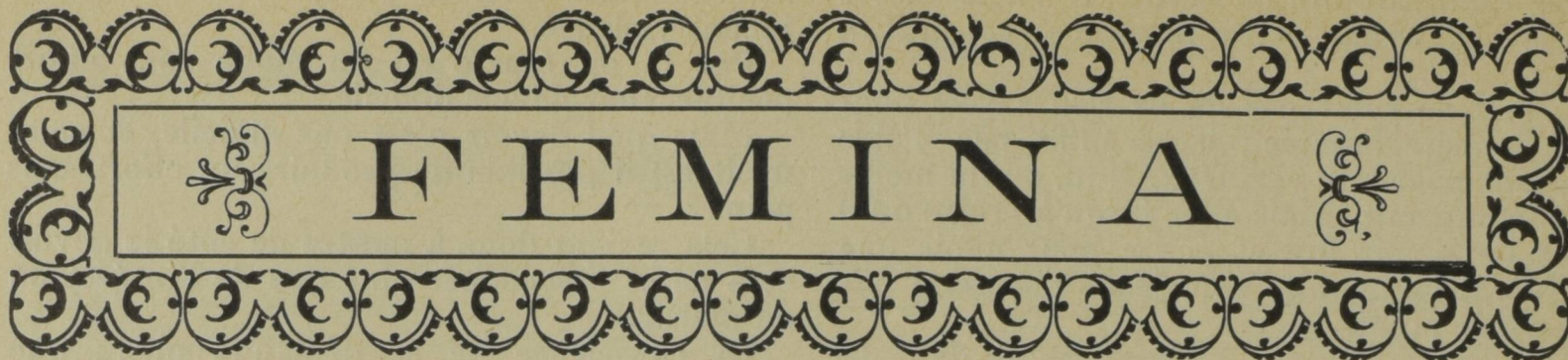
Or, mes chers amis, je n'hésite point à le dire, et de votre côté, j'en suis sûr, vous n'hésitez point à me croire, cette façon d'entendre la vie et de se tirer de ses difficultés, cette prétendue morale qui est au fond la négation de toute morale, c'est la dégradation de l'individu, c'est la dissolution de la famille, c'est la ruine et la perte des nations.

Par quoi, en effet, l'homme est-il au-dessus de tous les êtres de la création, sinon par la raison et par la volonté ? Par la raison qui l'aide à discerner le bien du mal ; par la volonté en vertu de laquelle il peut choisir l'un et éviter l'autre ? Trahir le devoir, c'est le mal ; l'accomplir, c'est le bien. Sur ce point, la conscience et la raison ne sauraient nous tromper, et elles nous éclairent d'une lumière intérieure que ne réussissent pas à éteindre les sophismes intéressés des passions.

Oui, la lumière brille ; mais souvent, trop souvent, la volonté refuse de la suivre. Que d'hommes, sachant certainement où sont pour eux le devoir, l'honneur, la vertu, le bien, refusent de s'y porter parce qu'ils seraient obligés de s'imposer des sacrifices, et qu'ils aiment mieux jouir que souffrir ! Ceux-là, mes amis, s'abaissent, s'avilissent. Chaque désertion acceptée, consentie en face d'un devoir imposé par la conscience, les fait descendre d'un degré, jusqu'à ce que, sur cette pente fatale, ils en viennent à perdre tout ce qui fait la vraie grandeur de l'être moral. C'est ainsi que l'abdication du devoir, parce que le devoir est coûteux, conduit rapidement les individus à la plus humiliante dégradation.

Card. PERRAUD.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"



Les caractères changeants

DU ROSE AU NOIR

N'Y a-t-il rien de plus ennuyeux au monde que les caractères difficiles, irréguliers, qui par simple caprice, passent du rire à la colère, d'un air souriant et aimable à une physionomie fermée ou froissée? Sans cesse l'entourage de ces personnes se demande ce qui peut motiver un changement aussi brusque d'humeur.

Involontairement, presque toujours sans le vouloir sciemment du moins, ces mauvais caractères font souffrir beaucoup ceux qui les entourent, ils sont de ceux que l'on approche avec crainte et pour cause...

Ces caractères changeants ne sont pas toujours une preuve d'intelligence et surtout de bonne éducation... loin de là. Un être bien équilibré garde un peu plus longtemps sa sérénité, il ne s'en prend pas à ceux qui l'entourent, s'il lui arrive quelques petites contrariétés ou si les événements ne tournent pas à son avantage autant qu'il l'eût désiré. Il n'enveloppe pas dans son ressentiment coléreux, les pauvres humains... ses proches, quand les épreuves se permettent de lui donner des leçons d'endurance qu'il est bien obligé d'accepter bon gré, mal gré.

Nous disions que ces mauvais caractères font souffrir ceux qui vivent avec eux, et cela presque toujours sans le vouloir; en effet, s'aperçoivent-ils qu'on les craint ou qu'on ne désire pas leur présence, ce procédé leur déplaît. Volontiers ils s'écrient: "Suis-je donc un ogre?..." Ils iront même jusqu'à faire un examen superficiel de leurs faits et gestes, afin d'y découvrir ce qui blesse ainsi leur entourage. Personne probablement ne poussera le

dévouement jusqu'à leur faire avouer leur défaut mignon... nul d'ailleurs n'aurait le loisir d'aller jusqu'au bout... si bien que ces quinteux continueront à se faire détester, car ils ne s'aperçoivent pas de tout ce que leur caractère changeant et irrégulier a de désagréable.

Se voyant moins aimés, un peu à charge à ceux qui les entourent, ils ne feront rien pour se reprendre et se corriger, jamais ils ne diront une bonne parole ou feront une louange, mais d'un autre côté, ils seront toujours très vifs à découvrir les faiblesses et les défauts des autres; ajoutons que le langage des reproches leur est familier.

Vous conviendrez avec moi, amies lectrices, que la vie avec de tels êtres n'a rien de réjouissant; si nous sommes affligées d'un défaut pareil... avouons-nous sans crainte notre faiblesse et nos travers... et hâtons-nous de nous en corriger... le plus tôt sera le mieux, et pour nous et pour les autres... La Providence nous a-t-elle placées près de ces êtres qui ne sont jamais contents ni d'eux ni des autres, prions-la de nous donner pour toute notre vie une dose abondante de patience et de résignation chrétienne... avec le courage nécessaire nous serons probablement héritières d'une magnifique couronne de gloire, récompense enviée pour les actes vertueux de cette vie mortelle.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCELLA.— Je fais avec plaisir votre message à Flocon de Neige... qui doit trouver le soleil ardent... puisse-t-il nous en rester un peu de ce charmant flocon qui nous arrive à l'époque des fleurs.

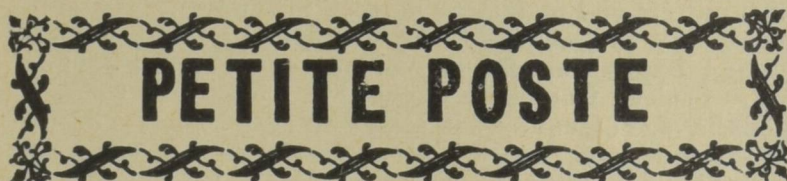
J'ai lu avec joie votre petite lettre. J'espère que l'article de ce mois-ci saura attirer l'attention de tous, et surtout de nos lectrices parmi lesquelles il s'en trouve qui malheureusement ont à souffrir trop souvent des caractères difficiles qui les entourent. Je serais heureuse de vous relire de nouveau et surtout de savoir si notre petite amie vous a répondu. Je souhaite que vous nous ameniez de nouvelles recrues au *Femina* qui sera toujours accueillant pour toutes.

A bientôt n'est-ce pas ?

ALICE.— Vous aurez une petite saynète pour enfants dans notre numéro de *L'Apôtre*, mois de février 1925, intitulée : " Le verre cassé ". Nul doute que ce genre vous plaira, étant assez facile et ne demandant pas beaucoup de décor.

Je sais que les vacances sont attendues ardemment par toute notre petite population qui se promet bien de s'en donner à cœur joie et ce sera bien. Je vous souhaite donc des jours de bienfaisant repos. Certes après une année laborieuse comme celle que vous venez de donner à l'enseignement je ne doute pas que ces mois vous seront salutaires. Aurais-je le plaisir de vous lire de nouveau ?

HERMINE.— Le message est fait et je compte vous donner satisfaction avant trop longtemps. A vous entendre me parler, il me semble que nous sommes amies depuis un grand nombre d'années... serait-ce vrai ? Votre pseudo ne me dit rien du passé cependant...



ALICE, une ancienne correspondante demande des nouvelles de Gabrielle... Plairait-il à celle-ci de lui écrire quelques mots ?

Jeanne LE FRANC.

La gratitude

AUX PETITS ENFANTS

Certes, mes petits amis, je n'ai pas l'intention de vous faire une longue dissertation sur ce sujet : la gratitude ; mais, le plus brièvement qu'il se peut, je veux vous dire ce en quoi elle consiste, à l'égard de qui vous devez la mettre en pratique.

Je lis dans un dictionnaire semblable à celui qui fait partie de votre attirail scolaire : la gratitude, reconnaissance affectueuse ; et j'a-

joute, à tous ceux qui vous manifestent quelque intérêt, tout minime, soit-il.

Ainsi, lorsqu'on vous offre un cadeau, une partie de plaisir, n'hésitez jamais à témoigner votre gratitude à ceux, qui, de mille façons, s'ingénient pour vous être agréables. Faites-le vivement ; avec sincérité, dites ce que vous ressentez et accordez-leur votre merci le plus affable.

Votre reconnaissance ne doit pas aller seulement aux personnes qui vous donnent des présents tangibles ; généreuse, elle doit être envers tous vos proches.

D'abord, songez à la Providence, qui vous doua d'une âme, d'une intelligence, précieux auxiliaires de votre personnalité humaine, et qui, journallement, vous comble de ses nombreux bienfaits.

Que votre gratitude aille ensuite à vos tendres parents, ces êtres qui, depuis votre naissance, n'ont cessé de veiller sur vous, avec la plus grande sollicitude.

Pensez également aux maîtres éclairés qui daignent se mettre à votre portée pour développer graduellement vos facultés.

Ne mettez pas en oubli vos amis, ces camarades dont l'aimable compagnie vous fait couler tant d'heures délicieuses.

N'omettez pas non plus vos serviteurs, ces humbles créatures qui ont à ranger dix, vingt fois par jour, maintes choses dispersées par votre insouciance, votre fantaisie, ou encore par vos caprices et dont la tâche, souventes fois, est si ardue à remplir.

Souvenez-vous que le bonheur, la vie paisible dont vous jouissez, sont l'œuvre des personnes que Dieu a mises auprès de vous ; et pour les en remercier, soyez de plus en plus affectueux, soumis, déferents.

Cousine ROBERTE.

Ce 1er mai 1927.

La jalousie

(Suite)

J'ai démontré dans mes précédentes réflexions sur la jalousie, (voir *L'Apôtre* de février 1927) : que cette dernière s'attaque plus spécialement aux bons, et qu'ils échappent rarement à son influence. De fait, elle arrive à pénétrer le cœur de ceux-là mêmes qui font profession de la combattre, corrompant leurs intentions, et viciant leurs actions. Le grand saint François-Xavier, le grand missionnaire des temps modernes, eut à souffrir jusqu'en Extrême-Orient des compétitions suscitées contre lui par cette passion criminelle. Il y répondit, il est vrai, par un grand exemple d'humilité, en se soumettant, lui, Légat du Pape, à l'autorité de l'Archevêque de Goa ; bien plus, il nomma lui-même un Vice-Provincial, afin d'avoir un supérieur auquel, humble religieux, il devait respect et obéissance. Comme saint Paul, il était heureux de s'effacer et acceptait d'être méprisé pourvu que Jésus-Christ fut glorifié. Comme saint Jean-Baptiste, le précurseur, il

comprendait qu'il fallait se diminuer et faire place à Jésus-Christ l'envoyé de Dieu. La jalousie multiplie les ruines mais la charité édifie.

“ L'envieux souffre à tel point du bonheur des autres, remarque un moraliste, que Dieu ne pourrait pas mieux le punir que de le placer en son Paradis, supposé que cette passion dût entrer en ce céleste séjour ; la félicité des autres changerait pour lui le paradis en enfer.” (LA MOTHE-VOYER, *Morale du Devoir.*)

Cette folie brutale s'explique sans doute par la haine éternelle de Satan et de ses adeptes contre Dieu, mais aussi par la rage aveugle et rancunière de ceux auxquels Satan a injecté de sa jalousie, et qui préfèrent que le bien ne se fasse pas, plutôt que de se faire en dehors de leur manière de penser, et d'agir.

Le jaloux blesse toujours. “ Sa langue est un dard ”, dit le Sage (Eccl., VI, 1) ; “ Elle est un fléau ”, *Flagellum linguæ*, selon cette autre expression des Saints Livres. “ Son langage est rempli de fiel, d'exagérations, et d'injures ”, observe Vauvenargues (*Réflexions et Maximes*). Alors même que l'analyse ne trouverait rien à redire au texte de son discours, le ton bref de ses réparties laisse deviner un cœur mauvais. Il est des circonstances où les paroles ne sont rien, mais où c'est le ton qui est tout.

Si le jaloux se prive de l'aide et de la compagnie de ses frères, il ne peut compter davantage sur l'assistance spéciale de Dieu qui résiste aux superbes et ne donne sa grâce qu'aux humbles. Le jaloux est avant tout un orgueilleux, et son orgueil est doublé d'une malice qui le rend plus haïssable encore : il veut éclipser les autres et leur enlever jusqu'à l'avantage de bien faire. Saint Grégoire de Naziance faisait déjà cette observation : “ Par l'intention perfide qu'il mêle à tout ce qu'il fait, l'envieux perd devant Dieu le mérite de ces actes héroïques qu'il accomplit devant les hommes.” Dieu qui nous prescrit de dépouiller tout sentiment de haine avant de déposer notre offrande sur l'autel, ne saurait prêter l'oreille à celui qui entretient dans son cœur des pensées de jalousie : “ O Caïn ! O Jaloux ! disait saint Bernard, tu t'étonnes que Dieu ne regarde pas ton sacrifice et n'exauce point ta prière ; mais toi-même, tu ne le pries pas sincèrement, et ton cœur est divisé. Quel cas peut-il faire de tes prières et de ton offrande ? Ce n'est pas prier Dieu ce que tu fais, c'est l'irriter, c'est lui présenter le sacrifice d'une main et le poignard de l'autre.” (S. BERNARD, *Sermon*, XXIV.)

Dieu le pourvoirait-il de l'abondance de ses grâces, le jaloux par sa jalousie même, est incapable d'y répondre. Le bien n'a plus d'attrait pour lui. Il ne prend aucune œuvre à cœur. Il se suffit à lui seul, il est à lui-même son centre et son but, et toujours s'irrite de voir les personnes et les choses, prendre une autre direction que celle de ses jalouses prévisions.

L'historien Hérodote raconte que Cambyse, roi des Perses, fit égorger son frère Smerdis parce qu'il avait réussi à tendre, avec plus de force que lui, l'arc du roi d'Éthiopie. Souvent même, il ne faut au jaloux aucun grief : il n'écoute ni la raison, ni sa conscience ; l'intérêt de sa passion lui tient lieu de motif. “ Qu'a-t-il fait de mal, ce Jésus de Nazareth que vous voulez mettre à mort ? ” Objectait Pilate aux Pharisiens jaloux. Mais là n'était pas la question pour eux. Il les éclipsait et les gênait ; il fallait le faire disparaître. “ Enlevez-le, crucifiez-le, ” *Tolle crucifigatur.* (S. MATH., XXVII, 23.)

La justice et la raison n'ont rien à faire dans les calculs de l'envieux ; le mérite et la vertu ont le don de l'exaspérer. “ L'intelligence du jaloux se trouble et ne lui fait plus voir que des monstres hideux et fantastiques ”, disait Aristote. L'esprit du jaloux change les choses, au point de ne plus les reconnaître.

Les moralistes ont souvent comparé le jaloux au serpent. Ses procédés hypocrites justifient cette comparaison classique. Du serpent, il a l'œil louche, la démarche insidieuse ; s'il embrasse, c'est pour approcher plus sûrement, piquer d'abord, et étouffer ensuite. Les fiers lions ont le sentiment de leur force, et, par noblesse de caractère, épargnent une faible proie, mais la vipère mord et souille tout ce qu'elle peut atteindre. L'envie, pour mieux mordre,

se cache et rampe sous les herbes de sa profession. Voltaire devait traduire Ovide lorsqu'il disait :

“ Là git la jalousie, à l'œil humide et louche,
Versant sur les lauriers les poisons de sa bouche.”
(*Henriade*, ch. IV.)

Ce péché est d'autant plus grave qu'il est en opposition avec la nature de Dieu, qui est Charité. *Deus charitas est.* (S. JEAN, IV, 8.) Et avec le grand précepte, qui est de l'aimer par dessus toutes choses et d'aimer le prochain comme soi-même. Aussi saint Paul déclare : “ Ceux qui s'y abandonnent n'entreront point dans le royaume des Cieux.” (Galat, V, 19). Et il ajoute : “ J'espère plus dans le salut de celui qui a fait peu de bien, que dans le salut de celui qui, tout en faisant beaucoup, a porté envie aux autres.” L'enfer des jaloux commence déjà en ce monde, dit saint Grégoire le Grand, car l'envie est un feu qu'on ne porte pas sans se brûler soi-même. (*Commentaire du Cantique des Cantiques*, VIII, 8). “ Fuyons donc l'envie, car elle est le gage et déjà le prélude de l'enfer.” Chiens enragés sur la terre où ils ont mordu tout le monde, ils hurleront, comme eux, sous les coups de la douleur, car les passions doivent avoir chacune leur supplice spécial dans l'enfer. (S. ZÉNON DE VERONE, *Sermon sur l'Envie.*)

Il est des situations qui mettent le jaloux à la torture. Il lui arrive d'entendre l'éloge de ceux qu'il déteste, et lui-même est contraint d'ajouter à leur gloire en feignant de n'y point contredire ; ou l'évidence de leur conduite excite sa fureur au point de le faire maigrir de dépit. (OVIDE, *Metam.*, Livre II, 15). Ce fut le châtement dont le Seigneur punit la négligence du Grand Prêtre Héli. Ayant choisi Samuel pour mettre à sa place, il lui dit : “ Tu verras ton rival grandir et travailler avec succès à la prospérité d'Israël.” (Les Rois, Livre Ier, II, 32).

Pour punir le jaloux, Dieu n'a pas besoin d'entr'ouvrir les enfers et de le consumer dans les flammes de sa colère vengeresse, comme il fit pour châtier Coré, Dathan et Abiron qui s'étaient révoltés contre l'autorité de Moïse (Nombres, XVI) ; il lui suffit de l'abandonner à lui-même.

“ Celui-là ne restera pas impuni qui se réjouit du malheur des autres.” (Prov., XVII, 5.)

Tous les personnages illustres par leur génie ou leur sainteté, ont été en butte à des persécutions dont la véritable cause était la jalousie. “ Jésus crucifié ! Socrate empoisonné ! Phidias accusé de vol ! Joseph vendu ! Jeanne d'Arc brûlée ! Galilée au bûcher ! et Christophe Colomb à l'esclavage ! Quand vous verrez un grand homme déchu de ses fonctions, un législateur chassé de son siège, un honorable député banni par l'électorat, ne lui jetez pas la pierre ; vous reconnaîtrez de la jalousie l'ouvrage et les désordres. Priez Dieu d'accorder à ses victimes la force de pardonner à leur bourreau. Dans un parterre de fleurs, l'immonde crapeau ne promène sa bave que sur les plus belles. (Alfred de Musset.)

“ Pardonnez-moi ”, disait Raymond à sa douce victime. Il est bien rare que le bourreau en vienne à concevoir le repentir de sa faute et surtout à en formuler l'aveu. Le plus souvent, les persécutés doivent octroyer spontanément l'absolution et le pardon à des persécuteurs impénitents. Certes, il est dur au cœur meurtri de pardonner à un bourreau qui continue de le frapper. C'est pourquoi Jésus-Christ a voulu nous donner de bien haut, du haut de la Croix, l'exemple de ce sublime pardon, lorsque, priant pour les Pharisiens jaloux et orgueilleux, pour les Juifs stupides et cruels, il disait : “ Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.” (S. LUC, XXIII, 34.)

Chrétiens, il nous faut suivre le Maître jusque là, en pardonnant à ceux qui nous persécutent ; le plus souvent, ils peuvent bénéficier de l'excuse que Jésus prêtait aux Juifs déicides : “ Ils ne savent ce qu'ils font.” Nos adversaires sont des personnes de vertu trompées par un faux zèle. Il faut croire qu'aussitôt que la vérité leur apparaîtra ils nous rendront justice. Prions Dieu qu'il les éclaire et nous délivre de leur calomnie.

Ne perdons pas de vue la grande vérité que contient ce proverbe Grec emprunté à la morale de Socrate : “ Mieux

vaut être victime que bourreau. Mieux vaut souffrir une injustice que la commettre." Florian l'a traduit par ce vers :

“ Mieux vaut encore souffrir le mal que de le faire.
(*La Biche et le Chien*)

Sachons, nous aussi, pardonner, sachons rendre le bien pour le mal ; et demandons à Dieu déclarer l'esprit des jaloux, de toucher leur cœur, et d'agir sur leur volonté. Ainsi nous seron les dignes enfants de Celui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. (S. Matth., V. 45). Au-dessus des victimes de l'injustice humaine, la Croix rayonnante étendra toujours ses deux grands bras pantelants dans un geste de souveraine bonté.

F.-X. SIMARD.

Bagotville, 10 avril 1927.

Si tu t'habitues à vivre dans le Christ, il arrivera facilement qu'au milieu même des occupations ordinaires, ton cœur reste uni à Dieu, et ce par une prière continue et simple.

Père NATAL, S.J.

SCÈNE DE MÉNAGE

ELLE.— Je t'ai tout fourni, dot, linge et meubles. Qu'avais-tu avant de te marier ?

LUI.— La paix, Madame.

L'AVE MARIA

Quand l'*Ave Maria* s'exhale de nos cœurs,
Il s'envole s'unir, dans la sainte patrie,
Aux voix des séraphins, dont à l'envi les chœurs
Chantent les gloires de Marie.

Comme une belle rose au calice vermeil,
Un ange le présente à la Vierge attendrie,
Et d'amour respandit, plus pur que le soleil,
Le doux visage de Marie.

Oh ! c'est comme un baiser long et délicieux
Qu'un fils imprime au front d'une mère chérie ;
Et plus grande est la joie, au royaume des cieux,
Sous le sourire de Marie.

L'*Ave* va retentir jusqu'au Cœur de Jésus,
Qui, par sa Mère, heureux qu'on l'aime et qu'on la prie,
Déverse dans les cœurs ses dons et ses vertus,
Voulant tout ce que veut Marie.

Tressons donc d'*Ave* cent et cent couronnes d'or ;
Et, lorsque prendra fin notre terrestre vie,
Nous volerons au ciel, le redisant encore,
Les poser aux pieds de Marie.

(*Les SS. Cœurs de Jésus et Marie.*)



LA FABRICATION DU SAVON À LA MODE CANADIENNE

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

LOGOGRIPE

Seau — eau.

MOTS EN CROIX GRECQUE

	R	S	M		
	E	C	A		
R	E	G	U	L	U
S	C	U	T	A	R
M	A	L	A	B	A
	U	R	A		
	S	I	R		

DEVINETTES

Je mettrais devant lui une tasse de lait et il la boira (il aboiera).

ANAGRAMME

Rectifications.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Pauline De Sève, 27, rue Prospect, Holyoke, Mass; Mme A.-H. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me; Mme H.-V. Rochefort, 516, rue Notre-Dame, Manchester, N. H.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlles Marguerite Morin, St-Elzéar de Beauce; Céline Lachapelle, Couvent de Sillery; L'Hôpital civique, Québec; Mlle Germaine Gendreau, Yvonne Bélanger et Eugénie Routhier, Couvent de St-Charles.

Les deux noms suivants ont été tirés de l'urne: Mlles Yvonne Bélanger et Marguerite Morin, à qui nous avons envoyé un prix.

JEUX D'ESPRIT N° 96

SYNONYMES

Les synonymes des mots suivants formeront par leurs initiales, le nom d'un homme d'État français : Recueil, Blessé, Équivoque, Vétille, Anticiper, Confiner, Pathétique.

DEVINETTE

Que font à cette heure et en même temps tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants du monde entier, et que feront-ils toujours ?

MOT DÉCROISSANT

Charger — Léger — Matière pesante — Article au pluriel — Le même au singulier — Consonne.

LOGOGRIPE

Je vous fais toujours peur et vous avez raison,

Je suis cruelle bête.

Ajoutez une tête

Et tout à coup je suis ville de grand renom.


Amis Canadiens Français

LISEZ


ET FAITES LIRE

“L'Action Catholique”

le vrai journal de famille et le
meilleur médium de publicité,
le mieux renseigné au point de
vue catholique.



LES LIVRES



POUR LA VIERGE. Commentaires des plus populaires oraisons mariales. Par M. ODIN, Supérieur de l'Institution des Chartreux de Lyon. Préface de Mgr Lavallée, Recteur des Facultés catholiques de Lyon. Un beau volume in-8 couronne. Prix franco : 14 fr. 40. Chez Aubanel fils aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Voici un ouvrage que Mgr Lavallée, l'éminent Recteur des Facultés Catholiques de Lyon, veut bien présenter au public.

Jailli d'un cœur de prêtre, il a passé page par page, par la plume du plus averti des lettrés et ces commentaires des oraisons mariales les plus connues sont autant de poèmes en prose, écrits à la louange de la Vierge. Ils feront le régal des âmes pieuses et des esprits cultivés, par la poésie de l'imagination et du sentiment, la finesse et la force de la pensée, l'originalité de l'expression somptueuse, délicat, précise, suggestive et évocatrice.

Séparés en deux groupes, — les oraisons qui sont plutôt des louanges, et celles qui sont avant tout des supplications, — ces commentaires nous aideront mieux à prier Marie. Et, afin de ne pas interrompre la méditation du lecteur, de parti pris, M. Odin a négligé l'appareil ordinaire des citations, renvois, notes marginales et références scripturaires.

Enfin, ce ne serait pas trahir la pensée de l'auteur que de se servir de ce livre pour lectures publiques dans les soirs du Mois de Marie. Quelques pages lues, suivies de telle prière que l'on choisira auront pour l'assistance cet avantage de lui réapprendre de vieilles choses que l'on ne sait plus à force de les dire, et de lui révéler la grâce subtile, ou la poignante beauté, des oraisons que l'Église met sur nos lèvres du berceau à la tombe.

POUR MIEUX VIVRE, Réflexions et Conseils. Par Pierre BASTIDE, de la Compagnie de Jésus. Lettre-préface de S. G. Mgr de Lobet, Archevêque Coadjuteur d'Avignon. Un beau volume in-8 couronne. Prix franco : 11 fr. 50. Chez Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Vous qui vivez déjà bien, chrétiennement... Vous qui voudriez vivre mieux encore, et progresser en vie plus chrétienne, prenez ce livre non pas comme un livre de simple lecture, mais comme livre de méditation, donneur de conseils et suggestif de réflexions pour devenir meilleur, pour mieux vivre. Il parlera à votre âme la parole du cœur ; élevée mais familière, doctrinale mais pratique, austère mais condescendante. — Vous n'êtes qu'un bon chrétien ? Ce livre va vous sanctifier.

INSTRUCTIONS AUX FIDÈLES SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE. Par l'abbé Joseph BIARD. Un fort volume in-8 coquille. Prix franco : 21 fr. Chez Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

M. l'abbé Biard, l'auteur si apprécié de l'ouvrage : *Les Vertus Théologiques d'après les Épîtres de S. Paul* nous offre avec son nouveau livre un manuel d'une variété singulière et d'une richesse étonnante, qui peut aller franchement au devant de la critique.

Ces instructions sont aussi variées de ton et de forme que les multiples parties de la Messe, aussi complètes à tous les points de vue qu'on peut le désirer. Aucune monotonie dans la présentation des richesses historiques, dogmatiques, morales, mystiques de la Sainte Messe.

Non seulement le Clergé, mais aussi le peuple chrétien fera son profit de cette œuvre dont le style plaira beaucoup. Celui-ci est nerveux et d'une solide tenue avec même, cependant, des passages vifs pour un sujet aussi austère.

Les deux frères

LÉGENDE ARABE

Ceci n'est évidemment qu'une légende... N'y cherchez pas l'origine historique du Temple de Jérusalem.

Mais elle met en relief la beauté d'une bonne pensée.

Jérusalem était un champ labouré. Deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple ; l'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants, l'autre vivait seul ; ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes et en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était point marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même : " Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes, il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi le refuser." Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme : " Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler de ses fatigues ; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes, il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi le refuser." Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain, chacun des deux frères se rendit au champ et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils ; ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite, mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous les deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce mystère, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or, le lieu où une bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison à Dieu.

LAMARTINE.

JALOUSIE

- Son fiancé a énormément d'esprit.
- Ça ne m'étonne pas, il en dépense si peu !

Une goutte d'eau

Sur sa tige penchée,
Une fleur desséchée
D'abandon se mourait.
Sa senteur était douce,

Mais, sous son nid de mousse,
Nul ne la respirait.
Survint une fauvette,
Qui, voyant la pauvette

Déjà morte à moitié,
Pour cette abandonnée,
Avant le temps fanée,
Fut prise de pitié.

Aimable messagère,
Elle vola légère
Vers le prochain ruisseau,
Et, de son bec humide,

Dans le calice avide
Fit tomber un peu d'eau.
La fleur décolorée
But, et désaltérée

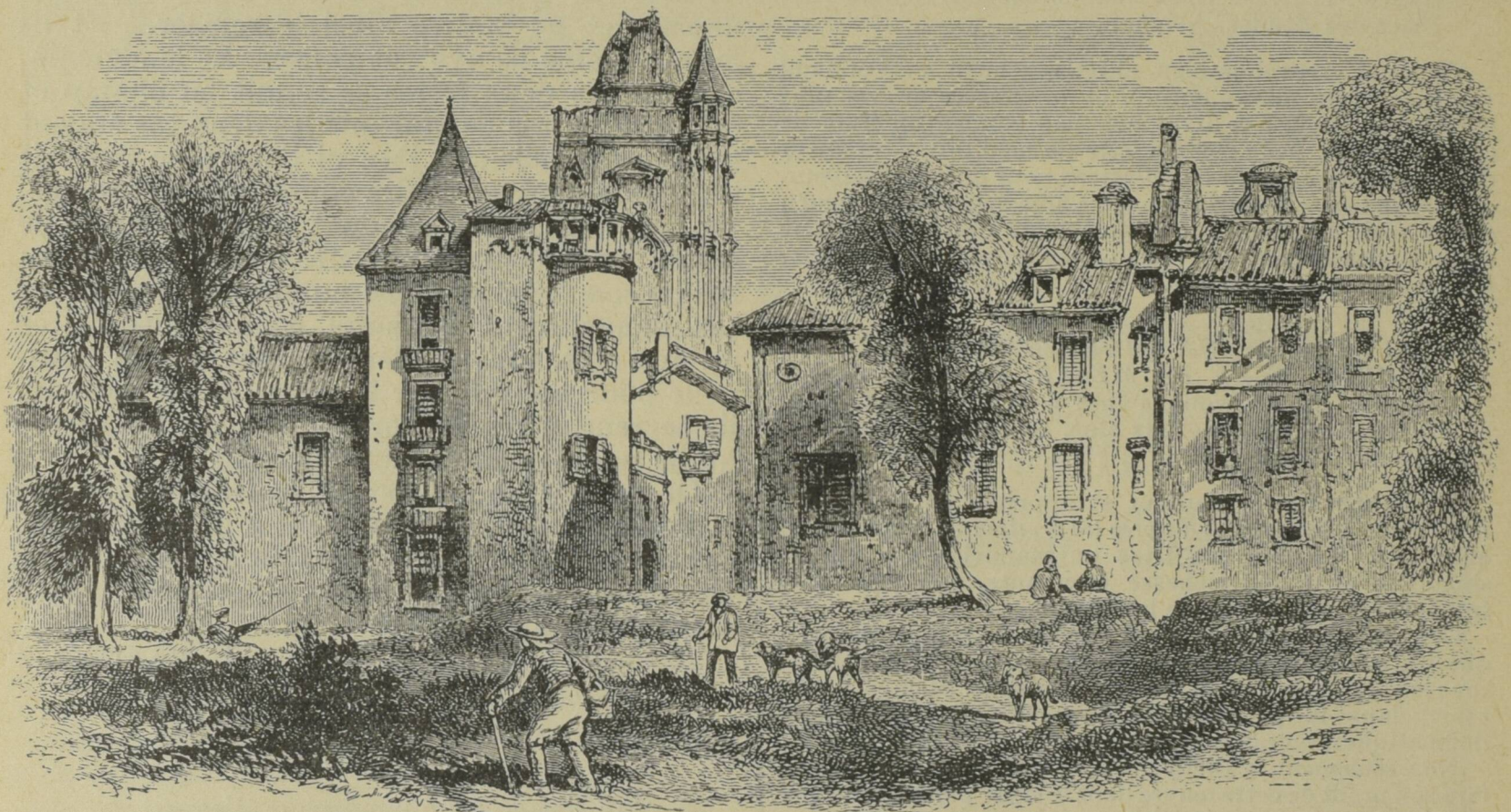
Leva sa tête en pleurs ;
Et la pure rosée,
En son sein déposée,
Lui rendit ses couleurs.

A l'âme solitaire
Qui languit sur la terre,
Sans amis, sans espoir,
Et jusqu'au fond blessée,

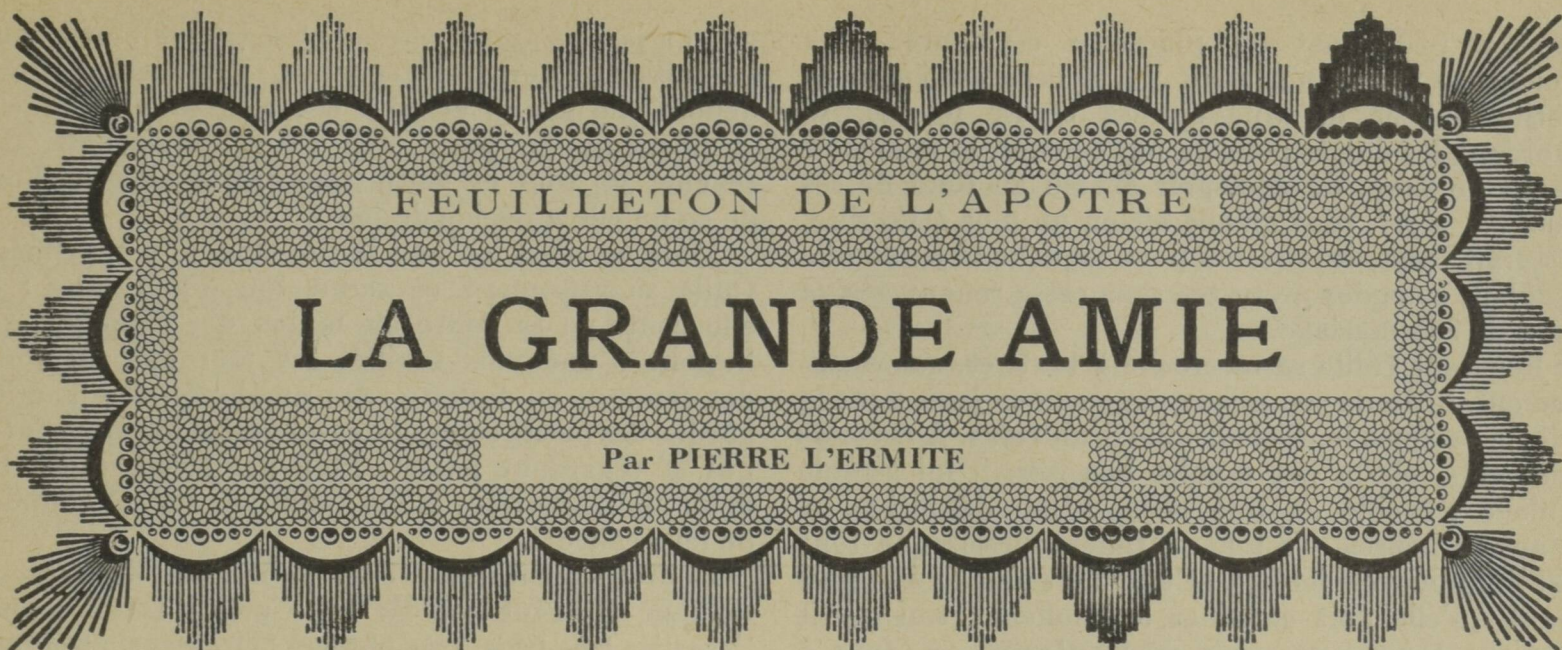
Du monde délaissée,
S'affaisse avant le soir,
Pour fermer sa blessure,
Pour que la nuit obscure

Cède la place au jour,
Que faut-il ? Un sourire,
Un mot où Dieu respire,
Une goutte d'amour.

Marquis DE SÉGUR.



LE CHÂTEAU DE BAYONNE, EN FRANCE



No 9

CHAPITRE XVI

C'est pourtant le premier pas de Jacques sur la route de l'épreuve : "*Wer will thranen ernten, muss liebe saen!*... Celui qui veut récolter des larmes doit semer l'amour... Ce proverbe, né dans le paysage mélancolique des bords du Rhin, va se réaliser pour le jeune gentilhomme.

Déjà, quand Odile est là, bien à côté de lui, qu'ils causent tous les deux, et devisent d'avenir, Jacques a vaguement l'impression que la jeune fille, si franche pourtant, cherche à distraire son attention et l'empêcher de trop regarder en elle...

Sans doute ! Mais Odile est sa fiancée, pourquoi ne lui laisse-t-elle plus voir son âme, puisque Jacques ne refuse pas la sienne... ? Pourquoi ne s'abandonne-t-elle pas d'une façon totale à la protection de son affection... ? Pourquoi un certain air grave de le regarder, comme si, tout en l'écoutant, elle suivait une sorte de conversation intérieure, d'où il serait exclu... ?

En réalité, si Odile cache quelque chose, si elle se tait, c'est qu'en parlant elle craint d'atteindre Jacques en plein cœur ; et la pauvre petite se dit : "Le malheur se connaît toujours trop vite, et l'espérance est encore un bonheur !"

Pourtant, cette silencieuse inertie doit fatalement finir ; et maintenant, Odile fait appel à tout son courage pour prendre une décision qui devient de jour en jour plus nécessaire.

Jusqu'alors, le mariage a été retardé pour quelques-unes des mille raisons légitimes qui surgissent aux époques graves où la vie s'aiguille dans un sens ou dans un autre, absolument déterminé. Mais à l'heure actuelle, Jacques a tout réglé, et, en apparence, rien ne s'oppose plus à ce que la jeune fille quitte l'Abbaye, et vienne à la Ferlandière, vivre à l'ombre tutélaire d'une affection qui se fortifie de tous les obstacles qu'elle rencontre.

Et, bien que ce jour soit le désiré des jours, Odile voit arriver l'heure de son mariage avec terreur... Oh ! ce n'est ni manque d'affection, ni cette hésitation particulière à tant de jeunes filles,

qui reculent devant une chose dès qu'elle est décidée. Odile a des raisons dont elle seule peut apprécier la gravité. Toutes pourraient se résumer dans ce mot bien prosaïque : sa santé.

L'habitude de vivre constamment auprès d'une personne fait que l'on constate assez difficilement les changements de son visage. Jacques s'était accoutumé à la pâleur d'Odile, à ses cheveux trop lourds, qui semblaient toujours lui incliner la tête vers le ciel, à ses yeux trop bleus, à ses mains d'un fini trop exquis. Non seulement il s'y était accoutumé, mais il aimait sa petite fiancée ainsi, cette frêle enfant d'un blond de rêve qui, dans toute sa personne, avait quelque chose d'aérien, une âme qui, par hasard, aurait eu le caprice d'un corps et souriait doucement au travers d'une enveloppe humaine tout illuminée d'elle.

Mais Odile pense autrement.

Souvent, quand elle est seule, loin des yeux de Jacques qui la soutiennent et la galvanisent, elle retombe sur elle-même, comme une plante trop frêle pour l'intensité de vie qui circule en elle, et il se produit tout à coup chez la jeune fille un accablement, une désespérance qui l'effrayent pour l'avenir.

Depuis l'accident de la chasse, où, violemment, elle a heurté cette branche dure dépassant sur la route, la fiancée de Jacques a vu sa santé, jusque-là délicate, mais résistante, peu à peu se modifier. Après avoir sommeillé en apparence, cette blessure invisible est devenue une sorte de point d'appel, et toute une série de phénomènes sont venus graviter autour de lui : symptômes très anodins quand ils sont isolés, très graves lorsqu'ils s'enchaînent d'une façon anormale et prolongée.

Toujours, Odile les a cachés, non pas qu'elle veuille négliger leur avertissement, elle est trop sérieuse et tient trop à son bonheur pour cela. Mais, prête à faire le nécessaire, elle ne voit pas pourquoi elle jetterait dans des vies aimées la longue angoisse des inquiétudes, quand il lui est si facile de circonscrire, à elle seule, toute sa préoccupation.

Comme chez toutes les nerveuses, sa figure change d'heure en heure, suivant l'impression du

moment ; Jacques en plaisante d'ailleurs assez volontiers ; mais s'il avait vu, à certains jours, sa petite fiancée étendue sur sa chaise longue, se mordant les doigts pour ne pas tousser, le mouchoir taché de sang, un désespoir absolu au fond de ses yeux... alors, sans qu'elle ait eu un mot à lui dire, il aurait compris la raison pour laquelle la jeune fille reculait, sous des prétextes sans cesse renouvelés, la date de son mariage.

Pourtant Odile se raccroche à tout, et, courageusement, lutte de son mieux pour ne pas jeter dans la vie de Jacques la douleur folle d'un refus. A certains moments, elle a des espoirs insensés, il lui semble qu'elle s'éveille en une résurrection définitive. A d'autres heures, c'est le sentiment précis que tout est fini pour elle ici-bas, et que c'est plus loin et plus haut qu'elle doit chercher le bonheur ; son esprit devient comme ces ciels de printemps où, tour à tour et très vite, sur des profondeurs bleues, passent des nuages de deuil ; où la chaleur exquise du renouveau se glace subitement sous un vent du Nord, qui tue jusqu'à l'espérance des bourgeons.

Dans la circonstance, Odile se place uniquement au point de vue du bonheur de Jacques ; et il lui semble qu'elle le respecte, qu'elle le prolonge par son silence ; mais le jour où elle sera certaine, dans un sens ou dans un autre, alors elle se propose de parler clair : elle ne veut épargner à ses amis que les affres inutiles des irrésolutions.

Un jour, après avoir bien réfléchi, tourné et retourné la question sous toutes ses faces, Odile s'arrête à une idée qui devient définitive ; et, sous prétexte d'achats, prend le train pour Paris, seule avec une vieille femme de chambre.

Jamais elle n'y est venue dans ces conditions.

Ce fut par une journée d'août, lourdement chaude ; le soleil, ardent sur l'horizon, rebondissait en notes brutales à la façade de toutes les maisons, transformait chaque rue en une sorte d'étouffoir, où le bitume s'écrasait comme une pâte molle sous les pieds ; la foule indifférente encomrait les trottoirs, produisant dans l'âme de l'affectueuse petite Odile quelque chose comme une impression de désert, de solitude sans fin, dans le bruit et l'énervement de tout.

La pauvre enfant, lasse et triste, parce qu'elle se sent malade et seule, marche sans rien dire, mais non sans beaucoup penser.

Est-il possible de vivre dans cette poussière et cette buée chaude, les uns sur les autres, au milieu de cette fièvre qui semble agiter tous les gens qu'elle rencontre... ?

Et elle jette un regard de compassion aux jeunes filles de son âge dont elle entrevoit le teint jaune et le profil tiré au travers des vitres des magasins, obligées d'être toujours aimables avec tous les clients, et de porter, le sourire aux lèvres, le poids du jour et de la chaleur.

... Où est-il, le petit coin ensoleillé et tranquille qu'arrose la Jouine, au bord du jardin de l'Abbaye... ? Que fait Jacques... ? Cherche-t-il la vraie raison de cette fugue à Paris... ? Comme un oiseau

qui n'a jamais quitté son nid et se trouve tout à coup au milieu d'horizons inconnus, Odile est à Paris depuis une heure, et déjà elle sent monter en elle la nostalgie du pays, une envie déraisonnée d'y revenir, là, tout de suite, sans même aller au bout de ce qu'elle a décidé de faire.

Mais ce n'est qu'une impression vite réprimée ; Odile se raisonne : ce serait fou d'agir ainsi ; et elle continue sa route au milieu des camelots qui hurlent d'une voix éraillée les journaux du jour, des femmes en toilette, des employés, des gamins hardis, des petits commis des magasins de nouveautés qui la regardent passer, l'œil gai et narquois, les deux mains derrière le dos, appuyés sur les coupons de leur calicot.

Heureusement pour elle, la maison du fameux docteur Holtaut est là, tout près ; Odile monte l'escalier très frais, très obscur, lentement, étouffant ses pas sur la moquette épaisse, et, déjà impressionnée, sonne au troisième.

Une bonne quelconque ouvre et fait entrer les deux femmes dans un salon riche, mais d'une désespérante banalité. A cette heure d'angoisse, Odile voudrait que ce salon eût quelque chose de grave et de consolateur comme le salon d'un prêtre. Ce n'est pas le cas chez le docteur Holtaut, amateur sans foi de bibelots sans goût.

Six personnes étaient assises là, ennuyées, silencieuses, avec ce visage particulier, cette attitude navrante de plus ou moins condamnés à mort qui attendent leur sentence.

Odile, gênée, prend place dans ce salon avec sa femme de chambre ; mais pour peu que sa robe chante, ou qu'elle fasse un mouvement, des yeux se lèvent, la regardent, l'examinent, la détaillent... On se pose évidemment des questions sur la jeune fille ; un gros monsieur, installée devant elle, et qui souffle dans son fauteuil, la dévisage d'une façon gênante.

Odile a rarement eu un visage aussi inquiétant ; plus belle que jamais, mais d'une beauté étrange, d'une pâleur d'au-delà, avec cette expression particulière que Schwab sait donner à ses évocations wagnériennes ; un corps que l'âme émacierait. La jeune fille sent monter en elle, avec une intensité nouvelle, deux sentiments qui la torturent : l'inquiétude exaspérée de son bonheur et de sa santé, et la peur de sortir de son indécision en apprenant ce qu'elle redoute.

Pour se distraire un peu, et surtout pour s'empêcher de penser, elle veut essayer de lire ; mais hélas ! sur les guéridons du salon, il n'y a que les banalités criantes que savent mettre les médecins qui reçoivent tout le monde et ne veulent froisser personne, amusettes quelconques, journaux de modes, bons mots, destinés à de pauvres gens qui vont peut-être mourir...

Chaque fois que s'ouvre la porte du cabinet de consultation, Odile a de plus en plus l'impression qu'on fait un appel de condamnés. D'ailleurs, pense-t-elle, nous le sommes tous ici-bas ; seulement, au lieu d'avalier la coupe d'un trait, avec un beau

geste, comme un soldat frappé au cœur en plein champ de bataille, les malades comme elle doivent contempler la mort, en savourer lentement toute l'ignominieuse amertume, assister heure par heure à la destruction partielle détaillée, de tout leur être, de ce corps si harmonieux, qu'il lui eût paru si naturel de conserver toujours ainsi ! En son cas particulier à elle, comme la science orgueilleuse semble impuissante !... et si elle va à ce médecin, c'est uniquement pour avoir une raison à donner, là-bas, au Val, et ne pas se jeter en dehors des routes battues !

Ce fut dans cette disposition d'esprit que, laissant sa femme de chambre au salon, elle pénétra dans le cabinet du médecin.

Le docteur Holtaut est petit, gros, court, la moustache dure, plantée en brosse, les mains velues et courtes, les ongles droits.

Dans le monde médical, le docteur passe pour un savant, très savant mais bourru. Odile connaît sa réputation ; et la franchise brutale qui le caractérise a constitué pour elle la seule raison de venir le trouver, car elle garde toute confiance au médecin de sa famille ; mais il lui aurait tellement enveloppé la vérité, qu'avec l'invincible espérance chevillée au fond de tout cœur humain la jeune fille serait sortie de chez lui sans l'indication précise dont elle ne peut plus se passer.

— Docteur, dit Odile d'une voix qu'elle veut rendre ferme, je viens vous trouver, car on m'a assuré que vous parlez toujours franchement...

Le médecin rogua quelque chose qui devait signifier "oui".

— Voulez-vous, continue Odile, me donner votre parole de me dire la vérité... ?

— Oh ! pas tant de manières !...)

— Eh bien ! une question... : Que pensez-vous d'une jeune fille poitrinaire qui se marie... ?

— Une jeune fille qui, se sachant tuberculeuse, contracte mariage, est une égoïste féroce et une criminelle !

— Auscultez-moi !...

Tout de suite, le docteur l'ausculte presque brutalement, sa grosse tête de loup la heurtant sans délicatesse... ses doigts courts et carrés lui frappant durement la poitrine d'un geste pressé qui va droit au fait... sa voix rude jetant à chaque instant des exclamations de scientifique mécontentement, des "pas fameux !... mat !... submat !..." qui font frissonner Odile, jusqu'au moment où, arrivant au pauvre côté droit, le médecin se met tout simplement à jurer comme s'il avait été à la terrasse de son café.

L'examen est terminé, le docteur Holtaut regarde la jeune fille en face, durement :

— Et... c'est vous... qui avez la prétention de vous marier... ?

Odile soutient son regard.

— Oui, docteur.

— Eh bien !!!

— Eh bien... ? répète la jeune fille, avec une expression intense d'interrogation.

Tout brutal qu'il est, le médecin hésite : Odile est là, en face de lui ; sa vie entière semble être passée dans son regard, une vie suppliante, un âme qui implore au fond de deux yeux d'un bleu d'infini.

Et devant cette jeunesse et cette beauté, le docteur recule, se dérobe, cherchant une raison de se fâcher pour ne pas s'attendrir.

C'était assommant ces traquenards !... Après tout, le moral était aussi pour quelque chose dans les guérisons, et si les malades eux-mêmes tendent des pièges et acculent le médecin à des réponses définitives... alors, tant pis pour eux !... ils s'enlèvent de gaieté de cœur la foi et l'espérance, deux leviers qui font les miracles !...

Mais Odile ne l'entend plus... le docteur peut dire tout ce qu'il veut, la jeune fille s'est jetée sans un mot, sans un cri, sur le divan de cuir, comme une morte.

Et, en effet, c'est bien une morte qu'il a devant lui... morte à l'espérance, pauvre petite, car elle est morte à l'amour ! Les yeux dilatés d'épouvante, elle regarde dans le vide comme si, là, devant elle, se profilait déjà la route affreuse où se traîne la malade, avec ses tristesses, sa solitude et ses vulgarités, la maladie entraînant sa jeunesse toute palpitante, vers le rivage glacé... vers l'inconnu ! vers la mort !...

Mais elle ne peut pas s'attarder là... les clients attendent tout près, dans le salon ; le docteur va... vient... les deux mains derrière le dos, en homme impatienté de la scène... A Paris, il faut savoir souffrir vite, et discrètement.

Alors la jeune fille se lève, tremblante encore, étourdie du coup ; elle va sortir... mais elle pense qu'elle voit ce médecin pour la première et la dernière fois : "Revenir ici... ? jamais ! Donner son adresse à l'Abbaye pour la note... ? encore moins !"

Elle met trois louis sur le bureau, et comme le médecin, étonné de l'honoraire, remercie :

— Mais... non, docteur, je vous en prie, répond-elle d'une voix très douce, presque brisée... vous m'avez rendu service... un dur service... mais duquel je vous suis pourtant reconnaissante... Figurez-vous... j'hésitais !...

Le docteur, en frottant sa barbe, balbutie quelque chose qui voulait être une consolation.

— Il ne faut pas se désoler trop vite ; tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir... il a vu des choses extraordinaires à l'hôpital, quand il était interne... Ainsi lui-même avait disséqué des vieillards de quatre-vingts ans, qui étaient tuberculeux depuis trente ans au moins ! Après tout, la jeunesse ne dit jamais son dernier mot ; et puis, il fallait prendre des précautions !... beaucoup de précautions !... Vous devriez habiter la campagne, Mademoiselle ! excellente... la campagne !...

— Je l'habite toujours.

— Ah ! C'est très bien... continuez !...

Odile écoute un instant, par politesse ; puis, jugeant qu'elle a suffisamment sacrifié au monde, elle s'incline devant le docteur :

— Adieu, docteur ! . . .

Elle part, s'observant devant sa femme de chambre, s'efforçant de paraître s'intéresser aux mille riens de la rue. C'est l'heure de la sortie de Condorcet, les enfants s'échappent du lycée et courent avec de grands cris sur les trottoirs : un tout petit, habillé en marin et qui fait le fou, vient se jeter dans la robe d'Odile et, tout rouge de plaisir, s'excuse gentiment. Odile le relève, le garde quelques instants dans ses bras ; c'est un blond comme elle, mais avec des yeux noirs où s'allument des éclairs de vie . . .

— Comment vous appelez-vous, mon petit ami . . . demande-t-elle . . .

L'enfant se dresse tout droit dans son complet bleu de ciel, et, fier comme Artaban :

— Mademoiselle, je m'appelle Jacques ! . . .

Et Odile pense, en suivant du regard le petit qui s'éloigne au bras de sa bonne :

— Le mien aussi se serait appelé Jacques ! . . .

Cet incident, qui aurait dû exaspérer sa douleur, semble l'apaiser, la fondre en une sorte de désespérance résignée. Odile regarde la foule qui circule autour d'elle, comme si déjà elle n'était plus de ce monde ; car elle entre maintenant dans la grande famille des souffrants, de ceux qui n'ont plus que leur corps sur la terre, et dont l'âme attend douloureusement, dans la privation de tout l'heure de la délivrance . . .

La jeune fille, tout en réfléchissant, arrivait alors devant l'église Saint-Roch ; elle eut l'idée d'y entrer.

La grande église était silencieuse, et ses murs épais semblaient l'isoler complètement au milieu de la fièvre de la foule. Devant la plupart des chapelles, quelques personnes priaient. "Une femme qui rencontre un autel à toujours quelque chose à lui dire", écrivait le poète. C'est bien aujourd'hui le cas d'Odile.

Elle monte de chapelle en chapelle, jusqu'à celle de l'Agonie, à gauche de la grande nef, et elle s'y arrête comme si c'était là que Dieu l'attendait.

Il peut être maintenant 5 heures du soir ; le soleil, glissant au travers des vitraux, éclaire le marbre où le vivant Christ agonise, les bras tombés, les mains lasses, la face douloureuse levée vers le ciel : "Mon Père ! . . . Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné . . . ?"

Odile, les yeux sur la statue, répète comme une lamentable litanie la même prière :

— Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonnée . . . ? Pourquoi l'amour a-t-il grandi dans mon cœur, s'il doit devenir pour moi une souffrance de plus ? . . . Seigneur, je ne comprends pas ! . . . mais ayez pitié de ma faiblesse . . . Ayez pitié de *lui* aussi ! . . . Ayez pitié de ceux qui s'aiment et qui vont être séparés ! . . . Ayez pitié de l'isolement de nos cœurs ! Ayez pitié des objets de ma tendresse ! . . . Mon Dieu, j'ai peur . . . Je souffre ! . . . il fait noir autour de moi . . . je ne veux pas partir encore ! . . . Si vous voulez, vous pouvez me guérir . . . Non ! il n'est pas possible que vous usiez de votre puissance pour torturer ainsi vos créatures, car vous avez souffert pour nous tous ! . . . Seigneur ! laissez luire dans mon

ciel l'étoile du bonheur ! . . . Comme les malheureux qui se jetaient à vos genoux, au temps de votre vie mortelle, et suppliaient pour leur guérison, je me traîne vers vous, abattue, humiliée ; je ne suis rien, vous êtes tout ! . . . Guérissez-moi, parce que je l'aime et que vous êtes amour ! . . . Guérissez-moi, parce que vous êtes doux et humble de cœur ! . . . Guérissez-moi, car vous avez dit : "Venez à moi, vous tous qui pleurez, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai . . ." Guérissez-moi, parce que mon père, quand j'étais tout enfant, joignait mes petites mains devant vous en me disant que vous étiez le *bon* Dieu ! . . . C'est le premier nom sous lequel je vous ai connu . . . c'est la seule perfection que je veux savoir de vous . . . Oui, vous êtes *bon* . . . je le crois . . . infiniment *bon* ! . . . Christ *bon* ! . . . *Bon* Jésus ! . . . Pitié ! . . . Pitié ! . . .

Mais dans l'église immense, le Christ de marbre semble fixer de son froid regard le frêle créature que la douleur courbe à ses pieds. On dirait la pierre insensible, habituée, dans ce Paris, à voir monter autour d'elle le flot gonflé des douleurs humaines, et qui entend sans s'émouvoir les cris qu'arrachent aux âmes les grands coups du malheur.

— . . . C'est trop dur ! . . . Ah ! mon Dieu ! fait Odile, presque à haute voix, dans la nef déserte . . . Pourquoi ne me répondez-vous pas . . . ?

Et elle s'en va sans un mot de consolation, sans une parole de pitié, sans une goutte d'eau tombant sur la fièvre de son cœur ; pauvre chose humaine, épave perdue dans l'océan parisien, créature de souffrance durement marquée, sur son front trop blanc, du signe prochain des vaincus de la vie : "Mon Dieu ! . . . mon Dieu ! !"

Odile se jette dans une voiture, et, sans plus songer aux différentes affaires qu'elle avait voulu régler, revient à la gare du Nord, et prend le premier express pour le Val d'Api.

*

* *

La demie de 6 heures sonnait au cadran quand Odile descendit sur le quai de la nouvelle gare du Val.

Comme elle n'avait prévu personne, ni de son départ, ni de son retour, elle dut louer dans la ville une victoria pour revenir à l'Abbaye. Dans sa disposition d'esprit, cette nécessité de s'occuper de choses matérielles lui fait un peu de bien, en la forçant à distraire sa pensée. Mais elle se sent si faible, si lasse de tout, qu'elle fait arrêter sa voiture au presbytère, et demande à sa femme de chambre de continuer jusqu'à l'Abbaye, afin qu'on n'y soit pas inquiet.

L'abbé Hans se promène de long en large dans le jardin, en disant son bréviaire.

Odile, qui est entrée sans même sonner, ne s'excuse pas, ne dit rien, mais tout parle en elle un langage effrayant : il y a sur son visage un tel abattement, une telle désolation, que l'abbé Hans aussitôt la fait asseoir sur un banc qui domine toute la campa-

gne, dont la solitude s'illumine maintenant, des clartés radieuses du soleil couchant.

— Et là, tout près du vieux prêtre, Odile, pleure d'abord en silence ; puis elle raconte les désespérances de la journée ; alors sa voix s'anime en des éclats de douleur au milieu de cette nature qui semble mettre son silence et son mystère au service de la libre expression des révoltes de la jeune fille...

L'abbé Hans peut dire ce qu'il veut !... Non, Dieu n'est pas bon !... et c'est fini maintenant entre elle et lui. Le peu de foi qu'elle a conservé dans son cœur s'en va maintenant comme une feuille desséchée devant la tempête !... De Saint-Roch, elle est sortie en païenne, sans même un signe de croix !... Comme elle ne priera plus, les choses iront très vite... et elle attendra son sort, en fataliste, rivée à ce poteau de l'existence, et bénissant le jour où le destin la délivrera... Oh ! le malheureux jour où elle a reçu une vie qu'elle ne demandait pas !... Et quelle vie !... Une existence sans affection possible, où elle se heurte partout, dans la nuit du doute, du chaos des événements !... Une vie qui se déroule comme une énigme douloureuse, dans le silence absolu, dans l'anéantissement d'un Dieu qui se cache, qui se dérobe aux mains tendues... qui reste sourd aux prières les plus affolées... et qui prétend exister !... être bon !! infiniment bon !! La vie, dans cette ironie suprême des choses... mille fois valait-il mieux n'en pas jouir !!

— Ne dites pas cela, Odile ! interrompit l'abbé Hans.

C'est pourtant sa pensée, et l'expression de la vérité... Oh ! le beau rêve qu'elle avait fait pour aboutir sur une telle déception !... Oui, il y avait de la part de Dieu une sorte de férocité à mettre devant ses lèvres la coupe délicieuse, pour l'éloigner ensuite en la repoussant, elle, d'un grand coup dans la poitrine !... de lui faire entrevoir l'envolée à deux dans l'azur ; et, quand elle s'était bien habituée à l'espérance, de lui rabaisser brutalement la tête vers une tombe entr'ouverte !...

... Car c'est son horizon désormais : une ombre qu'elle contemplerait un an, deux ans... trois ans, jusqu'au jour où définitivement on la coucherait dans la froide terre... pour toujours !... avec de la terre dans les yeux !... dans la bouche !... elle si jeune ! qui avait soif de vivre !... qui voudrait boire la vie comme elle buvait là le soleil qui inondait la plaine dans un éblouissement de chaleur et de lumière... S'il était possible de parler de mort... de prononcer le mot affreux devant un tel épanouissement de vie !... Encore un raffinement de plus ! Et puisque Dieu se complaît dans la torture des âmes, oh ! comme il doit être content ce soir, car je souffre !... Oh !... que je souffre !!

Et le vieux curé considère la jeune fille, abattue comme son Maître au jardin des Oliviers ; et il la laisse maintenant parler... Qu'elle dise bien tout ce qu'elle a sur le cœur... qu'elle jette là toutes ses objections, toutes ses révoltes à ses pieds !... A de tels moments, et pour certaines natures, l'attitude effrayante, c'est le silence : le Christ lui-même, tout

Dieu qu'il est, parla à son heure douloureuse, et devant l'angoissant problème ne put retenir l'interrogation de la nature affolée par la douleur : “ Mon Père... Mon Père !... pourquoi m'avez-vous abandonné... ? ”

Et comme le prêtre ne répond rien, attendant quelques secondes encore, troublé peut-être lui, même dans sa sensibilité de père, s'il ne l'était pas en son intelligence de prêtre :

— ... Je souffre !! répète Odile en une intense interrogation.

— Chère enfant !

— Mais pourquoi le bon Dieu... pourquoi “ Dieu ” — reprend-elle tout court — me fait-il souffrir ainsi... ? Vous êtes son ministre... vous me devez la réponse !

— Etes-vous assez forte pour l'entendre ?

— Oui !

— Ma bonne petite Odile, quand vous me posez cette question, vous ressemblez à un jeune soldat qui, tout affolé sur son premier champ de bataille, s'écrierait : “ Qu'ai-je donc fait à mon général pour qu'il m'expose ainsi aux choses horribles de la guerre... ? ” “ On lui dirait : “ Vous êtes soldat, c'est précisément pour cela ! ” Dans le combat de la vie, tout le monde est atteint : la plaine aujourd'hui a souffert du soleil qui dorera ses épis demain ; et nous, pauvres créatures d'un jour, qui nous agitions une heure, nous souffrons de choses qui nous préparent aux splendeurs radieuses des éternités... Comme le feu purifie l'or, la souffrance brûle en nous les alliages mauvais, et ne laisse au fond de son creuset que le meilleur de nos âmes... ”

Que dis-je, Odile, dès ici-bas, la souffrance nous auréole... Je vous ai toujours beaucoup aimée, et vous me prouvez à cette heure que vous l'avez compris ; pourtant dès aujourd'hui, certainement, je vous aime mieux et davantage que jamais, car, sur votre cher front, si délicat pourtant, je vois se poser, s'incruster le cercle rouge de la douleur !... car vos yeux ont pleuré !... car, en vous voyant, j'ai senti que la souffrance passait et vous sacrait “ belle ” de la beauté sainte des malheureux, *res sacra miser*... ! C'est un effrayant mystère ? sans doute !... et pourtant c'est de douleurs que toutes les beautés sont faites... la mère ne serait pas mère si elle ne souffrait pas ; et sans les horreurs des guerres on ne connaîtrait pas l'héroïsme du soldat ! Allons, Odile... dites-moi que vous ne vous révolterez pas, qu'après avoir accusé Dieu vous vous mettez à genoux devant lui : “ ... Oui, ô mon Christ, vous n'avez pas menti quand vous avez dit : Bienheureux ceux qui pleurent ! Oui, je sais que vous êtes là !... vous me regardez de vos grands yeux divins, vous souffrez de ma douleur !... En étendant les mains, je pourrai vous saisir au travers du voile des choses visibles... vous vous reculez, mais jusqu'à demain seulement, où vous m'étreindrez alors comme on serre dans ses bras le frère d'armes qui a bien lutté... ”

— Et si *demain* n'était qu'un rêve... ?

— Non, c'est *aujourd'hui* qui est un rêve... un mauvais rêve!... un cauchemar d'où l'on s'éveillera, les yeux pleins de splendeurs d'au-delà!... *Demain* ne peut pas ne pas être!... c'est lui qui met cette inquiétude en nous!... c'est lui qui fait surgir tous ces points d'interrogation affolants, afin de provoquer en nous des actes de foi : "... Oui, Seigneur, vous êtes bon!... vous êtes doux!... vous êtes suave!... Je le crois malgré la révolte de mon être. De mon cœur déchiré par la souffrance monte et s'épanouit vers vous la fleur d'espérance... et, au milieu des ténèbres d'ici-bas, je vois déjà poindre la première lueur des aurores de l'immortalité!..."

Odile, assise à la table du jardin, écoute le prêtre ; et, sans réagir, les yeux perdus vers la ligne lumineuse qui ourle d'or tout l'horizon, laisse entrer en elle les paroles de l'abbé Hans.

— Ah ! Monsieur le curé, priez pour que j'aie la foi !

— ... Oui, je prierai pour cela, et pour que vous soyez heureuse !

— Heureuse !... s'écrie Odile avec une nouvelle révolte...

— ... Oui, heureuse, répète l'abbé, en accentuant encore l'expression de sa foi... heureuse même au milieu de vos larmes !...

— ... Non... Monsieur le curé, il n'y a plus de bonheur pour moi ici-bas... c'est un mot qu'il faut rayer de ma langue... Être heureuse !... fait-elle avec un sourire amer, si vous saviez comme vous demandez là une impossibilité criante

— A vous, ma petite Odile... je puis tout demander !... Ah ! j'aurais devant moi une nature vulgaire, écrasée comme vous l'êtes par la douleur, je lui dirais : " Mariez-vous !..." Malgré la parole du docteur, c'est votre droit absolu, fussiez-vous agonisante !... Mais vous, Odile, je vous encourage dans votre voie, je pense avec votre grand cœur, que ce serait mal, que ce serait égoïste, pour un éclair d'amour, de jeter sur la terre des êtres infériorisés, malades, qui, plus encore que vous, payeraient le lourd tribut à notre vallée de larmes... Une poitrinaire, quand elle s'appelle Odile, ne se marie pas sur terre ; et elle n'en aime que plus, et n'en est que *mieux* aimée !... O bienheureuse Odile, vous mourrez jeune et vous vous plaignez ! alors que vous devriez chanter votre bonheur, et vous dire heureuse entre toutes les heureuses ! Les anciens eux-mêmes ont écrit : " Celui que les dieux aiment meurt jeune !..."

— Mais Jacques !... s'écrie Odile en se levant... il reste, lui !

— Vous l'aimez... ?

— Oh ! si je l'aime !...

— Eh bien ! chère petite Odile, à tout jamais, remerciez Dieu qui vous juge digne de l'étroit sentier... qui épargne à votre délicatesse toutes les vulgarités nécessaires ici-bas, à vos ailes déjà ouvertes toutes les éclaboussures de nos humiliations... Si vous aviez vécu, vous auriez descendu le mélancolique versant de notre existence hu-

maine... Après avoir été la radieuse fée du Val d'Api, vous seriez devenue une vieille... Votre corps fatigué se serait appesanti sur votre âme et sur elle, peut-être, aurait laissé quelque chose de sa moindre beauté, car on ne marche pas impunément de longues années sur la terre. C'est pour cela, que le Christ aimait tant les petits enfants, parce que, dans leur âme, l'œuvre de Dieu est encore toute fraîche, et que leurs cœurs doivent avoir quelque chose de la pureté de leurs yeux... Si vous partez bientôt, Odile, vous partirez sans avoir descendu !... vous partirez à votre apogée !... Vous ne laisserez dans l'âme de Jacques que le souvenir d'un amour exquis... Vous serez la fleur qu'on a vue le matin toute fraîche de rosée, toute caressée de soleil levant, toute parfumée de jeunesse, et qu'on n'a pas trouvée flétrie par le poids du jour et de la chaleur, foulée par la brutalité des passants et les duretés de la vie !... Oh ! bienheureuse Odile, qui allez partir, laissant un tel charme sur la seule chose qui nous reste ici-bas dans la déroute de tout... le souvenir !.....

*

* *

Le vieux prêtre avait dit cela très simplement, comme un père qui console sa petite fille, comme un ami qui parle à un ami, comme un pasteur qui, tendrement, panse la blessure de l'agneau ensanglanté aux épines de la route.

Quand il eut fini, Odile pleurait en silence, les yeux perdus vers l'immensité lumineuse, comme si elle était hypnotisée déjà par l'aurore du jour qui ne doit pas finir...

Quelques instants, le bon curé la laissa seule ainsi avec elle-même, dans l'atmosphère apaisante du jour finissant : on eût dit la statue vivante de la désespérance humaine sur laquelle, par pitié, seraient descendus quelques rayons d'en haut.

Puis, comme pour la rappeler ici-bas : " Odile !" murmura-t-il de sa voix doucement forte de père.

La jeune fille tressaillit, se leva, et avec un geste d'inexprimable reconnaissance :

— Vous êtes bon !...

— Dieu est meilleur... infiniment !

— Vous répéterez, n'est-ce pas, à Jacques ce que vous venez de me dire...

— Je le lui répéterai.

— Et quand je partirai, vous serez là... Et après... vous l'aimerez, lui, n'est-ce pas, vous ne l'abandonnerez jamais ?

— Jamais !

— Adieu, Monsieur le curé ; j'emporte vos paroles comme une douceur et une consolation... Priez pour moi, beaucoup pour moi !...

Le jardin du presbytère avait une charmille qui conduisait à l'église. Odile la prit, entra dans la chapelle de la Sainte-Vierge, et alla se jeter à genoux sur le petit banc de bois des orphelines. Encore une fois, elle essaya pendant quelques instants de prier : par délicatesse, l'abbé Hans la laissa toute seule pour ce dernier effort de la journée, s'associant de

son jardin à la supplication éplorée qui, du cœur de la pauvre enfant, devait monter vers Dieu.

Puis elle se leva ; et lentement, comme si les épaules portaient le poids d'un monde, elle sortit sur le cimetière et prit le petit sentier que, deux ans auparavant, elle avait descendu au bras de Jacques, le jour de ses fiançailles... Comme jadis, le soleil lui fit fête, mais un soleil plus chaud et qui disait la moisson toute proche. Dans le lointain, la Ferlandière semblait attendre, dans la splendeur du soir. Les yeux fixés sur les fenêtres du château qui étincelaient d'or et de pourpre, Odile s'arrêta ; et là, dans le silence des champs, dans la grande solitude amie, la jeune fille étendit les bras, et, avec un accent déchirant, une dernière révolte d'un cœur qui, se matin, espérait encore :

— Jacques ! cria-t-elle... Jacques !... adieu ! !

CHAPITRE XVII

Le lendemain, dans l'après-midi, Odile, assise à sa fenêtre, brode, pour se distraire un peu, la croix d'une chasuble destinée à la très pauvre église de Fumeçon, quand, sur la route, elle aperçoit Jacques qui vient lentement à pied, causant avec l'abbé Hans.

A leur vue, le cœur de la pauvre enfant se serre. Ainsi le moment redouté entre tous arrive ; elle est sur le point de voir Jacques, Jacques qui connaît la vérité maintenant... et, déjà, elle est épouvantée du contre-coup que sa décision doit produire dans l'âme si entière de son fiancé. Les roseaux plient dans la tourmente, mais les grands chênes des bois cassent net sous l'orage...

A mesure qu'ils s'approchent, que la silhouette de Jacques s'encadre plus précise entre les peupliers de la route, Odile l'observe avec une anxiété grandissante : le vieux curé parle lentement, sans s'animer... Le jeune homme écoute, les yeux à terre, les traits tirés, l'air calme pourtant. Oh !... si elle pouvait disparaître tout à l'heure... éviter la rencontre, ne pas avoir à recommencer, plus douloureusement encore, une seconde entrevue semblable à celle d'hier ! Il y a des moments dans la vie où l'on voudrait pouvoir rentrer sous terre et n'avoir pas à intervenir dans des questions dont toutes les issues sont effrayantes. Tout plutôt qu'une explication. C'est aujourd'hui le cas d'Odile.

Et les questions se posent affolantes à son esprit ; Jacques va-t-il accepter sa décision... ? la discuter... ? ou la rejeter... ?

Pendant que les pensées de la jeune fille se précipitent ainsi et de telle façon que toute conclusion devient impossible, les deux hommes approchent, et Odile en est toujours à chercher une ligne de conduite que la petite barrière blanche du cottage voisin s'ouvre... encore quelques pas... et Jacques entre dans l'Abbaye avec l'abbé Hans.

Odile le regarde, hésitante...

Aller à sa rencontre, comme jadis au temps du bonheur... ? Il lui semble que c'est devenu impossible !... Elle se sent comme clouée au plancher

et n'a que le courage d'attendre. Mais Jacques tout d'un coup lève la tête, aperçoit sa fiancée, toujours assise à la fenêtre, et, d'une voix qui ne veut pas trembler :

— Odile, nous permettez-vous de monter ?

Elle fait de la tête un signe troublé qui doit vouloir dire "oui", et, quelques instants après, l'abbé Hans d'abord, puis Jacques, pénètrent dans la chambre d'Odile.

Elle est là toute seule, la pauvre petite, blottie contre la fenêtre, tel un oiseau blessé au coin de son nid ; Jacques s'avance vers elle, lui relève la tête, prend ses pauvres mains dans les siennes ; et comme elle baisse le front sur l'épaule de son fiancé, sans prononcer une parole ;

— Odile !... lui dit Jacques très doucement, vous avez cru cela possible... ? Vous avez pensé qu'une simple question de santé devait tout rompre entre nous !... Vous ne savez donc pas à quel point je vous aime et ce que j'aime en vous ?...

Comme le lierre qui étroit le chêne, il me semble que nos deux vies sont tellement enlacées, que déjà l'on ne peut plus comprendre l'une sans l'autre... Comme l'abeille soupire après la fleur, comme la plante demande la rosée, comme l'exilé pense à la mère-patrie, ma vie a besoin de la vôtre et ne peut se continuer sans elle ! Nous séparer ? Qui donc, Odile, pourrait le faire ?

La maladie ?...

Mais ce que j'aime en vous, c'est votre personnalité, c'est votre âme exquise... et la maladie est impuissante contre elle !... Elle peut s'acharner sur le vêtement fragile de votre corps, mais le corps est l'habit, le domestique, l'humiliation, la misère ; et le diamant est-il moins précieux parce que l'écrin n'est pas inaltérable comme lui... ?

La mort... ?

Mais si vous partiez, votre souvenir resterait mon unique étoile dans l'avenir, comme votre espérance le fut dans le passé... j'irais demander quelque chose de vous à tous les êtres, même inanimés, au milieu desquels vous avez vécu.

Quand le vent soufflerait dans les grands bois... quand les feuilles des arbres caresseraient mon visage, j'aurais peine à ne pas me dire que c'est vous, vous qui seriez là, auprès de moi... et le soir, quand je lèverais la tête vers l'infini silencieux, il me semblerait, que, de là-haut, vous me regardez, que vous me souriez derrière le voile ténu, la misère des choses matérielles... que vous êtes là invisible, mais présente autour de moi, comme une expression de la bonté divine qui a dit : " Il n'est pas bon que l'homme soit seul !... "

Non, Odile, rien ne peut nous séparer !... L'amour qui donne la main au devoir et n'a pas la conscience contre lui, cet amour-là, qui est le nôtre, est plus fort que tout, plus fort même que la mort !

Mais les choses n'en sont pas là !... Je vous *sais* beaucoup, chère petite Odile ! Vous voyez si facilement les choses en noir et vous assombrissez votre existence d'appréhensions tant exagérées !... J'ai beaucoup réfléchi dans ma courte vie : si vous vous

doutiez combien ils pèsent peu dans mes appréciations, les décrets d'une science aussi orgueilleuse qu'elle est souvent impuissante !... Où sont-ils, les médecins infailibles... ? Ont-ils en mains tous les éléments de solution de la question... ? ils essayent de constater les phénomènes physiques... et ils concluent. Mais tout ce qui est en dehors de ce court horizon leur échappe... votre foi si chrétienne, nos prières... mon amour, les soins, les protections qu'il a soif de vous donner... la pitié suprême de Dieu qui nous aime comme une mère n'aime pas son enfant... tout cela ne compte pas pour eux... comme si l'amour et la religion ne faisaient pas à chaque instant des miracles !... Je veux aujourd'hui me souvenir d'une seule chose : c'est que Dieu, par une délicatesse exquise, un raffinement suprême de bonté, a fait de l'espérance une vertu, plus que cela... un commandement !... Et j'espère, Odile, avec toutes les forces de mon âme d'homme !... Dieu ne séparera pas ce qu'il a uni, et il ne jettera pas entre nos bras tendus... la mort !...

Quelque temps encore, Jacques parla ainsi, devant la fenêtre, grande ouverte sur la campagne ; du jardin montait le parfum des fleurs ; du ciel descendait la clarté joyeuse d'un jour d'été ; et, prise dans ce courant de vie, entourée surtout d'une affection que chaque épreuve semble approfondir en des horizons insoupçonnés, Odile, hésitante d'abord et presque malgré elle, commence à sortir un peu du noir où la consultation de Paris l'avait plongée. Avec un accent de reconnaissance, mêlé pourtant d'un vague reproche, elle dit tout bas en tendant la main à son fiancé :

— Que faites-vous, Jacques ! Etes-vous bon, ou vous montrez-vous cruel... ? Dois-je revivre pour mourir encore à vous une seconde fois... ? il me semble que j'étais presque prête...

En réalité, Odile avait été surprise ; elle ne s'attendait pas à cette attitude calme de Jacques. Elle le savait croyant jusqu'aux fibres les plus profondes de son âme, mais elle s'était demandé si la foi sereine du jeune homme tiendrait pratiquement devant l'angoisse de telles circonstances. La réponse intérieure avait été plutôt négative, car, à certaines heures, elle jugeait la force de son fiancé à la mesure de sa faiblesse.

Dans son âme, Odile fut donc confuse de sa révolte, Jacques souffrait plus qu'elle, car, ici-bas, c'est lui qui devrait rester ; et Jacques, pas un instant n'avait douté de l'avenir ; devant le découragement absolu de sa fiancée, il n'avait eu qu'un mot : "Espérance !..."

— Alors, Jacques... vous me livrez votre pensée entière... tout n'est pas fini... ?

— Une simple question, Odile : si Dieu le veut, peut-il, ou non, vous guérir... ?

— Oui... mais le voudra-t-il... !

— Il le voudra !... répond le jeune homme, car nous irons chercher le consentement jusqu'au fond de son cœur. Lui-même a dit : "Quand vous serez réunis plusieurs, pour demander à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera !" Nous

irons tous demander la santé d'Odile, j'ai même décidé cette nuit la porte où nous allons frapper...

A ces dernières paroles, le regard d'Odile interrogea...

Jacques alors s'assied auprès d'elle, et, avec une tendresse presque paternelle :

— Écoutez, Odile ; quand vous étiez toute petite et que vous aviez encore les cheveux sur les épaules, je vous aimais bien, déjà, et vous ne vous en doutiez peut-être pas...

— En êtes-vous bien sûr... ? demande Odile, qui sourit pour la première fois depuis deux jours.

—... Enfin, je vous aimais bien et devant Dieu, d'une telle façon, qu'il devait nous bénir. Un jour en voyage, pas très loin d'ici, en Alsace — je vous raconte là une chose que je n'ai dite à personne, — J'ai fait, à cause de vous et à pied, l'ascension de Saint-Odile, une montagne historique que j'aimais sans la connaître, car elle portait votre nom, et que j'ai cherchée des yeux, les premiers jours de mon voyage des Vosges... Figurez-vous un nid d'aigles, surmontant à pic d'immenses forêts de sapins, et, là-haut, un vieux couvent mérovingien où l'on conserve le tombeau de votre sainte patronne... Devant lui, j'ai beaucoup prié pour vous : je vous ai recommandée, confiée à la grande sainte d'Alsace : "Bénissez ma petite Odile, lui ai-je dit bien souvent, comblez-la de toutes vos grâces, étendez sur elle le bouclier vainqueur de votre amour ; et surtout, faites qu'elle soit la joie, le rayon de soleil d'une vie que je ne me figure pas bien sans elle !..."

Il y a longtemps de cela... Nous y retournerons ensemble, n'est-ce pas, Odile... ? pour la remercier du bonheur qu'elle m'a déjà donné, car, dès ce jour, j'ai eu l'espérance de vous... Et vous verrez qu'elle continuera !... Si vous saviez, là-haut, comme j'ai bien communiqué à votre intention ! J'étais seul : mes parents me croyaient en Suisse ; en réalité, j'étais dans une sorte de retraite, parlant à Dieu de notre commun avenir et de notre futur amour !... Vous voyez donc bien que vous êtes *miennne* depuis longtemps ; je ne veux aujourd'hui qu'une permission, c'est de vous défendre contre la facilité de désespérer qui est en vous...

Et comme Odile hochait la tête en une sorte de dénégation, Jacques ajoute d'une voix très grave :

— Et surtout, ma bonne grande, je vous demande de ne pas passer du côté de l'ennemi !...

Ce soir-là, quand Jacques partit, Odile fut un peu comme une pauvre plante qui essaye, sans trop y parvenir, de se redresser après l'orage, mais qui, pourtant, voudrait bien vivre et s'épanouir encore.

A partir de ce jour, il se forme entre les deux jeunes gens une affection nouvelle, une sorte de second lien venant encore rendre plus grande la force du premier. Pour Jacques, Odile n'est plus seulement sa chère fiancée, c'est encore sa grande malade, autour de laquelle doivent graviter les plus délicates attentions : Faut-il beau... ? Jacques accourt en voiture, prend Odile, l'installe bien à ses côtés, et la promène dans les superbes bois de Frières, lui faisant boire du

soleil à plein ciel, dès qu'il est un peu bas sur l'horizon.

Odile aime beaucoup voir le soleil se coucher par delà les lignes harmonieuses du Bois-Roux ; elle possède même un album, peut-être unique, d'aquarelles dues à son pinceau, et représentant plus de cent couchers de soleil, tous d'une beauté très différente, couchers royaux dans l'or et la pourpre, soirées rouges où le ciel tout entier semble saigner au-dessus d'un incendie, ciel vert-d'eau, nuages gris-acier éparpillés comme des moutons dans l'immensité des espaces ; dès aujourd'hui, le jeune homme prend ses dispositions afin que sa malade puisse les admirer le mieux possible ; très souvent il dîne vivement avec sa sœur, puis vient chercher Odile, et l'amène sur la route villageoise de Noreuil, auprès de la hutte de la Malvina ; et là, il arrête ses chevaux devant une immense étendue de ciel où, presque chaque soir d'été, le soleil se couche d'une façon merveilleuse derrière le rideau lointain de peupliers qui bordent la route de Chauxny ; puis l'on revient au pas des chevaux, dans le grand calme apaisant des crépuscules champêtres.

S'il pleut, Jacques apparaît à l'Abbaye avec toute une provision de belle humeur ; et les hautes pièces étonnées semblent réveiller leurs échos pour répondre aux saillies étincelantes du grave Jacques de la Ferlandière. . . Il veille à tout ; comme le régime d'Odile consiste en un ensemble de précautions, le jeune homme, avec une attention discrète, mais de tous les instants, s'arrange afin qu'Odile s'y conforme sans pourtant trop en ressentir la servitude ; et ce fort a des délicatesses de maman pour amener sa fiancée à faire, pour sa santé, des sacrifices auxquels jamais, sans lui, elle n'aurait consenti à se plier.

En voiture, tout d'un coup, à un carrefour, sans se douter de rien, Odile rencontre le médecin de la Ferlandière, le brave docteur Mutin ; et, comme au hasard, prend sa consultation, sans avoir eu l'énerverement de la prévoir.

Peu à peu, Jacques ramène la jeune fille vers les choses qu'elle aimait. Il y a des moments dans la vie, où, froidement, on laisse se dénouer tous les liens qui attachent à l'existence et constituent sa raison d'être, des moments où l'on meurt partiellement, avant la mort définitive qui n'a presque plus rien à trancher. Déjà, Odile avait commencé ce douloureux travail de la séparation. Jacques l'arrête sur cette voie ; et, les uns après les autres, reprend tous les liens dont beaucoup flottaient à la dérive, sur le courant de la vie, perdus au milieu du naufrage de toute ses espérances.

Le jardin de l'Abbaye reçoit d'abord une toilette spéciale et un dessin nouveau ; puis, chaque soir, Jacques arrive avec, dans ses poches, des échantillons de papiers, d'étoffes, des croquis d'ameublements ; il force Odile à s'intéresser à tout, provoque son avis, entretient des discussions ; bien plus, afin de retourner, de labourer plus profondément la terre des mauvais souvenirs, il lui fit refaire le voyage de Paris, mais en famille, avec Jeanne et sa tante.

Ils partirent de Tergnier un matin à 6 heures : et Odile, un peu étonnée d'elle-même et du renouveau qui apparaissait en son âme, débarque dans la capitale à 8 h. 1/2.

Elle ne connaissait pas Paris à cette heure matinale et revit, toute joyeuse, des rues où, quelques jours auparavant, elle avait promené sa lassante tristesse. Assise en voiture à côté de Jacques, elle s'intéressa au mouvement de la ville le matin, aux fillettes courant chercher le lait de leurs mamans ; aux porteuses de pain ; aux troupeaux de chèvres s'arrêtant aux portes pour se laisser traire par leur conducteur basque ; à cette allée et venue coquette des petites ouvrières au teint pâli, aux doigts fluets, à la toilette bon marché, mais portée avec ce goût suprême dont aucune cité du monde ne possède le secret : humbles couturières, jeunes modistes, *petites mains* descendant des quartiers excentriques vers le cœur de la capitale ; bonnes affairées ; femmes revenant de la Messe et conservant sur leur front quelque chose comme le rayonnement de leur prière ; employés à la mine reposée par la nuit, s'acheminant lentement vers le bureau en lisant le journal ; marchandes de fleurs à la voiture, bouquetières au panier, tout le mouvement de la rue sans l'énerverement de la poussière et de la chaleur ; et, sur tout cela, l'air rafraîchi, le soleil levant qui découpe de larges bandes d'ombre fraîche au pied des maisons, le soleil qui éclaire sans aveugler et attiédit sans tout rôtir.

Comme si la capitale voulait définitivement se réconcilier avec la jeune fille, il n'y eut aucun des ennuis ordinaires aux acheteurs pressés de repartir ; pas de foule dans les magasins ; les employés furent aimables, se montrèrent empressés auprès des jeunes gens, descendirent d'eux-mêmes le ban et l'arrière-ban des échantillons ; et midi sonnait à l'horloge du Conseil d'État, qu'Odile, encore au Louvre, parlait du Bon Marché pour le soir !

Mais Jacques ne voulut pas : c'était assez de fatigue pour aujourd'hui. . . on repartirait par l'express de 3 h. 50. Et comme Odile proteste, Jacques déclare qu'il est le maître, puisqu'il est le fiancé, le mari de demain! . . . Ce qui fit beaucoup rire.

Puis, tous ensemble, ils allèrent déjeuner dans un restaurant du boulevard, où, contrairement à toutes ses prévisions, Odile s'amusa encore. Elle voulut commander le menu elle-même et choisir des plats inconnus à la cuisine de l'Abbaye. Le déjeuner débuta très gaiement avec un potage *Esau* réclamé spécialement par Jacques, que ce vocable biblique intriguait ; le jeune homme prit d'ailleurs une mine navrée en voyant arriver un prosaïque potage. . . aux lentilles, au lieu des magnificences culinaires que, pour une fois, il avait rêvées. Odile fit la grande enfant, et tint à ce que Jacques l'absorbât jusqu'à la dernière lentille. . . Jeanne et la tante étaient heureuses de voir ainsi le visage d'Odile s'éclairer ; la journée fut excellente.

— Vous voyez, Jacques, disait Odile dans le wagon, il ne faut plus me quitter, à vos côtés tout devient beau. . . même cet affreux Paris.

— Mais, pardon, ma grande !... quelle est la jeune fille qui est venue toute seule, et en cachette, voir le docteur Holtaut... ?

— A propos, interrompt Odile en riant, c'est regrettable de ne pas lui avoir déposé notre carte, à cet exquis docteur !

— Nous prendrons notre ravanche dans quelques mois... Ne le cartonons qu'au retour de notre voyage de noces...

— Où le ferons-nous, ce voyage... ? A Saint-Odile... ?

— Non ; Sainte-Odile, c'est tout de suite, dans une dizaine de jours, pendant qu'il fait très chaud... vous voulez bien ?

Et Odile, avec le geste devenu familier depuis leurs fiançailles, lui tend la main, sa figure s'éclaire, de son bon sourire d'autrefois :

— Mais, ami, puisque vous êtes le maître ! Vous savez bien, vous l'avez dit tout à l'heure, au Louvre...

Le lendemain du voyage à Paris, Jacques, à cheval, passa devant l'Abbaye de très bonne heure pour surveiller ses ouvriers ; et en côtoyant le long mur de la propriété, tout ourlé de lierre, il s'aperçut avec un certain étonnement que les fenêtres de la chambre d'Odile étaient déjà toute grandes ouvertes.

Alors, tout bas, il appela :

— Odile !...

Personne ne répondit.

Un peu inquiet, Jacques met son cheval sur la bordure gazonnée et fait le tour de l'Abbaye. Arrivé devant la barrière blanche du cottage, il aperçoit Odile en peignoir, gracieuse comme une apparition. Elle revenait du jardin avec une fraîche, une éclatante gerbe de fleur dans les bras ; elle s'arrêta devant son atelier de peinture, et s'installa pour faire des bouquets dans de vieux cuivres dont elle avait la passion.

Jacques allait discrètement se retirer, mais Djinn aboya tout à coup avec transport. Odile lève brusquement la tête, et aperçoit Jacques, un peu confus de son indiscretion, mais très joyeux, et qui lui tire un gai coup de chapeau...

— Déjà levée... ! fait-il avec l'intonation heureuse d'un médecin de famille, dont la cure dépasse toutes les espérances.

— Mais oui...

— Et... on peut entrer... ?

— Non, Monsieur !...

Ce " *Monsieur* " amuse beaucoup le jeune homme.

— Tout à l'heure... insiste-t-il... en repassant ?

— Peut-être !... répond Odile, taquine.

En effet, à 10 heures, Jacques revint et trouva sa fiancée dans l'atelier, très occupée à peindre ; elle n'était pas entrée dans cette pièce depuis un mois.

Et comme Jacques de plus en plus heureux, admirait cette ardeur au travail, elle expliqua qu'elle s'entraînait pour Sainte-Odile :

— Il y aura là-bas, je suis sûre bien des paysages à faire et des croquis à prendre ?...

— Vous trouverez des paysages superbes !

— C'est toujours entendu, nous partons la semaine prochaine, tous les quatre ?

— Tout à fait arrêté.

— Et quel genre de paysages... tristes... gais ?...

— Oh ! vous savez, Odile, le spectacle est dans le spectateur ; chaque paysage est beau, tout dépend de ceux avec qui on le voit.

— Et avec moi... ? demande Odile en regardant Jacques bien en face, avec ses grands yeux bleus.

.....

Ils partirent, en effet, un soir, tous les quatre, par l'express de la gare de l'Est ; et le voyage entier ne fut que l'adaptation exquise de la dernière parole de Jacques : " Chaque paysage est beau, tout dépend de ceux avec qui on le voit. " Il aurait pu ajouter : " Tous les voyages sont faciles — même le grand voyage, — pourvu qu'aux heures dures on ait une main amie pour appuyer la sienne. " Odile semblait voir la nature entière dans les yeux de Jacques, et se sentir partout chez elle quand son fiancé était là.

Le lendemain, ils se réveillèrent à Saint-Dié. Jacques prit, à la descente du train, une voiture particulière ; et, vers 10 heures, par une belle matinée d'août, ils franchirent le col de Sainte-Marie-aux-Mines. Les quatre voyageurs n'eurent aucun compagnon ennuyeux durant toute la longue montée qui précède la frontière, pas même un Anglais ! L'eau, cette eau incomparable des Vosges, scandait seule le silence absolu par le murmure discret de ses filets susurrant de la roche, et pleurant toute pure, toute fraîche, sur le grès rouge qui encaisse la route.

Devant eux, les Vosges tracent maintenant du Sud au Nord leur longue ligne bleue ; on dirait de géantes forteresses de rêve, dont les contreforts s'allongent tout sombres dans la plaine toute verte. Au milieu de ces immensités, Jacques montre une masse de verdure plus noire, entre Barr et Obernai, une sorte d'avancement en forme d'éperon dominant les sapins... C'est là l'Odilienberg, la montagne de Sainte-Odile, que surplombe le vieux couvent mérovingien, encore entouré du fameux mur païen formé de blocs fantastiques, roulés là par les rudes hommes des premiers siècles, et barrant sur six lieues d'étendue toute la base de la montagne.

Jacques, qui connaît les Vosges à fond pour les avoir parcourues pendant deux années en infatigable touriste, explique à ses compagnes la géographie du pays dans lequel elles vont entrer.

Sans doute, on ne voit pas d'ici l'Alsace dans sa superbe étendue comme on la verra demain matin, du haut de la terrasse de Sainte-Odile, mais le spectacle a déjà sa grande beauté. Aussi loin que distinguent les yeux, les forêts succèdent aux forêts, comme les vagues sombres d'un océan mélancolique ; et quand le vent agite le sommet des arbres, un long murmure, presque une plainte, s'élève de tous les points de l'horizon, autour des ruines des châteaux forts, plantés partout comme des nids d'aigles à la crête des montagnes... On dirait, sur cette mer verte, les épaves géantes de bâtiments sombrés dans la tourmente des siècles, et qui surnagent là,

terribles encore dans leur dévastation, pleins d'âmes et de souvenirs.

— Ce paysage m'écrase, dit Odile.

— Parce que vous ne le comprenez pas encore ; mais j'ai toujours eu peur que vous ne l'aimiez trop, au bout de quelques jours. Ici, nous ne rencontrerons personne ; en général, les gens du monde apprécient peu le caractère religieux, austère, de cette nature : ils préfèrent la Suisse... heureusement pour nous !

Ils redescendirent au grand galop des six chevaux du courrier sur Sainte-Marie-aux-Mines ; et là après un déjeuner rapide, montèrent dans le train allemand qui, par Schletstadt, les conduisit à Obernai vers 6 heures du soir : ils y trouvèrent la dernière voiture qui devait les mener jusqu'à la porte même de Saint-Odile.

L'affection attentive de Jacques avait devancé là-haut l'arrivée de ses compagnes : depuis une semaine, la *Frau Mutter* avait reçu une lettre du jeune homme lui expliquant bien la situation, et demandant à la Supérieure des chambres aussi gaiement éclairées et aussi confortables que possible.

Jacques trouva dans la ville, chez Melly, le voiturier du couvent, une réponse favorable, dont il fit aussitôt part aux jeunes voyageuses, et l'ascension commença dans une disposition d'esprit excellente...

Ils montaient lentement, au pas cadencé des chevaux, d'abord sur la route plate au sortir d'Obernai, puis, brusquement, sous bois ; et enfin au milieu des scieries solitaires, qui, dans ce crépuscule, égrenaient en notes graves le clapotis clair de leurs ruisseaux.

Mais bientôt le soir descend dans la montagne, un soir étrange, plein de mystère et de religieux silence, où l'on voit le ciel entre les hauts sapins, comme on distingue, entre les piliers géants des cathédrales, un coin de vitrail baisé de soleil...

Dans la voiture, personne ne dit plus rien ; la nature murmure de trop belles choses pour ne pas écouter ici son langage : des bas-fonds s'élève la grande voix des cascades, les chemins s'emplissent d'ombre et de mystère ; au tournant de chaque route, on dirait que va surgir l'apparition d'un barde antique, regardant avec les yeux l'au-delà passer les voyageurs.

Et, à mesure qu'ils montent, les bruits de la plaine s'apaisent, diminuent, s'éloignent ; à peine, de temps en temps, un vol effrayé d'épervier, un bruit très lointain de scierie qui ressemble à un brusque gémissement de choses irréelles, et tout retombe dans le grand silence. Si ce n'était le grincement des roues de la voiture mordant sur le sol, on se croirait transporté dans quelque région de rêve, tout proche des pays sacrés de la Divinité.

De place en place, quelques arbres fouettés par les vents, tordus par les tempêtes, ravagés par les orages, affectent des formes douloureuses et torturées au milieu des lignes hiératiques de la montagne. Dans les vallées, on distingue vaguement quelques lueurs indécises qui sont des villages, jusqu'au moment où tout s'éteint, la lumière après le bruit,

et où les corps, privés de l'exercice de leurs sens, laissent, pour ainsi dire, leurs âmes prendre, sans intermédiaire, contact avec l'âme mystérieuse des choses...

Pendant trois heures ils montèrent ainsi, leur voiture, chose infime, accrochée aux flancs du massif qu'elle contournait, rasant les rochers, effleurant les lèvres des abîmes, au fond desquels, à cinquante pieds au-dessous du sol, on distinguait la tête des sapins... Puis, lentement, elle dépasse la forêt, un peu de lumière sidérale verse une clarté froide, on arrive au mur païen. Les voyageurs émergent définitivement sur la crête de l'Odilienberg, à gauche du Holtzplatz ; en se penchant un peu sur le vide, ils devinent les bois de Rossberg, les contreforts du Hohwald, l'avancement formidable du Mennelstein, et, tout en bas, le petit village de Saint-Nabord et la plaine d'Alsace endormis dans la nuit.

Les chevaux galopent maintenant sur le plateau où souffle l'air pur des grandes hauteurs. Jacques enveloppe bien Odile :

—...Et l'impression que vous font les Vosges se modifie-t-elle... ? peut-être ne pouvez-vous pas beaucoup en juger ce soir... ?

—...Une impression étrange... les rochers rouges, la verdure sombre des sapins, les lignes entrevues des montagnes me révèlent Dieu sous un aspect inconnu... Il me paraît cette nuit si grand, si grave, qu'il me fait presque peur !...

— Et pourtant, si vous saviez comme ici Dieu est bon à ceux qui le prient !

Au bout d'un quart d'heure, les voyageurs passèrent entre deux rochers qui semblaient être la porte d'une demeure de géants, et se trouvèrent bientôt en présence d'un premier bâtiment moderne à la façade champêtre ; on dirait une porte de ferme, surplombant une agglomération de blocs plus grande, plus majestueuse, que celles rencontrées jusqu'à ce moment.

C'était là.

Au bruit de la voiture dans la cour, une porte s'ouvrit, et, au seuil des vieux bâtiments qui constituent le couvent proprement dit, une petite religieuse apparut en sabots, la lanterne à la main. Timide avec Jacques, elle fut si bonne et si exquise si attentive pour ses trois compagnes, elle devina tout de suite et si évidemment qui était la fiancée de ce grand jeune homme s'effaçant cette fois, et silencieux derrière ses compagnes, comme si déjà son œuvre était faite et son intervention inutile, que, sans rien dire, Odile en fut presque impressionnée.

— Jacques, pensa-t-elle, me traite comme une "aimée" sans doute, mais comme une malade aussi... Qui sait ? je le suis peut-être plus qu'il ne veut le dire... ! Il a fait ici beaucoup plus que de me préparer les voies.

Et, par une sorte de contre-coup moral, elle fut préoccupée de son observation, car, dès lors, tout sembla vouloir la justifier. Sœur Bernard les obligea à prendre du lait chaud, et comme Jeanne et la

tante opinaient pour du thé, elle concéda pour elles, mais maintint le lait chaud pour Odile ; puis elle les conduisit à leurs chambres par les grands couloirs sonores, où les pas sur le sapin usé éveillaient les échos de l'antique couvent.

Et comme un sentiment de mélancolie envahissait l'âme d'Odile :

— Vous verrez, lui dit la petite Sœur qui parlait le français avec une difficulté charmante, vous vous plairez bien ici demain. Je dirai mon chapelet ce soir pour que vous ayez beau temps, et que les sapins sentent bon... Surtout, si vous avez besoin de quelque chose, sonnez-moi, je suis tout à votre disposition...

— Et comment vous appelez-vous, ma Sœur?... demande Odile.

— Je m'appelle " la petite Sœur Bernard ".

Odile la regarda : la jeune religieuse avait la figure douce et distinguée, mais, dans ses yeux très clairs habitués aux grands espaces, il y avait aussi une interrogation...

—...Je m'appelle Odile, leur répondit la fiancée de Jacques.

— Odile !... reprend la petite Sœur en joignant les mains... le plus beau nom de l'Alsace !... Il me semble qu'ici votre sainte patronne doit tout vous accorder...

Et Odile remarqua ce mot " tout ".

— Vous la priez pour moi... ?

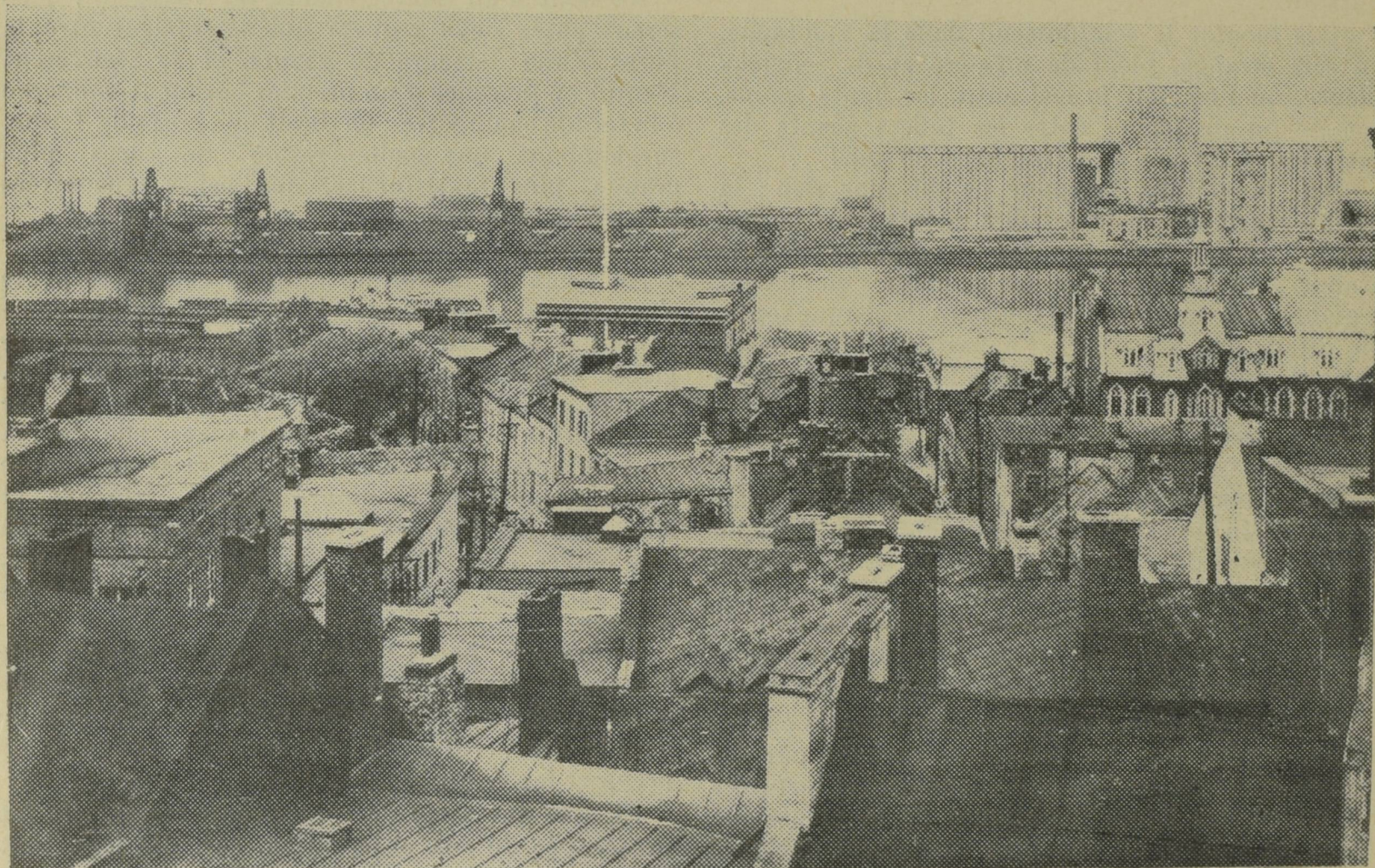
— Je vous promets...

Et, dans la cellule modeste, la petite Sœur Bernard laissa quelque chose de la clarté de son regard, de la douceur de son religieux sourire, mais elle laissa aussi une préoccupation issue d'un empressement peut-être pas assez dissimulé.

(A suivre.)

CONTRE LA TUBERCULOSE : LE LAIT DE CHEVRE

Il y a vingt-cinq ans que l'Académie de médecine de Paris, a proclamé l'extrême valeur nutritive du lait de chèvre. Par sa composition, il convient aux tout petits enfants, et surtout, il est indemne de bacilles tuberculeux, la chèvre étant réfractaire au terrible mal. A poids de nourriture égal, la chèvre produit plus de lait que la vache, elle est résistante et vit partout. Mais l'élevage de la chèvre, sauf dans quelques régions montagneuses, est l'objet en France d'une défaveur marquée. Les Américains ne pensent pas ainsi. Ils ont installé autour de leurs grandes villes d'importantes chèvreseries et la quasi totalité des jeunes enfants est exclusivement nourrie au lait de chèvre pur sans stérilisation. Résultat : la mortalité infantile a baissé de 60 pour 100.



VUE D'UNE PARTIE DU PORT DE QUÉBEC